

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

HISTOIRE DE LA COLONIE FRANÇAISE

EN CANADA.

DEUXIÈME PARTIE.

CHAPITRE XII.

QUATRIÈME GUERRE DES IROQUOIS, DE 1657 A 1660.

(Suite.)

XXVII.

Officiers de mérite attachés à la garnison de Villemarie.

En quittant le Fort de Villemarie, sans cesser pourtant de remplir ses fonctions de Major, M. Closse fut remplacé au Fort par M. Zacharie Du Puis, déjà nommé dans cette histoire ; et nous pouvons remarquer ici en passant que, dans la personne de ce dernier et dans celle de M. Closse, la Providence avait donné à M. de Maisonneuve, pour le suppléer, les deux aides que M. d'Argenson regrettait de ne pas avoir à Québec. Depuis la retraite des Français d'Onnontagué, M. Du Puis s'était donné à Villemarie, pour la servir dans la profession des armes ; et M. de Maisonneuve, qui estimait ce gentilhomme pour sa haute piété et sa valeur, l'avait nommé aide-major ; c'est ce qui le fait qualifier, aussi bien que le Major lui-même, *Commandant de l'île de Montréal*. Ainsi, sans le savoir, M. de Maisonneuve prépara, dans la personne de M. Du Puis, un digne successeur de M. Closse, qui peu après périt sur le champ d'honneur, comme nous le raconterons dans la suite. Il s'attacha aussi deux gentilshommes de mérite : Pierre Picoté de Bélestre, qu'il fit l'un des officiers ou des commandants de la garnison, et le brave Adam Dollard, sieur des Ormeaux, qui, malgré sa jeunesse, avait eu déjà en France quelque commandement dans l'armée. Il paraît que, dans son dernier séjour en France, M. de Maisonneuve s'était attaché ce jeune militaire et l'avait déterminé à le suivre à Villemarie, lorsqu'il y conduisit les prêtres de Saint-Sulpice. Du moins, après leur arrivée en Canada, et avant la fin de cette année, voyons-nous Dollard des Ormeaux, âgé de vingt-deux ans, faire partie de la gar-

nison de M. de Maisonneuve, résider avec lui au Fort, et paraître souvent dans les actes comme témoin. En 1660, étant alors âgé de vingt-cinq ans, il est qualifié, dans les actes publics, *Commandant dans la garnison du Fort de Villemarie*; et assurément nul ne mérita jamais mieux ce titre que lui, puisque, par l'intrépidité inouïe de son courage, il rehaussa magnifiquement la gloire de cette colonie, dont il fut, sans contredit, l'un des plus grands héros (*).

XXVIII.

Premiers puits à Villemarie creusés pour l'utilité des colons en cas de siège.

Cependant chacun s'attendait à voir toutes les nations Iroquoises s'unir entre elles pour fondre sur Villemarie, et M. de Maisonneuve prenait toutes ses précautions pour repousser vigoureusement leurs attaques. Jusqu'alors il n'y avait eu dans le Fort ni puits ni citerne, la proximité du fleuve St. Laurent et celle de la petite rivière ayant fait négliger cette précaution. Mais, pensant qu'il pourrait y être assiégé et se trouver dans la nécessité d'éteindre des matières combustibles jetées par les Iroquois dans le Fort même, pour en brûler les bâtiments qui étaient de bois, et qu'il mettrait en péril la vie de ses hommes en les envoyant puiser de l'eau au dehors; pour prévenir cet inconvénient il fit creuser et construire, au mois d'octobre 1658, par Jacques Archambault, un puits de cinq pieds de diamètre, au milieu de la cour ou de la place d'Armes du Fort, comme nous le lisons au contrat de ce jour, et c'est, pour l'île de Montréal, le premier puits dont les monuments écrits fassent mention. L'hôpital ayant été transformé en redoute ou en citadelle, comme il a été dit, et les prêtres du séminaire y étant logés, M. de Queylus, qui se trouvait encore à Villemarie, fit construire dans le jardin un puits semblable à celui du Fort, par le même Jacques Archambault; et l'année suivante, trois colons des plus honorables, Charles Le Moync, Jacques Le Ber, son beau-frère, et Jacques Testard, dont les maisons, voisines de l'hôpital, pouvaient mutuellement se défendre les unes les autres, firent faire un puits pour leur usage, à frais communs, également construit par Archambault. Enfin, comme rien n'était en sûreté aux champs, et que même, au rapport de la Sœur Morin, il n'y avait pas à Villemarie vingt maisons où la vie pût être en assurance, mademoiselle Mance, pour mettre à couvert du feu des Iroquois les récoltes nécessaires à la subsistance de l'hôpital et celles

(*) M. Souart, dans le registre mortuaire de Villemarie, appelle cet officier Adam Daulat, et M. de Belmont, dans son *Histoire du Canada*, le nomme Daulac, après M. Dollier de Casson. Nous avons suivi nous-même cette orthographe dans la *Vie de la Sœur Bourgeoys*. Mais, ayant eu occasion de consulter les actes de Bassot, nous avons vu que ce notaire écrivait Dollard, ce que fait aussi l'auteur de la Relation de 1660. C'est là la véritable orthographe de ce nom, ainsi que le montre la propre signature de ce brave militaire, qui écrivait constamment *Dollard*, et quelquefois *Des Ormeaux Dollard*.

de plusieurs particuliers, fit construire dans l'intérieur même du Fort, par François Bailly, une grange en pierres de soixante pieds de long sur trente de large : précaution que les religieuses Ursulines de Québec, quoique moins exposées, avaient prise déjà, en faisant reconstruire, après l'accident dont on a parlé, leur grange dans la cour même de leur monastère (*).

XXIX.

Armée Iroquoise en campagne pour détruire la colonie.

C'est qu'après l'évasion des Français établis à Onnontagué, les Iroquois de cette bourgade, voyant leur conjuration découverte, avaient envoyé au plus tôt des présents aux nations voisines, afin d'en tirer du secours contre les Français; et, depuis ce temps, on craignait avec raison, à Québec et ailleurs, de voir arriver les cinq nations Iroquoises, pour mettre tout à feu et à sang dans la colonie. L'année suivante, 1659, un Huron, échappé du pays des Iroquois, assura qu'ils préparaient une armée puissante, et cette armée s'était en effet mise en marche au printemps de l'année 1660, on apprit à Québec le 15 mai, par un prisonnier Iroquois, que huit cents de ces barbares s'assemblaient à la Roche-Fendue, proche de Villemarie, et que quatre cents autres devaient aller les y joindre, pour fondre de là tous ensemble sur Québec, au nombre de onze ou douze cents. Il ajouta que leur dessein était d'enlever la tête du Gouverneur général, afin qu'après la mort du chef ils pussent plus facilement venir à bout de tout le reste de la colonie. Qu'enfin, à l'heure qu'il parlait l'armée Iroquoise devait être dans les îles de Richelieu, ou à Villemarie,

(*) Le secours dont Villemarie avait été jusqu'alors pour la colonie Française, en repoussant les Iroquois, les diverses recrues d'hommes que la Compagnie de Montréal y avait envoyées, les grandes dépenses qu'elle y avait faites, qui toutes tournaient au bien général du pays : ces avantages touchèrent la grande Compagnie du Canada; et quoique, en bien des occasions, elle eût été assez peu bienveillante pour les Associés de Montréal, elle sembla, cette année 1659, vouloir réparer tous les torts qu'elle aurait pu se reprocher à leur égard. On a vu qu'en ratifiant et en modifiant, en 1640, la donation de l'île de Montréal que M. de Lauson leur avait faite, elle s'était réservée la tête de l'île, dans l'espérance d'y établir un magasin pour son commerce, et, en outre, cinq arpents de terre sur la montagne pour y construire un Fort. N'ayant jamais été en état de réaliser ces projets, et même, depuis l'année 1645, ayant renoncé au monopole de la traite en faveur des habitants, elle n'avait plus aucun intérêt à conserver cette réserve qui lui était devenue tout à fait inutile. Aussi, sur la demande de M. de Fancamp, s'en démit-elle en faveur des Associés de Montréal, le 21 avril 1659, en ajoutant à ce don un témoignage d'estime et de reconnaissance, le premier qu'elle leur ait donné, et qui précéda de peu d'années la dissolution de cette Compagnie, aussi bien que celle de Montréal, comme il sera dit dans la suite. "La Compagnie de la Nouvelle France, lit-on dans cet acte, désirant de tout son pouvoir obliger ceux qui peuvent faire travailler au défrichement des terres, et ayant connaissance du zèle, de la piété, des bonnes intentions et des grandes dépenses que fait la Compagnie de Montréal pour l'augmentation de la colonie dans cette île, désirant enfin contribuer, autant qu'il nous est possible, au bon dessein de la dite Compagnie, nous lui avons donné, par ces présentes, le restant de l'île de Montréal." Par ce même acte, la grande Compagnie céda en propre à M. de Fancamp les cinq arpents de terre qu'elle s'était réservés à la montagne, et celui-ci en fit don au séminaire de St. Sulpice.

ou aux Trois-Rivières, et qu'assurément l'un ou l'autre de ces postes était assiégé.

XXX.

Juste terreur que l'armée Iroquoise inspire aux colons des environs de Québec,

Cette nouvelle répandit l'alarme dans Québec, et aussitôt on exposa le Très-Saint-Sacrement dans les églises, on fit des processions et d'autres exercices de piété, pour implorer le secours du Ciel. Cette crainte n'était que trop fondée : “ Car, pour dire vrai, écrivait-on dans la relation
 “ de cette année, il n'y a rien de si aisé à ces barbares que de mettre,
 “ quand ils voudront, toutes nos habitations à feu et à sang. Ce qui
 “ donne cet avantage à l'ennemi sur nous, c'est que toutes les maisons
 “ hors de Québec sont sans défense et éloignées les unes des autres, sur
 “ les rives du Saint-Laurent, dans l'espace de huit ou dix lieues. Il n'y
 “ a en chacune que deux, trois ou quatre hommes, souvent même qu'un
 “ seul avec sa femme et quantité d'enfants, qui tous peuvent être enlevés
 “ ou tués, sans qu'on en sache rien dans la maison la plus voisine. A la
 “ vérité, Québec est en état de défense ; mais il ne serait plus qu'une
 “ prison dont on ne pourrait plus sortir en assurance, et où l'on mourrait
 “ de faim, si la campagne était ruinée.” Aussi, dès qu'on apprît que l'armée Iroquoise était en marche, l'alarme fut si universelle qu'on abandonna, comme en proie à l'ennemi, les maisons de la campagne, et qu'enfin tout le monde se fût cru perdu, si M. d'Argenson n'eût rassuré les esprits par son courage.

XXXI.

Frayeur des colons de Québec à la nouvelle de l'approche des Iroquois.

M. de Laval eut néanmoins une si grande appréhension que, le 19 mai, il fit ôter le Saint-Sacrement de l'Eglise paroissiale et des chapelles des deux communautés religieuses. Le même prélat et M. d'Argenson rassemblèrent les personnes les plus sages du pays pour prendre conseil ; et parce qu'on disait que les Iroquois, en venant pour massacrer les Français, en voulaient particulièrement aux Religieuses, tous conclurent qu'on ne devrait pas les laisser dans leur monastère durant la nuit. Là-dessus, l'évêque alla intimer lui-même cette résolution aux Ursulines, et leur commanda de le suivre. “ Nous ne fûmes jamais plus surprises,” dit à ce sujet la Mère Marie de l'Incarnation ; “ car nous n'eussions jamais pu nous imaginer qu'il y eut sujet de craindre dans une maison aussi forte comme la nôtre. Cependant il fallut obéir. Monseigneur en fit de mêmes aux Hospitalières. Déjà l'on avait posé deux corps de garde aux deux extrémités de notre maison : l'on fit quantité de redoutes ;

“ toutes nos fenêtres étaient garnies à moitié de murailles, avec des meurtrières ; d’un bâtiment à l’autre il y avait des ponts de communication : en un mot, notre monastère était converti en un Fort, gardé par vingt-quatre hommes bien résolus. Quand les habitants nous virent quitter une maison aussi forte que la nôtre, ils furent si épouvantés qu’ils crurent que tout était perdu. Ils abandonnèrent aussi leurs maisons et se retirèrent, les uns dans le Fort, les autres chez les Jésuites, d’autres chez Monseigneur notre évêque ; les autres chez nous, où nous avions six ou sept familles. Le reste se barricada de tous côtés dans la basse ville, où l’on posa plusieurs corps de garde.”

XXXII.

Précautions prises à Québec à l’égard des religieuses.

On avait conduit les Religieuses chez les Jésuites, où chacune des deux communautés fut logée dans des appartements séparés du grand bâtiment de ces Pères ; dans la cour étaient encore cabanées les familles chrétiennes Huronnes et Algonquines : de cette sorte, tous se trouvaient environnés de bonnes murailles et comme dans un Fort. Le lendemain matin, on ramena les Religieuses à leur communauté respective, et l’on en usa de même pendant huit jours, depuis le mercredi 18 mai jusqu’au 26, veille de la Fête-Dieu ; c’est-à-dire, que le soir, une heure avant le coucher du soleil, on les amenait à la maison des Jésuites, et de là on les reconduisait le matin chez elles, quand il était grand jour. Cependant, après qu’on eut fait la visite du monastère des Ursulines, on jugea que ces précautions étaient excessives et que les Religieuses pouvaient y demeurer en sûreté. On continua néanmoins d’y faire la garde, en attendant que l’on eût reçu des nouvelles des Trois-Rivières ou de Villemarie, que l’on croyait assiégées. Des patrouilles circulaient autour des monastères durant la nuit, et à tout moment les sentinelles criaient : “ Qui vive ? ” ce qu’on faisait aussi dans tout Québec ; et cette précaution fut cause que les Iroquois, comme on l’apprit de quelques-uns d’eux après les avoir fait prisonniers, n’osèrent pas mettre le feu aux maisons, voyant que chacun y était sur ses gardes.

XXXIII.

Perfidie des Hurons renégats. Nouvelles alarmes à Québec.

Une honnête veuve, qui s’était retirée à Québec, sortit de là pour aller à sa terre, située à six lieues au-dessous du côté du Petit-Cap. Comme elle y travaillait avec son gendre, sa fille et quatre enfants, tout à coup huit Hurons renégats, fondant sur eux, les font prisonniers et les mettent de force dans leur canot. M. d’Argenson, informé de cet enlèvement,

envoie aussitôt un parti d'Algonquins et de Français à la poursuite de ces Hurons perfides. On les atteint; on fait sur eux plusieurs décharges, dans l'une desquelles la veuve est blessée à mort. On prend enfin ces Hurons et on les condamne au dernier supplice; mais, avant de mourir, il font un aveu qui renouvelle toutes les craintes des habitants: car, après avoir détesté leur apostasie et donné des marques de conversion, ils témoignent être étonnés de ce que l'armée Iroquoise tarde tant à venir, et ajoutent que, sans doute, elle assiège les Trois-Rivières. Cette déclaration produisit une impression de crainte d'autant plus vive que, jusqu'alors, on n'avait reçu aucune nouvelle d'une chaloupe pleine de soldats que M. d'Argenson avait envoyés à la découverte. Cette chaloupe était sans doute celle qui était partie de Québec, le 17 avril, commandée probablement par Eustache Lambert, et qui reconduisit à Villemarie M. d'Allet, resté tout l'hiver malade à l'hôpital de Québec. On n'avait non plus de nouvelles de deux autres chaloupes parties quelque temps après. Au milieu des anxiétés et des craintes où chacun était, quelques-uns crurent avoir vu l'armée ennemie; le bruit se répandit bientôt qu'elle était proche de Québec, que même on l'avait aperçue; et il n'en fallut pas davantage pour qu'en moins d'une demi-heure chacun fût prêt à se défendre et que tous les postes du monastère des Ursulines fussent de nouveau barricadés.

XXXIV.

L'armée Iroquoise arrêtée en chemin par dix-sept montréalistes.

Cependant l'armée ennemie, composée de huit cents hommes, ne parut pas, et si, malgré la résolution qu'elle en avait prise, elle ne descendit point à Québec, c'est qu'elle fut arrêtée en chemin par dix-sept colons de Villemarie. Ces braves firent, dans cette occasion, le plus beau fait d'armes dont il soit parlé dans l'histoire moderne, et, par leur courage vraiment héroïque, obligèrent les Iroquois à renoncer à leur plan de campagne et à retourner dans leur pays, après avoir laissé, sur le champ de bataille, un très-grand nombre de leurs guerriers. Ce trait fut écrit, peu de jours après, par la Mère Marie de l'Incarnation, dans l'une de ses lettres, sur le récit d'un lâche Huron qui avait trahi les Français. On en fit aussi le narré dans la relation de cette même année 1660, sur le rapport de trois Hurons perfides qui, s'étant rendus aux Iroquois, étaient parvenus à s'échapper de leurs mains. Mais l'un et l'autre de ces narrés sont incomplets, inexacts, et même fautifs en plusieurs points, comme il arrive quelquefois dans les premiers récits d'événements passés au loin. Les vraies circonstances n'en sont nettement connues qu'avec le temps, qui les éclaireit, leur donne toute certitude et les rend de notoriété publique. C'est ce qui a eu lieu pour le fait d'armes dont nous parlons. Aussi M. Dollier de Casson, dans son *Histoire du Montréal*, en a-t-il recueilli toutes les circonstances pour servir de correctif aux récits fautifs qu'on en avait publiés, et c'est d'après lui que nous allons les exposer dans cette histoire, en joignant à son récit quelques particularités des deux autres qu'il a négligés dans le sien.

(A continuer.)

MGR. DUPANLOUP SUR LA SITUATION DE LA FRANCE.

Du devoir des honnêtes gens aux prochaines élections.

Bordeaux, le 1er Février, 1871.

Mon cher ami,

Oui, vous avez raison, ce qui nous arrive est sans exemple dans notre histoire, et, je l'ajouterai, dans l'histoire d'aucun peuple. Comme vous le dites, dans une telle série de calamités, il est impossible de ne pas sentir la main de Dieu : aussi je vois les plus irréfléchis chercher avec anxiété quels ont pu être ici les desseins de la Providence.

Mais je pense comme vous, au milieu de tant de désastres, une chose du moins est sauvée, c'est l'honneur : l'honneur des armes, l'honneur de Paris, l'honneur de la France. Nos ennemis eux-mêmes ont dû rendre hommage au courage de nos soldats ; Paris, dans sa résistance inattendue, s'est montré héroïque ; et, malgré l'incohérence politique qui trop souvent, hélas ! a déconcerté les meilleures combinaisons, l'attitude de la France, dans cette lutte si ardemment prolongée, et sur tant de points à la fois, par des armées inespérées, nous a ramené, comme me l'écrivait de l'Allemagne même une noble femme, le respect du monde.

Mais enfin, il est vrai de dire, les revers militaires et la rigueur du vainqueur en ce moment nous placent dans une situation qui ne s'est jamais vue. Il s'agit de faire la paix, et voici qu'il va devenir, par suite des complications où nous sommes, presque aussi difficile de faire la paix qu'il l'a été après Sedan de faire la guerre.

Avant tout, il faut élire une assemblée. Et, dans l'état où se trouve le tiers de la France, occupé par l'étranger, on nous donne huit jours pour préparer de telles élections !..

.. Ce que cette Assemblée aura à faire en France ? N'entendez-vous pas le cri qui s'échappe de toutes les âmes ! " Il faut sauver la France ! " Oui, mais pour sauver la France, savez-vous ce qu'il faut ? Il faut la refaire.

Oh mon ami, notre état politique est triste ; mais notre état moral est religieux.. ! Dieu me garde, quand toutes les plaies de ma patrie sont encore saignantes, d'y porter une main rude ? Ne nous raidissons pas toutes fois contre l'évidence ; de tels désastres ne sont pas encore cause, et les causes immédiates ne sont pas celles que nous devons seulement regarder : il faut aller jusque aux causes premières et profondes. Non, ne refusons pas d'avouer ce qu'il est impossible de ne pas voir.

Et regardez où en était cette pauvre France, quand on l'a jetée si imprudemment dans la guerre ? Depuis vingt ans, quel abaissement des

âmes, des caractères, des mœurs ! Et tout à coup quelle impuissance des institutions et des forces sociales ! Au milieu d'une nation pleine de vie, quelle décadence du bas-empire !

Qui aurait jamais cru qu'une nation, que nous, et moi-même, avons si souvent proclamée la première nation du monde, fût sitôt jetée à terre ? Qui n'a été stupéfait de ce désarroi immense après nos premiers revers, et de toute cette machine gouvernementale comme brisée et sans ressort ? De quelles funestes illusions on avait aimé à se bercer ! quelles déceptions cruelles préparaient la flatterie et l'hypocrisie. Ne reculons pas devant les mots vrais ! Car, comme l'écrivait le général Trochu, citant Tacite : *Pessimum inimicorum genus, laudantes !* Qui n'a vu éclater, dès le début de cette funeste campagne, les imperfections, révélées déjà par nos meilleurs généraux, qui minaient notre armée, et ont rendu impuissant son plus grand courage sur les champs de bataille ? Et que de gens, à l'heure qu'il est, ne voient pas encore à quel degré le péril social s'est accru par les doctrines d'impiété et d'immoralité qui nous désolent. La presse, il faut bien qu'elle l'entende, a trop trahi tous ses devoirs. N'est-ce pas à elle que revient en grande partie la démoralisation de l'esprit public ? Qu'a-t-elle fait de la religion et des mœurs ? Qu'a-t-elle fait de ce grand esprit français qu'elle a nourri de tant de licences ! Qu'a-t-elle fait de l'autorité et du respect même dans l'armée ? Un officier supérieur français me disait : " Si l'indiscipline a trop entamé notre armée, la faute en est à cette presse frivole et licenciense qui envahit tout. Dans la plupart des actes d'insubordination, nous retrouvons sur les lèvres du soldat les phrases mêmes de l'article frondeur qu'il a lu la veille."

— " Qu'avez-vous appris au régiment ? demandait-on, en 1820, à un sergent de la vieille garde. — " J'y ai appris le respect. " Certes, tous ne pourraient pas le dire aujourd'hui. La vérité est que le respect de l'autorité a péri chez nous, avec tant d'autres et saintes choses, sans que nous ayons acquis pour cela plus de véritable indépendance de caractère, plus d'horreur du servilisme, et plus de véritable aptitude à la vie libre.

Ah ! quel examen de conscience nous avons tous à faire ? Serions-nous donc un peuple irrémédiablement léger, endormi dans sa frivolité et son insouciance, et que les coups de foudre même ne parviennent pas à réveiller ! Quelles vérités il y aura à dire à la France, quand le temps sera venu !

Le poète romain s'écriait autrefois :

*Altis urbibus
Ultimæ steteræ causæ
Cur funditus perirent !*

Nous aussi, si nous voulions être instruits par nos malheurs, reconnaissons-le, nous avons laissé dans tout le corps social s'envenimer des plaies profondes, et tout est pour ainsi dire à guérir chez nous. Nos ennemis

nous condamnent à ces choses devant eux. Mais qu'ils ne l'oublient pas trop, ils ont, eux aussi, connu le malheur, en 1807 et en 49 ! Et c'est pour eux comme pour d'autres, que Virgile a dit cette grande parole que nous avons bien le droit de leur rappeler en ce moment ;

Haud ignara mali, miseris succurrere disco !

Quoi qu'il en soit, voilà donc la haute mission qui va être dévolue à la prochaine assemblée ; elle aura la France à reconstituer ! Elle aura entre les mains, autant du moins que ces grandes choses peuvent être entre les mains des hommes, l'indépendance, l'honneur, le salut du pays, l'avenir de la liberté et de l'autorité, la sort de la société elle-même, la paix de l'Europe et la sécurité du monde, intéressé toujours aux destinées de la France, car cette funeste guerre n'a pas seulement déchainé sur nous les horreurs de l'invasion, elle a rouvert encore l'abîme des révolutions.

Cette Assemblée aura encore à trouver des solutions aux grands problèmes qui depuis si longtemps nous travaillent, à discerner et séparer ce qu'il y a de vrai et de légitime d'avec ce qu'il y a de faux et de mauvais, dans toutes ces idées si fécondes en redoutables malentendus, qui agitent nos temps modernes.

Les deux grandes forces de l'humanité sont l'autorité et la liberté ; l'autorité, force conservatrice ; la liberté, force conquérante ; mais toutes deux forces divines ; nécessaires toutes deux à la grandeur d'un pays et qui devraient, par conséquent, être toujours alliées, jamais en guerre. Elles luttent cependant chez nous l'une contre l'autre. Il y aura à les réconcilier enfin.

Et il y a de plus ces graves et difficiles questions sociales, dont le seul programme a de quoi effrayer les plus forts esprits, mais qui, une fois posées, ne permettent pas qu'on les écarte.

Devant de si hauts intérêts, et de telles questions, ne répondre ni oui, ni non, ne rien dire, ne rien faire ! Dans une telle crise, en présence de l'étranger qui foule et ravage notre sol et voudrait nous faire déchoir de notre rang dans le monde ; en face de la France humiliée au dehors, menacée au dedans, s'isoler, ne pas agir, professer l'inaction, entraver l'énergie des hommes de bien, en vérité, je n'ai là-dessus qu'un mot à dire : ce serait un crime et une folie. Non, ne le croyez pas, nul n'en sera capable.

Ah ! si profond que soit mon malheur ; la France, n'en doutez pas, est encore la France. Immenses peuvent être encore nos ressources, si on sait les employer, et appliquer toutes les forces vives du pays à l'œuvre de reconstruction qui est à faire. Mais combien il importe de ne pas se tromper sur les conditions, ni sur les instruments d'une telle œuvre !

Sans doute, la future Assemblée peut faillir à sa tâche, et, selon les hommes qui la composeront, perdre la France, ou la sauver. Mais c'est

pour cela précisément qu'il faut tout faire, pour y envoyer des hommes qui soient dignes de leur mission et écarter ceux qui nous conduiraient aux abîmes.

J'entends dire de tous côtés que le grand malheur de l'heure présente, c'est que nous manquons d'hommes, de ces hommes tels que la situation en réclame, autour desquels on se rallie, et on reprend courage. Il n'en faudrait pas beaucoup, peut-être, dans une Assemblée, pour tout sauver ; mais il en faudrait. *Exoriate aliquis !* voilà le cri universel. Mais qui donc ? Est-ce que véritablement la France serait stérile en hommes ? Je ne puis le croire. Nous en avons, mais il faut savoir les trouver. Il y a des régimes qui les écartent, ou qui les étouffent. *Que ce soit au moins le bénéfice de suffrage universel, et une compensation à ses périls*, de les appeler, ces hommes, de les faire surgir, d'aller les prendre là où ils sont : seulement il faut s'en donner la peine, il faut lutter avec conviction pour leur triomphe ; et voilà pourquoi rien ne serait plus déplorable que l'indifférence ou le sommeil de ces honnêtes gens, timides, indécis, qui couvrent parfois la plus inconcevable inertie sous des prétextes trompeurs, et vraiment absurdes.

Je le sais, on s'aigrît par le malheur, on devient facilement injuste, on crie vite à la trahison, c'est l'accusation banale et commode sous laquelle on cherche à couvrir sa propre incapacité. On rend les plus valeureux capitaines responsables de l'impossible. L'histoire est pleine de ces injustices et de ces ingratitude. Ah ! si troublés par ces mauvais sentiments, on allait semer la défiance, écarter de l'urne du scrutin ceux qui étaient les premiers au péril, faire la guerre aux hommes qui ont si courageusement fait la guerre pour nous, rien ne serait plus malheureux ! Ce serait le triomphe le plus sûr de passions détestables. On éloignerait ceux qui hier encore, étaient le bras du pays devant l'ennemi, et demeureraient le rempart de la société. Les grands peuples et les grands rois, Rome comme Louis XIV, remerciaient les hommes à qui il n'avait manqué que le succès. Ils honoraient ceux qui avaient, malgré tout, sauvé l'honneur. Imitons ces grands exemples ; que les honnêtes gens se lèvent autour des hommes d'honneur, qu'ils soient unis, qu'ils se groupent autour de ceux qui, debout au milieu de tant de ruines, tiennent toujours haut et ferme leur drapeau.

On craint que les élections soient à la merci des violents. Elles le seront, oui, si les bons se retirent et abdiquent ; mais non, s'ils agissent et s'ils votent. Ne serait-il pas temps enfin, je le demande, que chez nous les gens de bien aient un peu de ce qu'on appelle vigueur, énergie, et virilité politique ?

Que s'il en est qui pensent par ce malheureux système d'inaction, réserver l'avenir, comme on l'a dit quelquefois, ah ! leur dirai-je, l'avenir, à moins d'un miracle de la Providence, il sera ce que les hommes le feront.

Aide-toi, et le ciel t'aidera ! Cet adage de la vie privée ne s'applique pas moins à la vie politique. Espérez-vous donc sérieusement vous sauver en vous croisant les bras ? ou en comptant, sur je ne sais quelle lotterie des événements ? en plaçant peut-être vos espérances inactives dans l'attente de calamités imprévues ? Des calamités, hélas ! n'en avons-nous pas assez déjà ? Quand la tempête a ravagé vos campagnes, réservez-vous l'avenir en vous abstenant de labourer.

Non, non, l'avenir est à ceux qui agissent, et aux causes pour lesquelles on agit. Les vérités ne se défendent pas toutes seules ; elles résistent, elles vivent, elles triomphent par le grand cœur de ceux qui les aiment et les défendent.

Qu'ils s'abstiennent, ceux qui n'auraient ni convictions, ni croyances, ni une pensée dans l'âme, ni un principe dans le cœur.

Mais si vous croyez à quelque chose, à la patrie, à la famille, au foyer paternel, à la religion, à l'indépendance, à l'humanité, à la liberté, à l'honneur, qui que vous soyez, agissez en homme, en Français, en citoyens.....

Et ce que je dis là, mon cher ami, je le dis à tous, sans exceptions de partis, s'il était vrai qu'il restât encore en France un parti qui ne fut pas la France elle-même.

Mais, vous me permettez de l'ajouter, je le dis particulièrement aux hommes religieux. Oui, je l'avoue, je me sentrais profondément humilié et indigné, si je voyais les hommes religieux mettre en oubli qu'ils ont une patrie, et qu'ils doivent l'aimer du fond de leurs entrailles, d'un amour prêt à tous les sacrifices, et que c'est surtout quand elle est en péril qu'ils doivent se dévouer pour elle. Et depuis quand la religion a-t-elle étouffé le patriotisme ? Comment des chrétiens, des prêtres français verraient-ils d'un œil indifférent les calamités de la France ? Je voudrais au contraire qu'il demeurât bien démontré, une fois de plus, par ce vivant exemple, que la France n'a pas de meilleurs serviteurs que nous, de plus dévoués, de plus fidèles, en ses bons comme en ses mauvais jours.

Et d'ailleurs, la religion n'est-elle pas intéressée ici autant que la patrie ? Et les hommes que vous enverrez ou que vous laisserez arriver à l'Assemblée, n'auront-ils pas à résoudre des questions d'où dépend l'avenir de la religion en France, non moins que le salut de la société !

Resterait une dernière question : pour qui voter ? Mais je me hâte de répondre : c'est ici pour chaque électeur une question de conscience et de confiance. Aucune autre influence ne doit ici guider que celle de son propre et libre jugement. Autant j'ai parlé nettement, péremptoirement sur la nécessité du vote et de la lutte électorale, parce que les intérêts supérieurs de la religion et du patriotisme y sont engagés, autant je refuse

de m'expliquer sur la question de personnes, parce qu'elle ne relève que de la conscience de chacun.

Et c'est pourquoi je m'étonnerais de toutes listes imposées par la violence d'un parti quelconque, et de la résurrection des candidatures officielles. A la place des chambellans et des écuyers, mettre ses partisans, ses créatures, ou dominer les élections par la tyrannie des clubs, et appeler cela le gouvernement du pays par le pays, la représentation nationale ! En vérité, ce serait bien la peine d'avoir crié si fort contre le système, pour recommencer de plus belle.

Donc pas de violence ni d'intrigues, ni de coteries. Mais surtout, ah ! surtout, j'en conjure les hommes d'ordre de mon pays, pas de divisions ! parmi eux pas de listes se combattant l'une l'autre ! Ne regardons que la France. Qui que nous soyons, à l'heure présente, il est évident que nous ne devons plus avoir dans le cœur qu'un seul sentiment ; sur les lèvres un seul cri : il faut sauver la France ! Nommez donc des hommes capables de la sauver ; des hommes d'un grand esprit, d'un grand cœur, d'un grand caractère ; du moins des hommes d'une invincible honnêteté ; courageux, intrépides, désintéressés ; sachant et osant dire la vérité ; ne reculant pas, au besoin, comme le fit naguère M. Thiers, devant une impopularité glorieuse.

Et de tels hommes, je ne crains pas de le dire, prenez-les partout où ils sont, *même parmi nos adversaires* ; car c'est l'heure plus que jamais, je ne saurais trop le répéter, d'oublier les dissentiments, de chercher non ce qui sépare, mais ce qui rapproche.

Essayez de continuer un grand parti vraiment libéral, qui soit le parti de l'ordre, de la vraie liberté, du vrai progrès. Vous tous qui vous sentez capables et qui êtes dignes de former ce grand parti, ou, pour mieux dire, ce faisceau de tous les éléments honnêtes, de toutes les forces vives du pays, voyez-vous les uns les autres, expliquez-vous ensemble, sincèrement, loyalement, comme des gens qui, en définitive, ne cherchent qu'une chose, le bien du pays. Ma vie déjà longue et jetée au milieu de bien des affaires, m'a appris qu'il est toujours bon de traiter avec ses semblables ; que se voir, s'expliquer, s'entendre, est toujours utile ; que les hommes, vus de près, sont bien souvent meilleurs qu'on ne les croyait à distance.

Oh ! qu'il serait nécessaire que tous les bons citoyens comprissent enfin ces choses, et que, s'élevant au-dessus des questions secondaires et des mesquines ambitions, ils s'unissent dans un grand et large sentiment de patriotisme, pour arracher notre patrie aux abîmes où elle peut sombrer, lui donner enfin un gouvernement incontesté, la constituer dans l'ordre, par le respect des principes et de tous les droits ; et afin qu'elle ne soit pas l'éternel jouet des révolutions, concilier l'autorité et la liberté, ces deux grandes puissances, harmoniser les conditions éternelles de la société avec les aspirations légitimes et les besoins des générations nouvelles, et remettre enfin notre pays dans des voies où il puisse retrouver son antique grandeur.

Le moment est suprême, car pour la France en ce moment, devant l'Europe et le monde, il s'agit d'être ou de n'être plus la France.

FELIX.

évêque d'Orléans.

LA FILLE DU BANQUIER.

(Suite.)

COMMENT GEORGE FRANCE ET SON AMI CHARLOT SONT INTRODUIT
AUPRES D'UN PERSONNAGE QUI LEUR SEMBLE ETRANGE.

—Le docteur Raymond, dit Zaguarita à Georges France, vous conduira à la cage où est emprisonnée la colombe. Soyez prudents, et vous réussirez ; mais surtout hâtez-vous. Rappelez-vous votre serment, et adieu !

Georges se disposait à parler, mais elle lui indiqua impérieusement la porte.

Le docteur précéda de nouveau nos amis. Ils descendirent les escaliers, traversèrent la cour, et se retrouvèrent dans la rue, qui était en grande partie bordée de murs. La seule maison importante qu'on aperçut était un vaste bâtiment dont la façade était en pierres de granit. Elle était séparée de la rue par une cour, et ses portes massives semblaient défier les voleurs. Le fait est qu'il aurait fallu une armée pour la prendre d'assaut. Les fenêtres qu'on voyait de la rue étaient fermées par des volets, et étaient évidemment gardées avec soin.

Les trois hommes s'arrêtèrent, en se tenant dans l'ombre, et le docteur Raymond indiqua la maison.

—Voilà, dit-il, c'est une place forte.

En effet, répliqua Georges, à qui l'observation était adressée.

—Mais la ruse est plus puissante que les murs de pierre, continua le docteur, et l'habileté pénètre là où la force ne peut rien. C'est là, en un mot, qu'est renfermée Emma Keradec.

—Soyez discrets et silencieux ; vous pourrez encore avoir besoin de moi ! n'ayez pas peur ; je serai près de vous, quoique invisible, à l'heure du danger, et quand vous m'attendrez le moins, vous me trouverez à vos côtés.

Il leur dit adieu d'un geste rapide, et avant que Georges fut revenu de sa surprise, il avait disparu.

Georges France et Charlot se trouvèrent ainsi seuls dans la rue.

Laissant de côté la grande porte, à laquelle on arrivait par un escalier en pierre qu'éclairaient en ce moment les rayons de la lune, ils examinèrent les alentours de la maison. Ils virent plusieurs portes qu'ils essayèrent l'une après l'autre.

Toutes étaient barrées en dedans.

Un profond silence régnait dans l'hôtel.

—Que faire ? dit Georges, en se retirant dans l'ombre.

Parbleu ! briser l'une des portes, répondit Charlot ; le bois est tout pourri !

Georges secoua la tête.

—Nous alarmerions la maison, dit-il, et nous nous perdriions sans la sauver.

—Si seulement il y avait une fenêtre sans volets, fit observer Charlot.

—Regarde . . . en voilà une ! répliqua Georges, en l'interrompant.

Et il indiqua une fenêtre qui était à huit ou dix pieds de terre. Elle était protégée seulement par des barreaux en bois.

—Je vais monter sur tes épaules, Charlot, et ainsi, j'atteindrai aisément jusque là. Il ne sera pas difficile d'arracher les barreaux.

—Mais je ne vois pas comment je pourrai vous suivre, dit Charlot.

—Cela ne serait pas possible ; mais il n'y a pas d'autre chance de succès. Tout en parlant, ils s'étaient approchés de la fenêtre.

—Etes-vous armé ? demanda Charlot.

—Non, par une étourderie impardonnable, j'ai oublié de prendre mes pistolets.

—Prenez les miens, dit Charlot, en lui donnant ses armes, à présent montez, et que le ciel vous protège.

Charlot baissa le dos de façon que Georges pût monter sur ses épaules, et puis, il se releva tout doucement jusqu'à ce que son compagnon pût saisir les barreaux de la fenêtre.

France en prit un, l'arracha, et le passa à Charlot qui le laissa tomber à terre.

Puis un second et un troisième suivirent le premier.

L'ouverture était maintenant assez grande pour que le corps d'un homme put passer, et Georges, au moment où Charlot lui murmurait "bonne chance" saisit le bois de la fenêtre, et se hissa dessus.

Une seconde après il avait disparu.

La première partie de sa difficile entreprise était accomplie.

La pièce dans laquelle Georges s'était ainsi introduit sans cérémonie, était, ainsi qu'il s'y était attendu, une sorte de cabinet rempli d'une foule d'objets au milieu desquels il lui fallut marcher avec précaution pour ne rien renverser.

Il rencontra enfin la porte, l'ouvrit et se trouva dans un corridor noir qui conduisait à un escalier.

Il eut le soin d'ôter ses brodequins.

Mais il n'aperçut pas un ombre, tandis que, avec la légèreté d'un chat, il gravissait l'escalier.

Un bruit de voix arrivait bien jusqu'à lui par intervalles, mais il était aisé de voir que ceux qui parlaient étaient dans le bas de la maison.

L'escalier communiquait avec un autre corridor, qui, à son tour, com-

muniquait avec un autre. Cette maison semblait être un vrai labyrinthe de corridors.

A chaque porte, et il y en avait beaucoup, Georges s'arrêta, et appliqua successivement l'oreille et les yeux.

Mais tout était obscurité, et il n'entendit pas le moindre son.

Il s'avavançait lentement dans le troisième corridor, lorsque soudainement, à l'autre bout, apparut une lumière qui se dirigeait vers lui.

Saisissant son pistolet d'une main ferme, il se jeta dans une sorte de renforcement formé par un angle dans le mur, et attendit, le cœur ému.

Deux personnes arrivaient le long du corridor, l'un un anglais, portant une petite lampe, et l'autre une vieille négresse, dont les traits d'ébène contrastaient étrangement avec ses vêtements blancs.

Elle avait sur son bras un plateau sur lequel étaient des provisions. Ils n'étaient plus qu'à quelques pas de l'endroit où se tenait Georges, et ce dernier, sachant qu'il allait être infailliblement découvert, se disposait à s'élancer sur eux, lorsque l'homme et la femme s'arrêtèrent.

L'homme introduisit une clef dans la serrure d'une porte, et dit, en s'adressant à la négresse :

—Allons, dépêches-toi, Cora ; nous avons promis au portier et au cocher d'aller les rejoindre, et d'ailleurs, les fantaisies de ces belles dames m'impatientent. Si elle ne veut ni manger ni boire, il est inutile de vouloir la forcer.

—C'est l'ordre du maître ; il a dit que je devais aller la voir toutes les heures, et tâcher que le chagrin ne la rende pas malade.

—Bon, bon, va vite, tandis que je vais moucher la lampe. A mon avis, toutes les femmes, qu'elles soient noires ou blanches, ne valent pas la peine qu'on se donne pour elles.

La négresse entra avec le plateau, et l'homme, reculant de quelques pas, s'appuya contre le mur, et se mit en train d'arranger la mèche de sa lampe qui, par parenthèse, fumait horriblement.

Il y eut un bruit de voix dans la chambre. La négresse adressa quelques questions, d'un son guttural, et une autre personne lui répondit.

Georges eut peine à retenir un cri de joie.

Cette voix, qu'il venait d'entendre, c'était celle d'Emma.

— Vous ne voulez pas manger, vous ne voulez pas boire, mademoiselle, dit la négresse, . . . pourquoi alors ne vous couchez-vous pas ; . . . pourquoi abîmer ainsi vos yeux à force de pleurer ? que dira notre maître ?

— Votre maître est un misérable, et peu m'importe ce qu'il dira. Allez ! laissez-moi !

La négresse murmura des paroles inintelligibles et revint à la porte. En sortant avec son plateau, elle appela l'homme et lui dit de donner un tour de clef à la serrure.

Ce dernier, qui était tout occupé de sa lampe, répondit qu'elle pouvait

bien attendre un moment, et la vieille femme, curieuse de voir ce qu'il faisait, se pencha vers lui.

Ils tournèrent ainsi le dos à Georges France, durant quelques secondes, mais ces quelques secondes furent suffisantes.

Prompt comme l'éclair, il s'élança en avant, et, silencieux comme un fantôme, glissa dans la chambre sans avoir été aperçu.

Un instant après, l'homme tourna la clef dans la serrure, et la retira, puis, lui et la négresse s'éloignèrent en suivant le corridor.

Les oreilles de Georges ne l'avaient pas trompé.

La voix qu'il avait entendue était bien celle d'Emma, et Emma Kera-deuc se tenait là devant lui. Mais qu'elle était changée !

Ses grands yeux étaient obscurcis par les larmes, et sa chevelure tombait négligemment sur ses tempes.

Elle était assise à une petite table, la tête appuyée sur sa main ; et en voyant entrer Georges, elle avait bondi sur ses pieds.

Mais, par un geste rapide, celui-ci arrêta le cri prêt à s'échapper de ses lèvres.

Elle demeura droite, pâle et immobile, mais la figure illuminée par l'espérance, car son cœur lui disait que c'était pour la sauver qu'il était là.

Ils restèrent ainsi quelques moments en silence, tandis que les pas de la négresse et de son compagnon s'éloignaient dans le corridor.

Lorsque tout bruit eut cessé, Emma, lui dit Georges, je suis venu mettre ma vie à vos pieds ; je suis venu pour vous sauver ou mourir !

Elle le regarda un instant, car son cœur était trop plein pour qu'elle put parler. Son espérance était devenue une réalité, et elle lisait dans ses yeux qu'il la sauverait.

— Georges ! murmura-t-elle, emmenez-moi de cette maison, si vous ne voulez pas que je meure !

— C'est pour cela que je suis venu, répliqua le jeune homme. J'ai juré de vous arracher des griffes de cet homme, et de punir l'audace . . .

— Non, non, dit-elle d'une voix où il y avait un tremblement de crainte ; ne parlez pas de punir. Cet homme est un ennemi dangereux, terrible. Ne le provoquez pas, je vous en supplie, n'allez pas au devant de la mort, car de quoi n'est-il pas capable.

Georges sourit.

— Le nom de Rodolphe Mortagne ne m'épouvante pas, dit-il. Mais avant de nous occuper de lui songeons à sortir d'ici. Vous ne craignez pas de vous fier à moi et . . . il hésita en ajoutant, et à Charlot ?

— Charlot ! s'écria Emma. Ce bon et cher Charlot est ici ?

— Ici, pas exactement, mais tout près. Il fait la garde dans la cour. Il a voulu absolument m'accompagner en Angleterre, et le fait est qu'il était disposé à me suivre jusqu'au bout du monde, du moment qu'il s'agissait de vous chercher.

— Brave et cher Charlot ! répliqua la jeune fille. Je ne saurai jamais assez le remercier. Il est pour moi comme un frère.

Georges France n'était pas tant s'en fallait un égoïste, mais on ne saurait dissimuler qu'en attendant le mot de frère mêlés aux éloges qu'on faisait de Charlot, son cœur se trouva considérablement soulagé, et ce fut d'une voix pleine d'une joyeuse espérance qu'il répondit :

— Oui, Charlot est un bon et noble garçon, et il vous aime sincèrement.

— Je le sais, répondit Emma tranquillement. Nous avons été élevés ensemble, et il me sera toujours cher.

— Moi aussi je serai son ami, dit ce dernier, car moi aussi, je l'aime comme un frère. Puis, changeant aussitôt de ton, il continua : il faut fuir, et fuir tout de suite, car chaque minute que nous passons ici augmente notre danger.

La jeune fille frissonna et regarda autour d'elle avec effroi.

— Oui, vous avez raison, répliqua-t-elle ; la négresse m'a parlé de son retour prochain. Mais quelque chose me dit que j'aurai encore beaucoup à souffrir de cet homme.

— Votre main tremble, vous pâlissez ! dit Georges, parlez ! doutez-vous de mon courage ?

— Je ne doute ni de votre courage ni de votre volonté. Mais cette maison lui appartient, les domestiques sont des créatures à lui, et tout prêts à obéir à ses ordres. Si vous saviez seulement comment il a menacé, et quel mystérieux pouvoir exerce cet homme.

— Emma ! dit Georges ; avez-vous confiance en moi, comme une fille aurait confiance dans l'affection de son père, dans l'honneur éprouvé d'un ami ?

La jeune fille répondit sans hésitation :

— J'ai confiance en vous, Georges, autant qu'on puisse en avoir, vous, et vous seul pouvez me soustraire à cet homme : protégez-moi, défendez-moi ! Dans une terre étrangère, entourée de périls, je n'ai que vous à qui je puisse me fier, et, ajouta-t-elle à voix basse et en levant les yeux, je me fie entièrement à vous !

Soudain, un cri prolongé qui sembla s'élever de terre et passer devant la fenêtre les fit tressaillir.

— C'est le cri de quelque oiseau, dit Georges.

— C'est Charlot ! murmura Emma. Quand nous étions enfants, nous imitions souvent le cri des oiseaux de mer, et cela nous servait de signal lorsque nous errions dans les bois.

— Il nous avertit de quelque danger, dit Georges en s'approchant de la fenêtre et en cherchant à regarder dehors. Je l'ai laissé dans une sorte de jardin, caché au milieu des arbustes et des plantes.

— Il faut alors qu'il soit venu de ce côté de la maison, sur laquelle donne la fenêtre, fit observer Emma.

— C'est vrai, répliqua France, et il nous a reconnus à nos ombres.

Il ouvrit doucement la fenêtre, et regarda dans le jardin.

Une figure sortit aussitôt de l'ombre des arbres, et fit des gestes d'impatience.

La fenêtre était à une trop haute distance de terre pour qu'on pût prudemment échanger des paroles ; mais quand Charlot, car c'était bien lui, vit qu'il était observé, il leur fit signe de se hâter et leur indiqua la base de la maison.

— Il a découvert quelque issue, une porte, peut-être, dit Georges, en se tournant vers la jeune fille.

— Je sais qu'en effet il y en a une presque sous cette fenêtre, répliqua-t-elle ; j'ai souvent vu des personnes entrer et sortir par là. Il y a un escalier à l'extrémité ouest du corridor, et c'est par là, je crois, que la négresse descend à la cuisine.

— Avez-vous un manteau ?

— Oui.

Emma passa dans une pièce voisine, et revint un moment après enveloppée dans un manteau blanc, dont elle rabattit le capuchon sur son visage.

Durant ce temps, Georges avait examiné la serrure de la porte qui, ainsi qu'on se le rappelle, avait été soigneusement fermée par la négresse.

— Si j'avais seulement un couteau, dit-il ; je crois que je parviendrais à pousser le pêne sans bruit.

— Cela suffira-t-il ? demanda la jeune fille.

Georges tressaillit et pâlit en la voyant tirer d'entre les plis de sa robe un poignard d'un très-beau travail.

Tout en tirant le poignard de sa gaine et en regardant la lame, Georges songea au docteur Raymond et aux étranges paroles qu'il avait prononcées. Mais le temps était précieux : il introduisit le bout de la lame dans la serrure et réussit à pousser le pêne.

Un instant après, lui et Emma glissèrent sans bruit le long du corridor : ils trouvèrent l'escalier comme l'avait espéré la jeune fille. Au bas, ils virent plusieurs portes qui donnaient sur un passage, et qu'ils purent distinguer dans l'obscurité.

Résolus à ne s'arrêter que quand ils seraient hors de la maison, ils filèrent lestement devant ces portes, en faisant le moins de bruit possible.

Au bout du passage, ils trouvèrent un autre escalier qui conduisait à une salle voûtée, pavée en pierres, d'un côté de laquelle était une porte barrée.

D'après sa position, il était clair que s'ils avaient chance de s'échapper de cette mystérieuse maison, c'était par là qu'ils devaient tenter.

Cette porte fermée faisait face à une autre qui était ouverte, et de l'intérieur de laquelle sortait un rayon de lumière, c'était une vaste cuisine,

et la réflexion qu'ils voyaient sur la muraille était celle d'un feu de charbon qui brûlait dans la cheminée.

La cuisine était vide.

Ceux qui devaient l'occuper étaient, sans doute, avec le cocher et le portier.

Il n'y avait pas de temps à perdre.

Georges se précipita vers la porte donnant sur le jardin.

Les barres furent enlevées, la clef, qui était restée dans la serrure, tourna sans difficulté, et la barrière qui les séparait de la liberté roula lentement sur ses gonds, ils étaient en face de Charlot ; ils étaient libres !

Libres ?

Il leur restait encore la cour à traverser, la rue à atteindre avant d'être hors de danger.

XVI.

UNE SURPRISE.—TOUT EST PERDU.

Georges, Charlot et Emma tournèrent la maison, et reprirent le chemin par lequel les deux premiers étaient entrés dans le jardin.

Heureusement la lune était cachée derrière de gros nuages, et l'espace qu'ils avaient à franchir était dans l'ombre.

Charlot passa le premier, pour ouvrir la porte.

Il était suivi de près par Georges et Emma Keradeuc. Celui-ci avait ôté son pardessus et l'avait jeté sur les épaules de la jeune fille, de peur qu'ils ne fussent trahis par son vêtement blanc, si quelqu'un venait à sortir de la maison.

Dans ce pardessus étaient les pistolets de Charlot, que Georges avait oubliés.

Ils atteignirent la porte que Charlot avait entr'ouverte assez pour qu'ils pussent passer ; cela fait, le jeune marin la referma doucement, et les rejoignit dans la rue.

Tous eurent un long soupir de soulagement.

Emma Keradeuc était libre !

Ils marchèrent lentement, Georges soutenant la jeune fille, et Charlot les précédant, à une petite distance, et étant sur le qui-vive.

Ils étaient déjà sortis de la rue, et avaient pénétré dans une autre tortueuse et sombre, quand Emma Keradeuc s'arrêta soudainement, et joignit les mains avec un geste de désespoir.

— Cruelle ! égoïste ! que je suis, s'écria-t-elle ; est-il possible que je n'aie pas eu une pensée pour cette pauvre Jeanne, qui est restée au pouvoir de cet homme.

— Jeanne ! quelle Jeanne ! demanda Georges.

— Pas la fille de la mère Mathieu ? ajouta Charlot, elle est morte.

— Non ! non ! elle est enfermée quelque part dans cette terrible maison.

On lui avait permis de m'accompagner ; mais dès l'instant où j'ai mis le pied là, je ne l'ai plus revue.

Les deux jeunes gens se regardèrent avec étonnement.

Ils se consultèrent rapidement. Retourner sur leurs pas serait une folie. D'ailleurs, ils auraient le temps de réfléchir quand Emma Keradec serait en sûreté.

Ils étaient arrivés presque à la hauteur du pont de Trafalgar, lorsqu'Emma, qui n'avait pour chaussures que de légères pantoufles de satin, trébucha et poussa un cri étouffé de douleur.

— Vous vous êtes fait mal ? demandèrent simultanément Georges et Charlot.

— Non, répondit-elle vivement ; c'est peu de chose ; mon pied a tourné sur une pierre, et la cheville. . .

Elles s'arrêta en étouffant un autre gémissement, et elle serait tombée si Georges ne l'avait soutenu.

— Elle s'est évanouie ! cria ce dernier ; des pieds comme les siens ne sont pas faits pour se briser sur un pavé aussi détestable.

— Plaçons-la sous cette porte, dit Charlot ; elle sera abritée contre le froid qui est assez piquant, tandis que je tâcherai de trouver une voiture.

La porte sous laquelle ils s'arrêtèrent semblait appartenir à l'une de ces vieilles maisons comme il y en avait beaucoup dans le quartier, qui tombaient en ruines, et qui n'étaient plus habitées que par les rats.

Georges, qui était resté près de la jeune fille, tandis que Charlot était à la recherche d'une voiture, entendit soudainement le sabot de chevaux sur le pavé.

— Vite, Charlot, cria-t-il ; la couleur revient à ses joues, et une fois dans la voiture. . .

Avant qu'il eût achevé sa phrase, une main se posa sur son épaule, et une voix sourde lui dit à l'oreille :

— Je suis revenu à temps, et juste à temps, il paraît ; cinq minutes plus tard et l'oiseau était envolé. . .

Avec un cri, un cri d'étonnement et de rage, Georges bondit sur ses pieds.

Il avait reconnu la voix de Rodolphe Mortagne !

Là, devant lui, en effet, se tenait calme et triomphant l'homme qu'il détestait le plus au monde.

Il y avait sur son visage un sourire moqueur, il avait les bras croisés, et regardait Georges d'un air de dédain.

Près de lui, était un homme à cheval, et qui tenait par la bride celui d'où Mortagne avait sauté à terre.

— Misérable ! cria Georges ; je vous rencontre enfin !

— Enfin ! répéta Mortagne en haussant légèrement les épaules ; fran-

chement, j'ignorais que vous me cherchassiez. C'est un honneur dont je tâcherai de me montrer digne.

— Je vous connais, Rodolphe Mortagne.

— Moi, je sais qu'on vous appelle Georges France ; quant à un autre nom, je ne vous en connais pas encore.

En parlant ainsi, Mortagne, par un mouvement soudain et agile, se plaça entre Georges et Emma Keradec.

— Arrière ! infâme ! cria France en saisissant son poignard ; mais, hélas ! ses pistolets étaient dans le pardessus dont il avait entouré notre héroïne.

Mortagne fit entendre un rire sardonique.

— Il paraît, dit-il, que nous allons avoir à nous disputer cette demoiselle ; soit, la fortune de la guerre en décidera.

L'homme à cheval avait fait un mouvement pour s'interposer, et l'on entendit le bruit d'un pistolet qu'on armait.

— Recule un peu, Matteo, et ne fais rien sans mes ordres, dit Mortagne sèchement et d'un ton de commandement. C'est un duel entre deux gentilshommes, et je ne voudrais pas priver ce monsieur de ses chances.

Les yeux animés par la colère, et le poignard levé, Georges s'avança sur son adversaire.

Celui-ci, reculant de quelques pas, prit également son poignard, et roulant son manteau autour de son bras gauche, attendit l'attaque avec calme.

Les deux rivaux étaient maintenant face à face, silencieux et immobiles, le pied avancé, la main prête et l'œil en alerte.

Tous deux étaient ardents au combat, et cependant l'un et l'autre hésitaient à porter le premier coup.

Auprès d'eux, et immobile comme une statue, se tenait à cheval celui que Mortagne avait appelé du nom de Matteo.

D'une main, quoique à moitié cachée, il tenait le canon d'un pistolet ; dans l'autre, il avait la bride du cheval de Rodolphe.

Les deux adversaires se mesurèrent de l'œil, et chacun lut dans le regard de l'autre une inimitié implacable.

Georges fut le premier à commencer l'attaque. Furieux du calme que montrait Mortagne, il se précipita sur lui, mais celui-ci para adroitement le coup, tout en faisant quelques pas en arrière.

— Fou ! murmura-t-il entre ses dents serrées ; crois-tu, avec ton jeu d'enfant, triompher d'un homme dont l'éducation a commencé avec les Italiens, et s'est achevée chez les Malais ?

Toujours reculant, Mortagne demeura sur la défensive, jusqu'au moment où son dos toucha au mur adjacent ; alors, changeant de tactique, il se jeta de côté, se pencha presque à terre, et, comme un tigre des forêts de la

Malaisic, sauta sur son antagoniste, l'entoura de son bras gauche, et leva sa main droite dans laquelle brillait son poignard.

Mais Georges était sur ses gardes, et, par un mouvement également rapide, réussit à parer le coup.

Ce fut à qui des deux saisisrait le bras droit de l'autre, et frapperait le coup fatal qui déciderait le combat.

Si Mortagne avait l'avantage par sa science, Georges était plus que son égal en force, et il se défendait avec la plus grande énergie, sans cependant parvenir à percer les plis du manteau qu'on lui opposait.

C'est qu'aussi, nous avons oublié de le dire, la pointe de son poignard s'était cassée en poussant la serrure de la chambre où était enfermée Emma Keradeuc.

— Faut-il tirer, signor ? demanda l'homme à cheval... J'entends les roues d'une voiture qui vient par ici !

— Non, répondit Mortagne ; c'est à moi de régler mon compte avec M. Georges France.

— Misérable ! cria ce dernier, ; si l'acier est impuissant, je t'étranglerai !

— L'acier d'un poignard n'est jamais impuissant, répondit Rodolphe, d'un ton moqueur. Il a été trop souvent mon ami pour me faire défaut en ce moment.

En parlant ainsi, il leva la main droite que Georges avait lâchée en voulant le saisir à la gorge.

Il y eut un cri, un cri de triomphe poussé par Mortagne. Les deux combattants se serraient si fort qu'ils roulèrent ensemble sur la terre, qui se rougit d'un flot de sang.

Tous deux étaient tombés, mais un seul se releva.

Ce fut Mortagne !

Il rit de sa façon railleuse, et essuya tranquillement la lame de son poignard à son manteau.

— Qu'en dis-tu, Matteo ? demanda-t-il en s'adressant à son compagnon, qui sauta alors à bas de cheval, un combat est bientôt fini, n'est-il pas vrai ?

— Il aurait pu se terminer moins à votre satisfaction, si son poignard avait été autrement.

Et Matteo lui montra l'arme qu'il avait prise de la main de Georges.

— C'est vrai, la pointe est brisée ; cela a été heureux pour moi, car il ne se défendait pas mal pour un novice.

— Qu'est-ce qu'on va faire de cette carcasse ? demanda Matteo en poussant du pied le corps de Georges France, mais sans chercher à le relever.

— Laissons-le où il est, répondit Mortagne. Il a des amis près d'ici, puisqu'il m'a pris pour l'un d'eux. Mais voilà le bijou qui mérite notre attention, ajouta-t-il en prenant Emma Keradeuc dans ses bras, Aide-moi

à la placer devant moi à cheval, et hâtons-nous ; le jour va paraître, et nous avons du chemin à faire.

Avec l'assistance de Matteo, Rodolphe posa la jeune fille sur son cheval, sauta lui-même en selle, et la soutint en l'entourant de son bras.

— Quel est ce bruit ? dit-il ; quelque voiture qui entre dans la rue !

— C'est la voiture dont je parlais tout à l'heure. Mais bast ! elle va comme une tortue. Nous n'aurions guère sujet de nous presser, si nous n'avions une autre poursuite à craindre.

— A craindre ? Pour plusieurs raisons, je veux éviter cette poursuite, mais je ne la crains pas. Allons, en selle, et vite, sans quoi nous aurions des démêlés avec la police, vous me rejoindrez à la barrière.

Matteo obéit, et tous deux sortirent de la rue, au moment où le fiacre y entra par l'autre extrémité.

La voiture s'arrêta devant la porte où s'était livré le combat. Charlot sauta à terre, et tomba agenouillé auprès du corps de son ami.

XVII.

IL N'EST PAS MORT. — UN SECOURS INATTENDU.

Il serait impossible de trouver des mots pour exprimer le chagrin et la douleur qu'éprouva Charlot, en voyant quel événement terrible s'était passé durant son absence.

Georges France blessé, peut-être dangereusement ; Emma Keradec de nouveau prisonnière, car il ne doutait pas que tout cela ne fût l'œuvre des gens de Rodolphe Mortagne.

Il s'était penché sur son ami pour examiner sa blessure, quand le claquement d'un fouet lui fit relever la tête.

Le cocher, après avoir rassemblé les rênes de ses chevaux, s'apprêtait à s'en aller.

Charlot le pria d'arrêter.

— Non, non pas, répliqua l'automédon ; je ne veux rien avoir à faire avec tout cela. Vous pouvez assassiner qui vous voudrez, je m'en inquiète peu, mais vous ne ferez pas un cercueil de ma voiture.

— Mais mon ami va mourir au bout de son sang.

— C'est son affaire.

— Mais je suis étranger dans ce pays.

— C'est votre affaire. La mienne est de veiller sur ma voiture et ma réputation, et je ne souffrirai pas que l'une ou l'autre ait à souffrir pour le service de personne.

La dernière partie de cette réponse fut perdue pour Charlot, car quand il acheva sa phrase il était déjà loin.

— Qu'est-ce que je vais faire ? murmura Charlot en voyant le cocher s'éloigner. A qui demander secours ?

— Au docteur Raymond, dit une voix derrière lui.

Il se retourna et vit penché sur le corps de Georges le docteur noir.

Il avait ouvert le gilet de Georges, et examinait la blessure.

— Le poignard a rencontré une côte, qui, heureusement, a fait dévier le coup qui aurait pu être fatal, dit-il. Votre ami a été insensé d'oser attaquer un homme comme Mortagne, avec une arme pareille.

Il indiqua le poignard brisé qui était aux pieds de Charlot.

— Rodolphe Mortagne ! s'écria ce dernier, impossible.

— Pourquoi cela ?

— Il ne devait pas revenir avant quelques jours ; vous nous l'aviez dit, et j'avais entendu moi-même ses domestiques émettre cet avis.

Le docteur sourit.

— Mortagne est un de ces hommes dont il est toujours difficile de deviner les mouvements, dit-il. Il soupçonnait le danger, et pour lui, soupçonner le danger, c'est courir au devant, et souvent, comme dans ce cas en triompher.

— Vous parlez de cette homme avec bien de la chaleur, dit Charlot quelque peu irrité des éloges qu'il entendait faire.

— Je parle de lui comme il le mérite, répondit le docteur Raymond.

— Vous avez dit qu'il était votre ennemi.

— Je n'ai rien dit de pareil. J'ai dit que j'étais moi, son ennemi, son ennemi amer et implacable. Mais en voilà assez ; je n'ai pas l'habitude qu'on m'interroge. Je suis ici pour vous aider, et je vous aiderai, à mon heure, et à ma manière.

— Mais si mon ami n'est pas immédiatement tiré d'ici, il va mourir, et puis, le jour vient.

— Georges France vivra ; sa blessure n'est pas dangereuse quoique le coup ait été porté par une main qui est généralement sûre. Quand j'ai vu briller ce poignard, j'avoue que j'ai cru votre ami perdu.

Charlot, qui était penché sur Georges, bondit sur ses pieds.

— Vous avez vu ! s'écria-t-il.

Raymond, toujours agenouillé, indiqua une fenêtre voisine.

— J'étais là, dit-il.

— Et vous n'avez pas empêché ce qu'on peut appeler un meurtre ?

— C'eût été une folie de ma part, répliqua le docteur froidement.

— D'avoir sauvé mademoiselle Keradeuc ! continua Charlot, avec indignation.

— Que me fait à moi votre mademoiselle Keradeuc ? Croyez-vous que je tiens le moins de monde à la vie de cet homme que je pourrais laisser mourir à mes pieds, si lui, vous et elle n'étiez tous des instruments dont je me sers pour arriver à un but ?

— Et ce but ? demanda Charlot.

— Il ne me convient pas de vous le faire connaître. Qu'il vous suffise

de savoir qu'en travaillant pour moi, je travaille pour vous. Il faut que la coupe que je porterai à ses lèvres soit pleine, et il la boira jusqu'à la dernière goutte.

Il y eut un moment de silence, puis, désignant Georges, le docteur reprit :

— Ne craignez pas pour la vie de votre ami ; je me chargerai de sa guérison. Je n'aurai qu'à appliquer sur sa blessure le jus de quelques herbes, dont je connais le secret, et avant demain soir, il sera de nouveau sur la route.

— Quelle route ?

— La route qui le conduira auprès de mademoiselle Emma, s'il a assez de courage pour la suivre, et assez de prudence pour échapper aux dangers qu'il rencontrera. Mais nous n'avons pas de temps à perdre : c'est en agissant, plus qu'en parlant qu'on arrive à de grandes choses.

Il fit entendre un coup de sifflet, en se tournant vers la fenêtre de la maison, d'où il avait assisté au duel entre Georges France et Rodolphe Mortagne.

La maison qui était soutenue par d'énormes poutres, était à toute apparence, dans un véritable état de ruines, et menaçait de s'écrouler complètement d'un moment à l'autre.

La porte de cette maison s'ouvrit, et deux hommes en sortirent.

Ils avaient le teint noir même plus que le docteur ; et, à leur costume, on les aurait pris pour des Algériens, ou pour employer une expression plus large pour des Africains.

Ils s'approchèrent du docteur Raymond, en levant les mains et en les portant à la hauteur de leurs fronts, avec un air de profond respect.

— Prenez ce corps, et portez-le dans la maison, dit le docteur en leur parlant dans un langage étranger.

Les hommes obéirent.

Charlot, qui n'était pas absolument sans appréhension au sujet de ce mystérieux docteur, le suivit en se promettant d'avoir bien les yeux ouverts sur ce qui se passerait.

XVIII.

LE DEPART. LA SEPARATION

Les Indiens suivirent un étroit corridor, et montèrent un escalier dont les marches craquaient sous leurs pieds. Ils étaient suivis par le docteur Raymond et Charlot.

Arrivés dans une petite pièce assez mesquinement meublée, les Indiens placèrent Georges sur un lit, et, à un signal du docteur, levèrent les mains à leur tête, s'inclinèrent, et quittèrent l'appartement.

Le docteur et Charlot se tenaient debout près du lit ; ce dernier con-

templait avec anxiété le visage de son ami, qui était d'une pâleur de marbre.

— Il a déjà la figure d'un mort, dit-il au médecin ; êtes-vous sûr qu'il ne va pas mourir ?

Le docteur sourit.

— Sa vie est dans mes mains, répliqua-t-il.

— Vous m'avez promis de le sauver ! s'écria Charlot vivement.

— Ne craignez rien, je le sauverai. Bien plus, ne vous ai-je pas promis que demain, avant que le soleil se couche, cet homme que vous voyez étendu là sans force et presque sans vie, sera en selle, et en route pour délivrer mademoiselle Keradec ?

Le docteur se pencha vers Georges France, et entrouvrant sa chemise, examina de nouveau la blessure.

— Fiez-vous à moi et tout ira bien, dit-il. Je n'ai aucun intérêt à vous tromper. Si telle avait été mon intention, vous ne seriez pas ici, et votre ami que voilà n'ouvrirait plus jamais les yeux, car si la blessure était petite, le poison était subtil.

— Le poison ! s'écria Charlot, en bondissant sur ses pieds.

Le docteur Raymond sourit en le regardant d'un air moqueur.

— Celui qui veut s'attaquer aux serpents, dit-il, doit prendre garde à leurs morsures, et se pourvoir d'un antidote. Heureusement j'étais là. Veillez bien et soyez patient, je reviendrai bientôt.

La porte se ferma... il était parti.

Charlot trempa un linge dans le bol, et, s'asseyant à côté du lit, il baigna les tempes de son ami, avec une adresse presque féminine.

Drôle d'individu que ce médecin, se dit-il, tout en faisant son office de garde-malade ; mais que peut signifier tout ce mystère ? S'il veut réellement du bien à mademoiselle Keradec, pourquoi n'est-il pas resté lui-même auprès de Georges et ne m'a-t-il pas indiqué tout de suite le chemin à suivre ? Et penser aussi, que la pauvre Jeanne Mathieu est prisonnière dans cette horrible maison ! Quel bonheur ce sera pour sa vieille mère, qui la croit morte, de la serrer de nouveau dans ses bras !

Le temps s'écoula, et Charlot était encore plongé dans ses réflexions, quand Georges ouvrit lentement les yeux, et regarda autour de lui avec étonnement.

Où suis-je ? murmura-t-il, à voix basse, et comme s'il s'éveillait d'un songe.

Charlot, surpris et embarrassé par cette question inattendue, répondit involontairement :

— Où nous sommes, je n'en sais rien, mais dans la maison d'un ami, je suppose, puisque c'est le docteur noir qui vous a fait transporter ici.

Par un mouvement subit, Georges se souleva sur le coude.

Il avait reconnu la voix de son compagnon.

— Charlot ! Charlot ! dit-il vaguement, comme quelqu'un qui rassemble ses pensées, comment se fait-il que tu sois ici ?

Soudain la mémoire parut lui revenir.

Il poussa un cri, et saisissant Charlot par le bras, il le regarda fixement en face.

— Où est Emma ? demanda-t-il ; qu'est-ce qu'ils en ont fait ? Parle ! Réponds-moi ! Est-elle en sûreté ?

Charlot ne répondit pas.

Que pouvait-il dire ? La vérité pouvait être dangereuse dans l'état de faiblesse où était son ami. Celui-ci vit son hésitation, et en devina la cause.

— Je devine tout ! s'écria-t-il ; elle est retombée en son pouvoir ! ne crains pas de tout me dire, entends-tu ? tout, car il est préférable que tu ne me caches rien. . . l'anxiété, le doute me seraient insupportables.

— Elle n'est perdue que pour un temps, répliqua Charlot, ému par le ton suppliant de son ami. Il a promis de nous mettre sur la trace du misérable, et si seulement vous pouviez rester tranquille pour l'instant, monsieur Georges, demain à pareille heure nous serions en chasse.

— Il. . . qui ? demanda France.

— Le docteur noir. . . le docteur Raymond.

Alors voyant que le danger servait plutôt à irriter sa curiosité qu'à la satisfaire, Charlot lui raconta tout ce qui était arrivé depuis le moment, où, en arrivant avec le fiacre, il l'avait trouvé baignant dans son sang.

Georges l'écouta avec avidité, s'étonnant de l'étrange intérêt que le docteur Raymond semblait prendre à ses mouvements, et de sa mystérieuse réapparition à l'heure où il avait le plus besoin de ses secours.

A son tour, il raconta à Charlot l'arrivée soudaine de Mortagne, le combat qui avait suivi l'incident du poignard brisé, et le reste.

Cependant le docteur Raymond rentra bientôt.

— Est-ce qu'elle serait empoisonnée ? murmura-t-il d'une voix si basse que Charlot ne put l'entendre. Quand Mortagne frappe, il est généralement sûr de son coup. J'agirai comme si elle l'était, à tout hasard.

Il tira de sa poche une petite trousse en cuir, l'ouvrit, et laissa voir à Charlot, qui regardait dedans avec une émotion assez vive, une douzaine de petites bouteilles remplies de diverses couleurs.

Le docteur en choisit une, et donnant la trousse à tenir au jeune marin, il se pencha sur Georges.

— Le sang cesse déjà de couler, dit-il. C'est comme je l'attendais ; mais il est encore temps.

Il ôta le bouchon en cristal de la fiole, et laissa tomber quelques gouttes de son contenu dans la blessure.

Puis il reprit la trousse des mains de Charlot, remit la bouteille à sa place, et tira de l'une de ses poches un morceau de toile qu'il imbiba

soigneusement du contenu d'une autre bouteille. Cela fait, et après avoir appliqué le morceau de toile sur la blessure, le docteur choisit un troisième flacon, ouvrit, non sans quelque difficulté, les dents du malade, et versa dans sa bouche quelques gouttes d'un liquide brillant et clair comme de l'eau.

L'effet fut magique.

La respiration qui était presque entièrement suspendue, redevint visible ; et au bout de quelques minutes la poitrine se souleva avec régularité. La couleur revint aux lèvres et aux joues, et quoique les yeux restassent encore fermés, il était clair que la mort avait lâché sa proie qui dormait maintenant d'un sommeil réparateur.

Le docteur se tourna vers le jeune marin.

— Mes drogues n'ont pas perdu leur pouvoir, dit-il, la blessure se cicatrise déjà, et dans quelques heures votre ami sera debout.

Charlot allait exprimer toute sa reconnaissance ; mais la froideur du médecin le paralysa.

— Il faut que je vous quitte, dit ce dernier ; mais je reviendrai bientôt, et je vous dirai quel chemin vous devrez prendre. Une fois sur la trace, vous n'aurez plus qu'à la suivre rapidement et avec précaution, car de votre prudence dépendra le résultat.

— Les délais sont dangereux, répliqua Charlot, en songeant à Emma Keradec, mais on ne peut les éviter, sans doute.

— Ne bougez pas d'auprès de votre ami avant que je sois de retour, continua le docteur, et jusqu'à ce qu'il s'éveille, ce qui aura lieu dans une heure, baignez-lui le front et les tempes avec la lotion que j'ai versée dans ce bol.

Tout en parlant, il s'approcha de la porte, l'ouvrit, et s'arrêta sur le seuil.

Georges, qui s'était à demi soulevé sur le lit, s'assit tout à fait.

Le docteur noir avait prophétisé vrai, le changement était miraculeux.

— Je n'éprouve pas de douleur, dit-il, seulement une petite faiblesse. Pourquoi ne partirions-nous pas tout de suite ?

Il voulut se lever, mais il chancela aussitôt, et si Charlot ne l'eût retenu dans ses bras, il serait tombé.

— Non, dit le jeune marin, en secouant la tête, il faut attendre le docteur ; si quelqu'un peut vous remettre promptement sur vos jambes, monsieur Georges, c'est lui assurément. Ainsi veuillez donc vous reposer tranquillement jusqu'à son retour, qui ne se fera pas longtemps attendre ; car quelque chose me dit qu'il est tout autant que nous intéressé dans tout cela, quoique par des motifs différents.

Georges suivit le conseil du jeune marin, et celui-ci, pour calmer son impatience, lui raconta l'histoire d'Emma Keradec. C'était la première fois qu'il entendait dans ses détails le récit du naufrage, et comment elle avait été sauvée par le chien de M. de Moidrey.

— Je ne crois pas que jamais un chien ait été plus aimé que ne le fut celui-ci par tous les habitants de Saint-Germain, dit-il ; quand il mourut, il y a quelques années, on l'enterra dans cette partie de la propriété de Moidrey qui a vu sur la mer. Tout le monde voulut y assister, et Mlle Emma marchait en tête de la procession. Je m'en souviens comme si c'était hier, quoique je ne fusse qu'un enfant à cette époque. Mlle Emma pleurait à fendre le cœur.

— C'est étrange, répliqua Georges, après plusieurs minutes de réflexion, . . . mais aux souvenirs de mon enfance se mêle aussi l'image d'un noble chien. Ce fait est que c'est le seul souvenir que j'ai conservé des premiers temps de ma vie, celui-là est le visage plein de douceur d'une femme, qui m'embrassait avec amour et tendresse, et que je suppose être ma mère.

— Vous ne l'avez jamais connue ? demanda Charlot.

Jamais ; . . . ni mon père ni ma mère. Ma vie commence au temps où, petit enfant, je fus recueilli dans un bateau, par le capitaine d'un navire américain. Comment je me trouvais là perdu au milieu de l'Atlantique, à des centaines de lieues de tout rivage, . . . c'est un obstacle que, probablement, le temps ne fera que rendre plus obscur.

— Et vous n'avez aucun indice qui puisse vous mettre sur la trace de vos parents ?

— Aucun ; excepté, comme Emma Keradeuc, le souvenir que j'ai d'avoir eu pour compagnon de mes jeux, un gros chien, et cette douce image de femme qui se penchait sur moi en me souriant. Rien n'est clair . . . rien n'est défini . . . une vague confusion de scènes et de figures m'échappent au moment où je veux les saisir.

Longtemps ils continuèrent à parler ainsi. Tout à coup, la porte s'ouvrit sans bruit, et le "docteur noir," comme Charlot l'appelait, glissa dans la chambre.

Après avoir félicité son malade sur son état qu'il trouva sensiblement amélioré, et l'avoir assuré que, avant la fin de la journée sa guérison serait complète, s'il voulait continuer à se laisser guider par lui, le docteur coupa court aux remerciements que Georges s'appêtait à lui faire.

— Je vous ai déjà dit que c'est pour moi, et nullement par amitié ou affection pour vous, que vous me trouvez être votre ami, dans ces circonstances, dit-il ; je ne mérite pas les remerciements et je n'en désire aucunement.

— Et vous nous aiderez à découvrir la nouvelle prison où ce misérable veut enfermer cette jeune fille ? demanda Georges.

— C'est déjà fait.

— Où est-elle maintenant ? s'écrièrent à la fois les deux jeunes gens.

— Cela, je ne puis vous le dire. Mais elle se rend dans le Devonshire,

près de la mer. Rodolphe Mortagne a acheté là ou loué un vieux château ou une tour, et c'est dans cette tour qu'il la conduit.

—Vous savez comment elle se nomme ?

—La tour du Phare. D'après la description qu'on m'en a faite, elle est située sur un rocher, comme je vous l'ai dit, au bord de la mer.

—Nous allons partir tout de suite, s'écria Georges, qui s'était levé une seconde fois.

—Ce serait une folie. Mortagne a prévu le cas où il serait poursuivi ; mais si ses soupçons étaient éveillés, il changerait sa destination.

—Alors, que conseillez-vous ?

—Reposez-vous aujourd'hui, et vous agirez demain. Je vais préparer une potion que vous prendrez tout à l'heure : cela vous procurera quelques heures de sommeil ; et quand vous vous réveillerez, vous ne vous sentirez plus de votre accident.

Quand vous serez éveillé, continua-t-il, vous pourrez quitter cette maison, et retourner à votre hôtel. Ce timbre, que voici sur la table, vous servira à appeler un domestique, qui vous aidera à vous habiller. Je dois vous dire aussi, qu'il serait inutile de le questionner, attendu qu'il est muet, . . . pour tout le monde, excepté pour moi !

—Et que vais-je faire durant tout ce temps ? demanda Charlot.

—Retournez à votre hôtel, et procurez-vous deux chevaux, capables de supporter la fatigue d'un long voyage. Votre ami vous rejoindra en quelques heures. Ce soir, un messenger vous portera un papier sur lequel vous trouverez soigneusement indiquées les routes que vous aurez à suivre séparément.

—Séparément ! s'écria Charlot, en changeant de visage.

—Il le faut ; les deux chemins sont assurément dangereux, car Mortagne a de l'argent, et il n'en est pas avare. Mais, avec de la prudence un de vous arrivera à la tour du Phare. En voyageant séparément, vous doublez vos chances.

Cette dernière considération triompha de toutes les objections ; et les deux jeunes gens, quoiqu'il leur en coûtât de se séparer, témoignèrent au docteur Raymond leur empressement à suivre ses conseils.

— Et ce que nous ne vous reverrons pas avant notre départ ? demanda Georges.

—Non. J'ai moi-même un voyage à faire, mais . . . et il rit de son rire sardonique et moqueur . . . au moment où vous m'attendrez le moins, je serai près de vous. Je vous ai déjà prouvé que vous avez un important allié dans le docteur Raymond.

Sa main était sur le bouton de la porte, et il allait sortir aussi soudainement qu'il était entré, quand une question de Charlot l'arrêta.

—Il y a aussi une jeune fille, . . . Jeanne Mathieu, qui est aussi prisonnière de ce Mortagne, dit-il. Elle est dans la maison où nous avons pénétré la nuit dernière.

—Elle y était, répliqua le docteur ; mais elle n'y est plus. Elle accompagne celle que vous me nommez "la perle de Saint-Servan." Avez-vous d'autres questions à m'adresser ?

—Non.

Le docteur ouvrit la porte avec une sorte d'impatience.

—Ce soir, mon message, dit-il ; demain, au lever du jour, vous vous mettez en route.

La porte se referma... il était parti.

XIX.

UNE RENCONTRE. — UN SERVICE RENDU N'EST JAMAIS PERDU.

Le soir de ce même jour, George France et Charlot étaient prêts à se mettre en route.

La potion du docteur noir, comme les drogues qu'il lui avait déjà administrées, avait fait des merveilles.

Le message du docteur arriva, avec le papier sur lequel étaient indiquées, comme sur une carte de géographie, les routes que Georges et Charlot devaient prendre chacun séparément.

Au premier rayon de l'aurore, ils sautèrent en selle, et, après avoir échangé une cordiale et affectueuse poignée de main, ils se séparèrent.

Nous laisserons, pour un temps, Charlot suivre sa fortune, et nous raconterons quelques-unes des aventures qui survinrent à notre héros.

Nous ne ferons pas le tableau des contrées qu'il traversa avant d'arriver dans le comté de Devon. Nous dirons seulement que, dans la plupart des auberges dans lesquelles il s'arrêtait le long de la route, il trouvait des traces de celle qu'il cherchait. Dans l'une, ce fut un bout de ruban qu'il reconnut lui avoir appartenu, et qui lui fut remis par la femme de l'auberge.

—On lui avait recommandé, dit-elle, de le donner à un Français de sa tournure, qui devait passer par là, le lendemain, c'est-à-dire ce même jour où elle avait l'honneur de lui parler.

—Qui est-ce qui vous l'a donné ? demanda Georges avec une grande agitation.

—Une personne noire... un *nègre*.

On peut faire remarquer, en passant, que dans le peuple, on appelle *nègre* tous les gens de couleur, sans s'inquiéter des ombres.

—Un homme petit, vif, avec des yeux perçants, une barbe et des moustaches ? demanda Georges.

L'aubergiste secoua la tête.

—Milord se trompe, dit-elle. Il n'avait pas de barbe et pas de moustache. Il était vêtu d'un pantalon et d'un paletot blanc, et il était évidemment au service d'un monsieur très-riche.

—Et avec ce monsieur, y avait-il des dames ? demanda Georges avec anxiété.

—J'ignore qui il avait avec lui, dit-elle vivement. Il y avait quelqu'un dans la voiture, mais ce n'était point mon affaire. Ce que je puis dire, c'est que ce monsieur ne regardait pas à son argent, et payait bien.

—Mais si d'autres se montraient aussi généreux et payaient mieux ?

La femme secoua la tête.

—J'ai promis de vous donner ce ruban, dit-elle, et je l'ai fait ; vous me donnerez pour cela ce que vous voudrez. Ma besogne est de servir à boire et à manger, et non de répondre à des questions.

Georges, après quelques moments de silence, paya avec une libéralité qui fit briller dans les yeux de la femme un éclair de plaisir, et s'apprêta à se remettre en route.

Il allait faire tourner la tête de son cheval, quand l'aubergiste, mue par une impression soudaine, posa la main sur la bride.

—Vous avez une figure qui plaft, lui dit-elle, la main ouverte ; et ce serait une pitié qu'il vous arrivât du mal. Il y avait une dame, et d'une rare beauté, qui m'a fait des signes, mais la voiture était trop bien gardée pour que je pusse lui causer.

—Était-elle bien portante ou souffrante ?

—Elle paraissait assez malheureuse. Est-ce que vous la cherchez ? demanda-t-elle brusquement.

—Pourquoi me demandez-vous cela ?

—Parce que celui-là doit avoir de bons gants qui vont mettre la main dans un panier de serpents. Il y a du danger à courir sur la route.

—Quel danger ?

—Je l'ignore ; mais je suis sûr qu'il y a du danger dans toutes les affaires auxquelles Matteo le borgne est mêlé.

Avant que Georges put lui demander ce que c'était que Matteo le borgne, son mari, un rustre assez repoussant apparut, sur le seuil de la porte et ordonna rudement à sa femme de rentrer.

—Soyez sur vos gardes, dit cette dernière à voix basse à Georges en se retournant.

Les ombres de la nuit commençaient à descendre dans la plaine, lorsque Georges France, qui avait ce jour-là fait une longue route à travers un pays des plus accidentés, vit son cheval se cabrer soudain, avec une violence qui faillit le renverser.

Puis l'animal se tint immobile, la tête en arrière, les yeux dilatés, en tremblant de tous les membres, et montrant tous les signes d'une grande terreur.

(A continuer.)

LES
ZOUAVES
PONTIFICAUX DU CANADA

A

LEURS COMPAGNONS DE FRANCE.

Le dix-neuf février dernier, les Zouaves pontificaux Canadiens s'assemblaient, à Montréal, au nombre de plus de cent-vingt, pour célébrer le troisième anniversaire de leur départ pour Rome, et pour fonder entre eux une société, à laquelle ils donnèrent le nom 'd' *Union Allet,* en souvenir du brave colonel de leur Régiment. Dans cette réunion, les Zouaves décidèrent de donner un témoignage public d'admiration et de sympathie à leurs frères d'armes de France, en leur envoyant une adresse et en faisant chanter un *Libera* solennel pour ceux qui étaient tombés sur le champ de bataille. Ce *Libera* fut, en effet, chanté à Notre Dame, le 14 Mars dernier. Voici comment le *Nouveau Monde* rendit compte de la cérémonie.

DÉMONSTRATION FUNÈBRE.

“ La démonstration d'hier soir à Notre-Dame, en l'honneur des Zouaves pontificaux français décédés, prendra rang parmi les plus belles cérémonies religieuses dont a été témoin ce vaste temple. On ne peut la comparer qu'à celles qui ont vu le départ des zouaves canadiens pour Rome, le 19 février 1868, et leur retour au pays après la prise de la ville éternelle par l'armée du roi-voleur. C'était la même foule qui se pressait dans son enceinte, et le même sentiment religieux qui animait les fidèles.

Rarement nous avons vu plus belles décorations funèbres. En entrant, l'œil était étonné en apercevant au milieu de la grande allée un magnifique catafalque surmonté d'une haute colonne funéraire. Sur le sommet de la colonne reposait sur un socle entouré de drapeaux tricolores, la statue de la France en pleurs. Au dessous on lisait l'inscription suivante : *Sa gloire incomparable a été changée en deuil et en larmes ;* et plus bas ces mots : *La France au Canada.*

Le catafalque était flanqué de quatre autres petites colonnes militaires, sur la base desquelles étaient étalés des faisceaux d'armes et des boulets de

canon. Sur la face extérieure de chacune d'elles se lisaient des versets des Saintes Écritures appropriés à la circonstance, tels que *Manu quidem pugnantes, sed Dominum orantes—Quomodo ceciderunt fortes in proelio* ; et ceux-ci : “ Rachel qui pleure ses enfants et qui ne veut point recevoir de consolation parce qu'ils ne sont plus,” “ Alors il y eut un grand deuil parmi le peuple d'Israël et dans tout le pays.” De là le regard se portait sur le maître-autel richement tendu de noir ainsi que les autels latéraux et le tour des jubés.

Nous apprenons que c'est M. Chabert, principal de l'Institution des Beaux-Arts, qui a été chargé du soin des décorations. Il a très-bien exécuté les divers travaux confiés à son talent et le plus grand succès est venu couronner ses efforts.

En avant du catafalque était une pièce réservée aux Zouaves Canadiens. Il y en avait près de 150, la plupart en uniforme, venus de toutes les parties de la province pour rendre un dernier hommage à leurs camarades défunts. Autour de la décoration funèbre étaient rangés sur deux haies 30 Zouaves, l'arme au bras, et à la tête desquels on remarquait la stature carrée du lieutenant Taillefer, qui leur jetait le commandement d'une voix mâle et brève. Ils composaient la garde d'honneur.

Au chœur on distinguait, au milieu d'un grand nombre de prêtres, Monseigneur Bourget, Evêque de Montréal, Mgr. Lynch, Archevêque de Toronto, et Mgr. Pinsonnault, Evêque de Bitha. Près de la balustrade se trouvaient les membres du Comité des Zouaves et l'état-major du régiment des Chasseurs-Canadiens et, dans d'autres parties de la nef, les élèves de plusieurs institutions.

Après l'exécution d'une marche militaire, familière aux Zouaves, par la musique des élèves du Collège de Montréal, du *Dies iræ* et du *Requiem* de Mozart sur l'orgue, le Rev. M. Colin, prêtre de St. Sulpice, monta en chaire.

L'éloquent Orateur prit pour texte de son oraison funèbre ces paroles tirées du livre de la Sagesse : “ Il les a trouvés dignes de lui et il les a reçus en holocauste.” M. Colin s'est distingué, comme toujours, par la force du raisonnement, de la logique, par la clarté des idées et la beauté de la diction. Il a démontré que ces héros, dont nous déplorons la perte, se sont couverts de gloire en défendant l'œuvre des siècles : en protestant contre la plus sacrilège des spoliations et en mourant pour la grande cause de la liberté et de la patrie. Son invocation à la France a été surtout remarquable ; on voyait frissonner l'auditoire sous l'effet de sa parole ardente, et plus d'une larme est tombée des yeux des fidèles émus.

La musique des Chasseurs a joué ensuite la “ Marche de la Mort ; ” puis le Chœur de Notre-Dame, sous l'habile direction du Rév. M. Barbarin, a

chanté avec beaucoup d'effet le *Libera*. Lorsque le temps de l'absoute fut arrivé, le lieutenant Taillefer commanda à la garde d'honneur de présenter les armes, et le clairon fit entendre la sonnerie funèbre usité en pareille circonstance. Alors Mgr. de Birtha fit l'absoute, et Sa Grandeur ayant terminé la cérémonie, la foule s'écoula lentement, emportant un pieux souvenir de cette démonstration bien propre à inspirer de nobles sentiments à notre religieuse population."

DISCOURS DE M. COLIN. (1)

Invenit illos dignos se... et quasi holocausti
hostiam accepit illos.

Il les a trouvés dignes de lui... et les a reçus
en holocauste.

(Sagesse III—6)

MES SEIGNEURS, MES FRÈRES.—A la vue de ces insignes lugubres, et aux souvenirs déchirants qu'ils nous rappellent, si nous suivions le premier mouvement de notre cœur, nous nous écrierions avec le Roi David, déplorant les malheurs de sa nation : O Israël ! considère l'étendue de tes plaies et la profondeur de tes maux ! Ils sont tombés, tes enfants généreux, ces intrépides guerriers, l'élite de tes armées ! Ils sont tombés sous le fer ennemi ! Mais l'honneur couvre leur dépouille et s'attache à leur mémoire. Plus rapides que les aigles, plus forts que les lions, partout ils répandaient la terreur, partout ils semaient la mort. Jamais leur bras vaillant ne s'est levé en vain ; jamais leur épée redoutable n'a manqué sa victime. Mais le nombre l'a emporté sur le courage. Montagnes de Gelboé, théâtre de ce désastre, que la rosée, que la pluie du ciel vous soient à jamais refusées ; que vos pentes, jadis fertiles, demeurent sans culture et sans moisson, et que la nature, dans sa douleur, lève sa main désolée et vous enveloppe d'un deuil éternel. *Considera, Israel, pro his qui mortui sunt super excelsa tua vulnerati. Inclyti, Israel, super montes tuos interfecti sunt : Quomodo ceciderunt fortes ?*

Mais ne ferons-nous entendre, en cette pompe solennelle que de stériles gémissements ? Les cendres magnanimes, que nous vénérons, ne réclament-elles pas d'autres éloges, et la foi, qui nous éclaire, ne peut-elle nous conduire à des sentiments plus élevés ? Ouvrons le Livre des Ecritures, et voyons comment l'Esprit-Saint parle lui-même du trépas des justes et des héros. Dieu, dit-il, les a trouvés dignes de lui et les a reçus

(1) Nous devons demander pardon à M. Colin d'avoir osé reproduire son discours. Nos notes ne nous ont pas permis de donner intégralement ce magnifique morceau d'éloquence ; mais nos compagnons de France ne laisseront pas de nous savoir gré de cette analyse et de certains passages que nous avons pu fidèlement recueillir.

en holocauste. Tels sont les deux grands desseins pour lesquels Dieu permet quelquefois, contre tous les calculs de la sagesse humaine, la mort prématurée des justes, qui servent sa cause, la cause du droit de la justice, de la piété. Il les appelle à lui soudainement, quand il lui plaît, d'abord, parce qu'il les trouve dignes de son nom et suffisamment glorifiés, *invenit illos dignos se* ; ensuite, parce qu'il veut en faire les victimes d'agréable odeur, qui paieront pour le salut des autres. *Et quasi holocausti hostiam*. Double pensée, grande, profonde et consolante, qui se révèle, au flambeau de la foi, en face des cendres bénies de nos jeunes et intrépides héros : une pensée de gloire et une pensée d'espérance ; pensée de gloire pour eux, à cause de la magnanimité de leur courage ; pensée d'espérance pour nous, à cause de la pureté du sang qu'ils ont versé. Résumons tout en deux propositions.

Premièrement, ils ont honoré leur siècle, par l'héroïsme de leur courage, voilà leur gloire.

Deuxièmement, ils ont purifié leur siècle, par le sacrifice de leur sang, voilà notre espérance.

Rendons à leur valeur le digne tribut d'admiration qu'elle mérite, et affermissons-nous dans la confiance et dans la foi, en songeant à la vertu de leur sacrifice.

LEUR GLOIRE.

La voix du prophète s'élève à travers les siècles, *justus perit* ! Le juste est outragé, insulté, bafoué, conpués, persécuté. Cri de compassion pour la plus auguste des infortunes ; cri d'effroi à la vue des catastrophes qui se précipitent ; cri d'alarme lancé à toutes les puissances de la terre. Mais en vain cette voix puissante retentit aux quatre coins du monde ; tous les pouvoirs se taisent, et partout règne un silence morne et lugubre... *Et non est qui recogitet in corde suo...* Silence criminel et sinistre, qui n'est entrecoupé que par l'horrible cliquetis des armes, et l'effroyable fracas des couronnes qui se brisent et des trônes qui s'écroulent sous les coups du canon.

Autrefois, quand les Papes assiégés en appelaient à la conscience des nations, les plus grands des monarques accouraient aussitôt, pour défendre le patrimoine de St. Pierre. Puis, bénis par la main auguste du Pontife Suprême, ils revenaient se faire aimer des peuples et fondaient des empires.

Aujourd'hui, les princes insoucians ou hostiles se retirent, et les peuples, sans respect, les chassent de leurs états et leur jettent au front les débris de leurs sceptres.

Eh ! quoi ! n'en reste-t-il pas sept mille qui n'ont pas encore courbé le

genou devant l'idole de Baal — la hideuse, impie et dissolvante Révolution !

Soldats du Christ, de la Religion, de la Justice, de la Patrie, vous êtes de ces sept mille. Ceignez vos glaives, enflammez-vous d'ardeur, courez, volez à la défense du Père de vos consciences et de l'héritage de l'Église. Vous n'avez point courbé le genou devant l'idole de Baal.

Quant à vous, ô héros, dont nous célébrons le noble trépas, admirables victimes du devoir, qui succombâtes, en dignes fils de l'Église, sur la terre ensanglantée de votre patrie, vous avez immortalisé le nom illustre que vous avez dignement porté.

Et trois mots de gloire, semblables à trois rayons d'immortelle splendeur, seront gravés par la main des temps sur la pierre de votre tombe.

Première gloire—Vous avez défendu l'œuvre des siècles.

Deuxième gloire—Vous avez protesté contre le plus sacrilège des forfaits.

Troisième gloire—Vous avez combattu pour la grande cause de la liberté.

Première gloire. Remontons les âges jusqu'au huitième siècle ; et de là, poursuivons quinze siècles plus loin ; nous embrassons dans cette espace à peu près toute l'histoire connue de l'humanité. Que rencontrons-nous sur notre course ? Tout au plus cinq ou six grands noms—vraies figures gigantesques, détachées du plan commun, pour tracer la ligne des temps, et grouper toute l'histoire en quelques périodes. Mais ces noms, à quoi sont-ils attachés ? Aux siècles mêmes qui les emportent—et ces siècles, à leur tour, qui les meut, qui les pousse, qui les dirige, sinon la main souveraine de Celui qui conduit tout d'une manière infailible au dessein qu'il a marqué ? Ainsi tout roule sous la main éternelle de Dieu, et les siècles et les choses, et les princes et les empires.

Or, à quoi se termine ce vaste travail des siècles ? Pourquoi cette succession d'empires qui naissent, et d'empires qui tombent ? De gloires brillantes et de catastrophes désastreuses ? Pourquoi l'Assyrien, qui voit sitôt tomber sa gloire ? Pourquoi le Perse qui lui succède ? Le Grec qui renverse le Perse ? Et le Romain qui absorbe tout dans l'unité du plus vaste des empires ? Pourquoi ? . . . Pour l'Église, et pour elle seule.

Au temps marqué, la petite pierre prédite par le Prophète se détache, sans main d'homme, des montagnes éternelles, roule sur leurs flancs et descend jusque dans l'étable ignorée de Bethléem. Là, dans cette patrie de l'humilité, de la pauvreté, de la faiblesse et de la souffrance, elle s'arrête, s'enfonce, s'enracine, croît, grandit, se développe, brise le géant des empires, s'étend encore et commence à se former en un monument colossal—c'est l'Église. Apparaît Constantin qui travaille sous l'œil de Dieu à en asseoir les fondements extérieurs, et après lui vient

Charlemagne, qui de sa main chargée de gloire, en cimente au dehors les indestructibles assises.

Le monument est achevé—solide, vaste, majestueux, éternel, il emplit l'univers. Les siècles ne l'emportent point ; mais, au contraire, il contient et emporte les siècles, et avec eux, tout ce qui s'y rattache—la destinée des empires, le sort des princes et des rois, la fortune des nations, la cause des consciences, le progrès, la dignité, la perfection et le bonheur des peuples. Immuable en elle-même, l'Eglise meut tout dans l'univers....

Telle est l'œuvre des siècles, enfantement gigantesque des pensées éternelles, auquel Dieu fait servir, à leur insu, les princes et toutes leurs vicissitudes, leurs triomphes comme leurs infortunes. Telle est l'œuvre magnifique que les pouvoirs humains semblent ne plus connaître et que vous avez eu l'intelligence royale de comprendre—l'œuvre divine pour laquelle vous avez affronté les périls, bravé les insultes, essuyé les ignominies, sacrifié vos pères, vos mères, vos plus belles espérances, les douceurs du foyer domestique et même votre vie.

Vous étiez vraiment dignes de Dieu. *Invenit illos dignos se.* Voilà votre première gloire.

Deuxième gloire—O cieux épouvantés, détournez votre face ! Terre désolée, couvre-toi d'un voile impénétrable ! De quel immense forfait ne sommes-nous pas les témoins malheureux !

Autrefois, le premier César converti, tout fumant encore de l'encens qu'il brûlait aux idoles, élevait des basiliques au Pontife Suprême, lui donnait des palais, lui livrait Rome et par respect se retirait à Byzance.

Et de nos jours, un prince issu de la race des Saints, vole au Pape son Quirinal, l'emprisonne au Vatican et lui ravit sa Ville Eternelle.

Quand le grand Charlemagne, couronné de plus de vingt victoires, voyait de loin s'approcher vers lui la majesté auguste du Vicaire de Jésus-Christ, sautant de cheval, il tombait à genoux et se courbait avec amour et vénération, lui et toute sa cour, sous la bénédiction du père de son âme.

Et maintenant, un monarque sans nom, jouet ridicule d'une bande méprisable de sauvages démolisseurs, insulte le Pape, brave ses anathèmes et le dépouille de ses Etats.

Et à quel titre, roi impie et sacrilège, portez-vous donc la main sur le patrimoine de St. Pierre—l'héritage de l'Eglise et le trésor de deux cents millions de Catholiques ? Ouvrez, prince, ouvrez le livre de vos propres lois, de ces lois qui sont la force, le nerf, le soutien, la base du trône même qui vous porte. Qu'y a-t-il de plus sacré dans votre code et dans celui de toutes les nations, que la fermeté du contrat ou le droit de la propriété ? Et parmi les contrats, quoi de plus inviolable que le droit de la donation, surtout la donation ayant pour cause la piété et la religion ;—pour motif, les services les plus signalés ;—pour titres, les actes publics les plus

solonnels;—pour confirmation, des édits royaux ou des concordats sans cesse renouvelés—et enfin, pour dernière sanction, l'investiture d'une prescription la plus longue, la plus paisible, la plus authentique, la plus légitime ?

Or, ces biens que vous pillez, ô le plus impie des monarques ! ces Etats que vous confisquez, cette Ville des martyrs que vous profanez, ne sont-ils pas une propriété, la propriété du monde catholique, la propriété des Pontifes Souverains, fondée sur l'inviolabilité d'un semblable contrat revêtu de tant de titres ?

Compulsez les monuments de l'histoire. En sept cent cinquante-cinq, Rome et ses environs ne se trouvaient-ils pas déjà, par une suite de concessions, sous la puissance de St. Pierre, et ne formaient-ils pas sans contestation, depuis des siècles, et peut-être depuis Constantin, le droit inaliénable du Saint-Siège ?

Astolphe, alors le plus terrible des Lombards, ne fut-il pas contraint d'en fournir un témoignage manifeste ?

Pepin, son redoutable vainqueur, qui l'obligea à *restituer* les terres de l'Eglise, n'accrut-il pas ces terres par sa royale munificence ?

Charlemagne, noble héritier de Pepin, ne suivit-il pas des traces si généreuses ?

Et Louis, fils de Charlemagne, ne vint-il pas confirmer encore ce qu'avait établi, avec tant d'autorité et de grandeur, son auguste père, son glorieux aïeul, et la volonté des siècles qui les précédèrent ?

Que dire maintenant du serment fameux par lequel l'illustre Othon, cent ans plus tard, et après lui, Saint Henri, tous deux empereurs d'Allemagne, perpétuèrent l'éclatante tradition du pouvoir temporel des Papes ?

Que dire aussi des Concordats qui se succédèrent, jusqu'à nos jours, entre le Saint-Siège et les diverses Puissances, telles que la France, l'Autriche, l'Espagne, le duché de Milan, la Sardaigne, le Royaume de Naples, le Wurtemberg, et même la Russie ?

Cette longue chaîne, non interrompue, de faits, de décrets, de diplômes, de contrats et de titres, enveloppée et revêtue de toute la force que les lois du genre humain, unies aux lois éternelles, communiquent à une prescription de quinze cents, ou au moins, de douze ou treize cents ans, ne fonde-t-elle pas, en face du tribunal de Dieu, des sociétés, et de la conscience, le droit, le domaine le plus mémorable, le plus indestructible, le plus saint qui soit dans les annales de l'histoire ?

Et c'est sur ce droit, sur ce domaine, monarque sans principes, que vous osez porter votre main lourde d'iniquités ? Ne vous faut-il pas, pour en arriver à cette criante impudence, déchirer à la fois et les pages de votre code, et les traditions et les lois de tous les peuples de l'univers ?

Qu'avez-vous, ô fils dégénéré d'ancêtres trahis, pour justifier devant les siècles accusateurs, votre folle et cupide violence ?

Sera-ce le prétendu vœu de la nation ? Hé ! quoi ! Ne comptez-vous pour rien les réclamations, les dénégations justes, fortes, pressantes de deux cents millions de catholiques ? N'aurez-vous point égard aux condamnations foudroyantes du prince des Apôtres et de Jésus-Christ, votre Dieu ? Tant de protestations et d'anathèmes ne l'emporteront-ils pas dans votre conscience sur les cris sauvages d'une horde avilie ?

Sera-ce même, un récent plébiscite ? Un plébiscite ! . . . Appelez-vous ainsi un acte méprisable, qui n'a rien eu, rien de la liberté dont il est censé l'incorrupible et essentielle expression.—Un acte menteur, frauduleux, dérisoire, sans valeur—quelques votes jetés dans l'urne par une faction soudoyée, ou extorqués à la faiblesse par la vue du sabre et du canon ? Est-ce là un plébiscite ?

Mais fût-il librement émané—ce qui n'est pas—qu'il n'en demeurerait pas moins frappé d'impuissance, à l'effet de détruire un ordre de choses que réclame impérieusement le bien suprême de toute la chrétienté. Ignorez-vous que les lois fondamentales du genre humain, lesquelles partout font céder les causes particulières à la grande cause générale, établissent le peuple des Etats Pontificaux dans une telle dépendance et de telles relations envers l'universalité de la vaste famille catholique, qu'il n'a pas à se choisir, sur les domaines sacrés, où il vit, la forme de son gouvernement ? S'en est-il, du reste, jamais plaint lui-même ? Et ce sort exceptionnel lui venant du droit même des nations, l'Eglise en est-elle blâmable ?

Ne serait-ce pas une criante injustice qu'il fût interdit à la Société, mère de nos destinées, la plus parfaite, la plus étendue, la plus nécessaire parmi les hommes, ses intérêts majeurs et généraux l'exigeant, de suspendre, en paix, dans ses propres terres et là, où réside le centre de son pouvoir, l'exercice de quelques droits politiques, lorsque, pour des fins analogues d'indépendance, mais d'un ordre inférieur, la fière République, qui nous avoisine, suspend, sans réclamation quelconque, les mêmes droits dans la Columbia, où siègent sa Capitale et son Congrès ; enlève l'autonomie propre à cette province enclavée entre deux autres Etats ; la frappe, sans l'avoir consultée, d'une sorte de neutralité, et la soumet, dans l'intérêt commun, à l'administration directe du gouvernement fédéral ?

Le plébiscite du peuple romain est donc nul de droit et de nul effet ; la violence exercée sur les Etats du Saint-Siège, un vol, un scandale, un sacrilège, un attentat à la propriété et à l'ordre public, sans atténuation, sans justification, sans excuse.

Voilà, jeunes et braves guerriers, le crime énorme qui a fait battre vos poitrines de colère, et contre lequel vous vous êtes justement soulevés.— Vous avez protesté contre la grande et ineffable iniquité du XIX^e siècle.— Vous avez protesté contre des vols audacieux et d'ignobles spoliations ; protesté contre les coupables et sacrilèges envahissements des domaines de

l'Eglise, fruit sacré de la foi des siècles—contre l'oppression de la faiblesse innocente—contre les outrages et les insultes faits à la majesté d'un Pontife, au Vicaire de Jésus-Christ, à un vieillard, à un Pape, à un saint—contre les violences éhontées d'une révolution sans pudeur qui ne se repait que de blasphèmes et de ruines—contre les lâchetés insolentes d'un voleur couronné, qui avilit son nom, souille le trône de ses pères; foule aux pieds la majesté des lois, frappe au cœur la propriété, et compromet la sécurité des familles et des empires.

C'est là, zouaves magnanimes, le second rayon de votre gloire.

Quant à vous, prince impie, craignez de voir tomber sur vous cette sentence formidable de l'Écriture : que jamais on n'a outragé impunément la piété et la religion—*In leges divinas impiè agere, impunè non cedit*. Rappelez-vous, l'histoire nous le démontre, ne l'oubliez pas, rappelez-vous que sous les anathèmes des Papes se cache toujours la glaive des vengeances éternelles, que tôt ou tard il dévore les audacieux qui bravent ces anathèmes. L'avenir vous le prouvera. *Hoc tempus sequens declarabit.*”

Un jour—et ce sera bientôt peut-être—ce trône, que de vos mains insensées vous ébranlez sur sa base, honteux de vos méfaits, las de vous honorer, s'effondrera soudain pour vous ensevelir sous les décombres. *Hoc tempus sequens declarabit.*

Troisième gloire—Entendez-vous, mes frères, la fille de l'orgueil et de la haine, sœur de l'impicité, mère des tempêtes et des ruines? L'entendez-vous qui, dans le lointain, erie et murmure, menace et s'emporte, gronde et blasphème; et puis, se jette furieuse sur la Sainte Eglise de Jésus-Christ, comme une louve sur sa proie?—C'est la Révolution. Et que demande-t-elle avec tant de colère? La liberté? Non—mais sa liberté—et pour condition, l'asservissement de l'Eglise.

L'Eglise, fille du Ciel et de l'éternité, demande, elle aussi sa liberté. Ce sont deux causes en lutte, deux pouvoirs aux prises, deux puissances qui se heurtent.—La liberté de l'Eglise,—mouvement sublime dans l'être, affranchissement des vices, brisement des chaînes du sang et de la chair, ruine des passions, ascension magnifique, hardie, vers les splendeurs de la perfection, dans la plénitude du bonheur par le pur amour.

La liberté de la Révolution, au contraire,—mouvement dans le vide et le néant, égarement dans les abîmes, servitude honteuse sous les passions brutales, avilissement sous le joug du lucre et de la matière, transport délirant vers les profondeurs de l'anéantissement moral.

Deux libertés incompatibles, essentiellement hostiles l'une à l'autre. Qui l'emportera? L'Eglise ou la Révolution? La Révolution? Ah! plutôt les montagnes seront déracinées de leurs bases, que la cause souveraine de Dieu ne succombe sous les coups de l'erreur!

Pour enchaîner l'Eglise, qu'avez-vous fait, partisans audacieux de la Révolution ? Vous en avez d'abord appelé à la science, et vous avez été vaincus. La doctrine de l'Eglise, ses dogmes, ses mystères sont trop puissamment enchaînés, et trop resplendissants de lumière pour être entamés ou obscurcis par vos sophismes. Vous en avez ensuite appelé au ridicule et à l'ironie, et vous avez été vaincus. L'Eglise a trop de majesté dans ses institutions, trop de magnificence dans son imposante structure et sa sublime hiérarchie, pour être flétrie par vos sarcasmes. Deux fois vaincus, que faites-vous, de nos jours ? Ah ! c'est ici que se révèlent surtout vos mensonges et vos fourberies.

Après vous être tant de fois emportés avec aigreur contre le recours au bras séculier, vous-mêmes, vous l'employez ce bras séculier contre l'Eglise, et vous le levez maintenant pour en frapper, avec impudence au visage, cette mère de nos âmes et de nos consciences. Or, n'est-ce point par le bras séculier que vous pillez ses monastères, que vous jetez au cachot ses évêques et ses prélats, que vous volez les palais, que vous profanez sa Cité Sainte, que vous la dépouillez de ses Etats, hurlant vos blasphèmes sous les fenêtres du Vatican ?

Ici, l'Orateur a montré l'état d'asservissement où se trouverait l'Eglise, si cet ordre impie de choses devait subsister. Il fit voir que le Souverain Pontife en qui est concentré le pouvoir spirituel de l'Eglise, devenant le vassal de la Révolution et le sujet d'un prince, perdrait par là même, soit au dehors, à l'égard des Pouvoirs étrangers, soit au dedans, dans l'exercice de sa juridiction suprême, l'indépendance qui lui est nécessaire pour la liberté de l'Eglise et celle de nos consciences. Il termina par un apostrophe aux Zouaves, montrant quelle gloire faisait rejallir sur eux le dévouement avec lequel ils étaient accourus à la défense du Pouvoir Temporel, et comment ils avaient par là même vaillamment combattu pour la grande cause de la vraie liberté, la cause de l'indépendance des âmes.

NOTRE ESPERANCE.

L'Orateur appliqua à la France ces paroles du prophète Jérémie : *Vox lamentationis audita est de Sion. . . Quomodo vastati sumus et confusi vehementer ?* Voici qu'on entend de Sion des plaintes et des cris lamentables . . . A quelle désolation ne sommes-nous pas réduits et de quelle confusion ne sommes-nous pas accablés ? *Vae mihi quia defecit anima mea propter interfectos.* Mon âme m'abandonne à cause du carnage de mes enfants.—Tableau rapide des désastres de la France . . . “O Dieu juste et équitable ! s'écria-t-il, pourquoi avez-vous livré en proie la Fille-Aînée de votre Eglise ? . . . Pourquoi avez-vous permis que vos plus vaillants défenseurs soient tombés dans le combat ? *Lupus ad vesperam vastavit eos.*

Ce noble trépas qui les glorifie ne serait-il point pour nous le plus rude

de vos châtiments ? Non, confiance et espoir, le prophète ne nous dit-il pas que toutes les voies de Dieu sont miséricorde ? *Universæ viæ Domini misericordia*. Élevons nos âmes par la foi, au-dessus des vues grossières de la nature ; ne doutons pas que la mort de ceux que nous pleurons, ne soit même pour nous la marque d'un bienfait suprême. *Magni beneficii esse indicium*. Ils ne sont plus, il est vrai ; mais ranimons-nous d'une sainte confiance. Dieu les a acceptés comme des victimes d'agréable odeur pour le salut de leur patrie, et peut-être pour la paix du monde. *Quasi holocausti hostiam accepit eos*.

Quand l'impiété heureuse descendue, comme en nos jours, aux limites du mal, impose sa tyrannie sur les sociétés, tout est perdu, à moins que la vertu à son tour ne s'élève aux limites du bien par le sacrifice du sang. Car il faut alors prendre à la lettre cette sentence de l'épître aux Hébreux : *il n'y a point de rémission sans effusion de sang ; sine sanguinis effusione non fit remissio.*"

C'est pourquoi l'Orateur fit ressortir les espérances qui se rattachaient pour nous aux restes vénérés des jeunes Zouaves, en développant les trois pensées suivantes :

1. L'impiété parmi les peuples, est maintenant descendue aux limites du mal.

2. L'espérance n'est plus que dans la vertu, s'élevant aux limites du bien, par le sacrifice du sang.

3. Nos Héros sont tombés, parce qu'ils étaient choisis pour partager ce sublime sacrifice.

1ère Pensée. " Ils sont venus, mes frères, ces temps impies prédits par les Prophètes, où les morts doivent être troublés dans leur repos, ou arrachés de leur sépulchre. Les ossements des rois seront jetés au vent avec les ossements des princes ; les ossements des prêtres avec ceux des prophètes. *Ejicient ossa regum, ossa principum, ossa sacerdotum et ossa prophetarum de sepulchris suis*. Ils sont apparus ces temps de désolation où, selon le cri de douleur du Texte Sacré, la vérité éternelle s'est éroulée et s'est brisée sur la place publique. *Corruit in plateâ veritas*. Ces jours d'infortune et d'opprobre, où l'empire semble aux mains de la race la plus perverse et de la génération la plus méchante. *Cætus prævaricatorum de cognatione pessimâ*—race de conspirateurs qui ne rêvent qu'à fouler aux pieds le bonheur des peuples, l'Eglise de Jésus-Christ et les débris des nations—Race dénaturée qui se livre avec une indicible fureur à la plus horrible des destructions, celle de leur âme et de leur conscience, plongeant ses mains parricides jusque dans les profondeurs de son être, pour en déraciner une à une ces glorieuses et impérissables notions qui font la vie et la dignité de la conscience humaine ; notions du droit, du devoir, et du juste ; notions du vrai, du beau, du

grand et de l'honneur—Race abominable qui, après s'être porté la mort dans le sein, se blesse le regard de l'âme, pour s'aveugler elle-même, et s'arrache le cœur, pour n'avoir point à s'élancer vers les biens éternels ; qui ne garde de son cœur que ce qu'il lui faut pour haïr, se révolter contre Dieu, insulter le Pape et blasphémer le Saint, *blasphemaverunt Sanctum*. Race incapable de se contenir dans ses emportements, courant de crime en crime. . . *de malo ad malum egressi sunt*, et se précipite avec fureur, pour tout abîmer et tout détruire avec elle, *usque ad terram humiliata set*.

Ce qui ajoute encore à l'iniquité qui nous alarme, c'est l'étrange et inique complicité des peuples avec les impies qui les abusent. *Impii insidiantes. . . ad capiendos viros*—Aveuglement inouï, les masses séduites entraînées, fascinées se complaisent dans les mensonges mêmes qui bientôt seront la source des calamités prêtes à fondre sur elles. *Stupor et mirabilia facta sunt in terrâ. . . Populus meus dilexit talia*.

Mais quelque chose de plus profond encore consomme cette immense iniquité et semble nous ravir tout espoir. C'est l'endurcissement inexplicable du cœur humain, une fois parvenu à ce point extrême de perversité. Alors les natures dépravées non seulement ne savent plus rougir, *Rubescere nescierunt* ; mais de plus, rien ne les touche, rien ne les émeut, rien ne les frappe. Il semble qu'elles aient irrévocablement fermé à Dieu toutes les avenues de leur âme. Prophètes, miracles, monuments immortels de l'Eglise, dogmes sublimes, phalange innombrable de Saints. . . tout les éclaire, tout les environne, tout les pénètre. . . Les impies ont vu ces choses ; ils les savent, ils les voient encore ; et cependant, ô Cieux ! quelle indomptable résistance ! Leur front s'est endurci plus que le rocher, *Induraverunt faciem suam supra petram*. Et verraient-ils un mort ressusciter sous leurs yeux qu'ils ne se convertiraient pas encore, s'écrie le Sauveur, en gémissant ! *Neque, si quis ex mortuis resurrexerit, credent.*"

Ici, vive expression de douleur et d'abattement. . . "Quoi ! tout est-il perdu sans retour ? Et ne reste-t-il plus qu'à s'enfuir avec effroi, répétant partout le cri désespérant d'Ezéchiel. *Finis venit, venit finis !* La fin est venue, la fin est venue !"

2eme Pensée. Sentiments de confiance. . . Dieu a dans les trésors de son amour des secrets infinis. L'Orateur montra par l'exemple de Jésus-Christ, que la dernière ressource que met entre nos mains la miséricorde éternelle, quand tout paraît compromis, est la prière, mais surtout la prière du sang, l'immolation sur le calvaire.

Jésus-Christ en effet, ayant une fois répandu dans le monde ses enseignements et ses miracles, va s'agenouiller au Jardin de Gethsémani, pour élever vers le ciel sa plus ardente prière, et ne consomme enfin l'œuvre de notre régénération, qu'en faisant boire à la terre impie le sang pur et adorable qu'il verse sur nos crimes.

La terre ainsi rendue sainte et féconde est capable alors de faire germer des vertus jusque là étrangères pour elle...

Seme Pensée—Les justes ont, selon St. Paul, le devoir glorieux de perpétuer et d'achever, en leurs corps mortels, la passion et le sacrifice rénovateur de l'Homme-Dieu. *Adimpleo ea quæ desunt passionum Christi in carne meâ.* C'est à eux de payer pour le salut de l'Eglise ou des nations chrétiennes en péril. *Adimpleo...pro corpore ejus quæ est Ecclesia.*

Appliquant cette parole de l'apôtre aux jeunes victimes, objet de la pompe funèbre, l'Orateur les présenta vaillantes, résolues, intrépides, s'élançant vers Rome, le centre de la Religion, des lumières et des grâces; ranimant leur foi au tombeau des apôtres; retrem pant leur courage sur la cendre des Saints et des héros; épurant leurs consciences et leurs cœurs sous les bénédictions du Vieillard du Vatican; s'exerçant à braver les périls des combats et les terreurs de la mort sur les traces magnanimes et vivifiantes des martyrs, et se préparant eux-mêmes, à leur insu, mais sous l'inspiration d'en haut, à l'immolation la plus sacrée et la plus héroïque. Puis tout étant disposé pour le sacrifice, et le monde penché sur les abîmes, réclamant dans ce danger suprême les victimes les plus pures du royaume le plus catholique.

“ O France, s'écria-t-il, religieuse nation, Fille-ainée de l'Eglise, trop longtemps opprimée par des fils ingrats et avilis, qui outragent ton nom, déshonorent ta grande âme, et répudient ta vie et ton histoire;—France innocente et malheureuse, que profanent depuis plus d'un siècle des blasphèmes, et que déchirent des haines et des crimes ignobles qui n'ont jamais été ni de ta destinée ni de ton génie;—Terre plus illustre encore par la vivacité de ta foi, la vaillance de ton courage et la grandeur de tes œuvres que par la beauté de ton climat et la richesse de tes provinces; Pays immortel de l'honneur, de la piété, de la prière et de toute initiative généreuse;—Sol fécond où se pressent de germer et de s'épanouir les plus saintes entreprises: fondations de charité, bibliothèques catholiques, écoles chrétiennes, conférence de St. Vincent de Paul, associations de toutes sortes;—Refuge hospitalier qui sais pourvoir avec une magnificence royale à toutes les nécessités et à toutes les détresses; qui élèves à tes vieillards honorés, à tes malades secourus, à tes veuves, à tes orphelins consolés, ces superbes Hospices et ces splendides Hotels-Dieu, où toutes les infortunes sont servies par les mains les plus pures et les plus héroïques dévouements;—Foyer inépuisable du zèle et de l'apostolat d'où rayonnent en tous sens jusqu'aux extrémités du monde, par les courses, par les fatigues, par le libre exil de tes missionnaires, les bienfaits de la civilisation, les lumières et les espérances infinies de l'Evangile;—Patrie glorieuse de tous les progrès modernes, mais plus jalouse encore de la grandeur morale que des richesses et même que des victoires; patrie magnifique où s'abritent à l'envi et la chasteté du sacerdoce, et les splendeurs de l'épiscopat;—patrio

magnanime, toujours prompt à t'oublier toi-même pour la défense du faible opprimé, toujours ardente à prodiguer ton repos et ta vie pour la cause du droit, et surtout pour celle de Dieu et de la Religion ;—tant d'années vertueuses, tant de mérites éclatants et d'abnégations sublimes ne t'environnent-ils pas d'une protection plus invincible, que ne pourraient faire les armées les plus innombrables, les bronzes les plus terribles et les plus formidables remparts ?

“ O France, tes vertus et tes œuvres veillent sur ta destinée, et Dieu qui les regarde n'a pas encore épuisé pour toi l'Océan de son amour ! Tu ne périras pas ! Mais puisque plus de dix siècles t'ont toujours rencontrée la première aux temps des gloires de l'Eglise, ne faut-il pas qu'aux jours sombres et néfastes de ta vie, on te retrouve la première encore dans les souffrances et au sommet du Calvaire ? Fille des tribulations, rien n'est plus beau que de s'immoler pour la justice ; ne renonce point à ta royale primogéniture ; l'heure du sacrifice a sonné ; grandis plus que jamais ; lève confiante en Dieu ton front impassible au dessus du malheur ; entrouve ton vaste sein ; reçois ces jeunes guerriers, intrépides victimes, qui accourent à ta défense de la Cité des Papes et du tombeau des martyrs. Vois le feu qui étincelle dans leurs vifs regards ; vois la mâle dignité qui se reflète sur leurs traits menaçants ; vois l'ardeur courageuse qui exprime leur ferme et religieuse attitude. Ils ont prié sans rougir au pied des autels de Marie, la Reine des Cieux, la Vierge Immaculée ; ils ont mangé avec foi et amour le pain des forts, qui nourrit les anges ; ils portent vraiment l'ineffaçable empreinte de ton immortelle origine. Ce sont les tiens, les fils bénis de Pie IX, les frères des saints et des héros, ceux en qui circule et bouillonne le plus pur sang de tes veines.

“ Verse, ô France, ce sang régénérateur sur les rives gémissantes de tes fleuves désolés ; abreuves-en tes plaines ravagées et tes larges sillons flétris ! Que les crimes qui, depuis tant d'années, faisaient ta honte et ta douleur soient à jamais lavés, détruits, expiés ! Que les bénédictions célestes rendent à tes travaux leur fécondité accoutumée, à tes familles les douceurs d'une sécurité sans trouble, à tes villages les joies simples et profondes de l'innocence ! Que tes campagnes rajeunies voient reflourir la foi, les mœurs, les vertus, les traditions antiques ! Que tes villes transformées et pacifiées se pressent avec respect sous les voûtes de tes temples et se prosternent avec une ferveur suppliante devant le marbre de tes autels, et l'éclat rayonnant de tes aimables et mystérieux tabernacles ! Que ta face mutilée reflète sa splendeur native ; que ton bras abattu se relève avec une valeur nouvelle ; que ton cœur intact, mais épuré au creuset de l'épreuve, soit comme jadis l'inviolable sanctuaire où habitent la justice, la vérité, l'ordre, la générosité et la magnificence !

“ Grande entre toutes les nations, reprends, reprends, ô France, ton rang, ta couronne, ton épée et demeure à jamais la Fille-Aînée de l'Eglise !

“ O Dieu des armées ! Dieu, Notre Père ! les immenses douleurs de la France que vous aimez, vous trouveraient-elles inexorable ? Ne verrez-vous point avec pitié les plaies vives qui la déchirent, et les sanglantes blessures qui de toutes parts la meurtrissent ? Ne serez-vous point touché du courage intrépide dont elle étonne l'univers parmi tant de détresses ? N'aurez-vous point pour agréable le sacrifice des plus valeureux de ses enfants ? Contemplez, ô mon Dieu ! le sang pur qui l'inonde et la revivifie. C'est le sang même des braves qui combattirent pour votre gloire.—Écoutez la prière de ce sang ; et si cette voix était encore impuissante à monter seule jusqu'à votre trône, entendez alors le Pontife persécuté qui, du fond de sa prison du Vatican, lève, lui aussi, les mains vers vous et intercède avec instance pour la nation chérie qui jadis l'a sauvé ? Le cri de ce sang, les vœux de ce Pontife, les sanglots de cette France, frappent ensemble à la porte éternelle de votre miséricorde, pourriez-vous ne pas les exaucer ? ”

L'Orateur, après cette pathétique apostrophe à la France et cette fervente prière, mit sur les lèvres du Vicaire de J. C. quelques versets du Psaume *Ad te, Domine, levavi animam meam* : et termina par des paroles pleines de confiance en l'avenir de l'Eglise, de sa Fille-Aînée et du monde entier.”

ADRESSE DES ZOUAVES PONTIFICAUX CANADIENS
A LEURS COMPAGNONS DE FRANCE.

“ Au Colonel Baron de Charette,
A MM. les Officiers des Z. P. Français,
A MM. les Sous-Officiers et Soldats.

“ Nous ne pouvons voir sans un cruel déchirement du cœur, les maux qui affligent la terre de St. Louis, notre mère-patrie. Nous avons suivi les péripéties glorieuses, mais terribles que vous avez traversées. Notre cœur a saigné plus d'une fois au récit de ces terribles batailles ; la douleur nous a accablés à la pensée des grandes infortunes de votre pays. Nous avons senti qu'un lien de plus nous attachait à la France—le glorieux drapeau qui nous avait unis à Rome. Aussi, Chers Frères d'armes, malgré notre douleur profonde, nous n'avons pu nous défendre d'un sentiment de fierté bien légitime, l'orgueil du drapeau.

Soldats de Pie IX, vous n'avez pas dégénéré. Au service de l'Eglise, vous aviez puisé ce courage qui ne connaît que la victoire ou la mort. Il vous appartenait d'offrir à votre patrie le spectacle d'un dévouement plus grand que ses malheurs. Comme toujours, un contre dix, un contre vingt, vous avez affronté l'ennemi. Nos Frères de Castelfidardo ont succombé. Comme eux, vous avez succombé, la face à l'ennemi, l'honneur sauf ; comme eux, vous aurez des vengeurs ; pour vous luira encore le soleil de Mentana. Que de fois, noble Charette, nous avons tremblé pour votre précieuse existence ! Que de fois nous avons senti le regret de ne pouvoir mettre nos poitrines avec celles de vos braves, pour protéger votre vie et donner à nôtre, sous vos yeux, pour vous et la cause !

Et vous tous, nobles Officiers, braves Camarades, vos frères d'armes de la Nouvelle France vous portent sur leurs cœurs, fiers de votre héroïsme, fiers de vos défaites glorieuses, fiers de se dire les amis, les frères des vaincus d'Arthenay, de Patay et d'Yvrée-l'Evêque.

Nous n'oublions pas vos morts ; nous avons prié et fait prier pour eux. Nos pleurs auraient séché à la vue de leur héroïsme, si nous avions pu oublier les nobles familles de ces braves soldats chrétiens ; mais nous compatissons à leur douleur, nous pleurons avec elles. Ah ! séchez vos larmes, Familles éplorées, vous aviez fait le sacrifice de vos fils pour la bonne cause de Rome ; la bonne cause de la France vous les a enlevés. Dieu et la Patrie vous tiendront compte de votre noble résignation et de votre sublime dévouement.

(Suivent les signatures des Z. P. Canadiens.)

Montréal, 15 Mars 1871.

UNION ALLET.

“ Les Zouaves Canadiens présents à Montréal pour la démonstration du 14 courant, se sont réunis le lendemain dans la Salle Saint-Jean-Baptiste à l'Institut Canadien-Français et ont procédé, entr'autres choses, à la nomination des officiers de l'Union Allet et à l'adoption de la motion ci-après :

Voici le résultat des élections :

Président—Jos. Taillefer, écrivain, lieutenant aux Zouaves Pontificaux ; 1er Vice-Président pour Québec, M. le lieutenant Hugh Murray ; 2nd do pour Montréal, M. Gustave A. Drolet ; 3me do pour Trois-Rivières, M. Gédéon Desilet ; Trésorier, M. B. A. T. de Montigny ; Secrétaire, M. F. J. D. Ricard ; Assistants, MM. Alfred Prendergast et Edwin Hurtubise.

Conseillers—MM. Alfred LaRoque, chevalier de Pie IX, P. O. Duprat, N. N. Raymond, C. Vallée, J. P. Marion, Louis Dussault, Josué Pineau, Eugène Varin et N. Hudon dit Beaulieu.

M. l'Aumonier Moreau est de droit membre du Bureau.

Sur proposition de M. A. Laroque, secondé par M. G. A. Drolet, il est résolu à l'unanimité :

Que des remerciements soient votés à sa Grandeur Mgr. l'Archevêque de Toronto, à Nos Seigneurs les évêques de Montréal et de Birtba, qui ont bien voulu assister à la démonstration d'hier, aux Messieurs du Séminaire de St. Sulpice, à Messire Rousselot, curé de la paroisse, à M. Colin, prédicateur, à M. Chabert, principal de l'Institution nationale des Beaux Arts, et à M. Laliberté de Québec ; à M. le Colonel d'Orsennens, aux Commandants et Officiers des Chasseurs Canadiens, à M. J. Bte. Labelle, organisateur, aux membres de l'Institut Médical, aux Elèves du Collège de Montréal et à la Presse, pour le concours que ces personnes ont donné, les sympathies qu'elles ont témoignées et la part active qu'elles ont prise à la démonstration du 14 courant et que le secrétaire reçoive instruction de communiquer à ces personnes l'expression des vifs sentiments de reconnaissance des membres de l'Union Allet.—*Minerve.*

NOTRE-DAME DE LOURDES

ET SES MIRACLES RECENTS.

Mars 1867.—UNE MÈRE.

Vers la fin du mois d'octobre 1867, j'étais (1) à l'Evêché de Tarbes, où Mgr. Laurence, de sainte et regrettée mémoire, avait bien voulu me donner une bienveillante hospitalité (2).

Le bon Prélat aimait à ramener la conversation, avec les étrangers, sur son sujet de prédilection, et qui absorbait alors une grande part de sa sollicitude. C'était *Notre-Dame* de Lourdes.

Au mois de mai précédent, une cérémonie gracieuse et solennelle avait inauguré la crypte de l'église qui est fondée sur la Grotte. Le saint Sacrifice était désormais tous les jours offert, en ce lieu sanctifié. Aussi les pèlerins, venant de loin, affluaient à Massabielle, et leur reconnaissance pour les bienfaits reçus se manifestait continuellement par des dons, souvent fort importants, et destinés dans leur pensée aux constructions du sanctuaire, qui commençait déjà à s'élever sur la crypte.

Parmi ces derniers dons, il en était un que je puis appeler magnifique ; il consistait en dix billets de banque de mille francs chacun, remis à l'Evêque, le matin même, par une riche dame de Toulouse, en reconnaissance d'un signalé bienfait, dû tout entier à un miracle, opéré par *Notre-Dame* de Lourdes.

Nous demandâmes à sa Grandeur s'il n'y aurait pas indiscretion de notre part, à être édifié sur les détails intimes qui avaient précédé et suivi ce fait merveilleux, et le nom de la personne qui offrait pour nous un certain intérêt, à cause de son origine.

Sa Grandeur ne se fit pas prier et avec une grâce parfaite :—Je ne puis vous livrer ce nom, nous dit-il, dont le secret doit rester entre *Notre-Dame* de Lourdes et moi ; quant au fait, je vais vous le raconter tel que me l'a exposé, ce matin, cette dame généreuse de votre ville.—Ce fait le voici quant au fond, la forme seule nous appartient.

Il y a quelques années, une jeune femme, appartenant par sa naissance à une des meilleures familles de l'aristocratie toulousaine, perdait inopinément son mari, qui la laissait veuve, à la tête d'une très-grosse fortune,

(1) C'est M. l'abbé A. M. Filhol, chanoine honoraire de Toulouse, ancien aumônier de la marine impériale, etc., qui a écrit cette narration.

(2) La tombe s'est fermée sur cette noble et grande figure de l'histoire diocésaine de Tarbes. Comme un soldat, martyr de l'obéissance, il est tombé sur la brèche, mourant à Rome pour la Sainte Eglise, sous les yeux de son chef vénéré.

avec un fils encore enfant, sur l'avenir duquel reposaient leurs communes espérances.

L'enfant grandit sous les yeux maternels. La mère se dévoua avec tout son cœur à son éducation morale, et lorsque fut arrivé le moment de s'en séparer et de le confier à des mains étrangères, pour compléter son instruction, elle choisit, de préférence à tout autre, le collège Sainte-Marie, dirigé avec distinction à Toulouse, par les révérends pères Jésuites.

Gaston de X. . . ., c'était son petit nom, se fit remarquer bientôt parmi ses condisciples, par une aptitude exceptionnelle et une charmante vivacité. Son caractère doux et conciliant lui gagna tout d'abord l'affection générale. Les succès classiques couronnèrent ses efforts, et, chaque année, il était heureux d'offrir à sa bonne mère les nombreuses couronnes, qui témoignaient de ses talents et de son application au travail.

Ces jours heureux eurent un terme par le baccalauréat. Gaston de X... fut reçu, avec une excellente mention, et se prépara dès lors, d'après le désir de sa famille, à suivre les cours de l'école de Droit de Toulouse, dont la célébrité ne le cède qu'à celle de Paris.

Ici le milieu changea. Il n'y avait plus, comme au collège, l'œil paternel du maître pour découvrir et éloigner le danger. La liberté relative, les rapports quelque peu défectueux avec des camarades au cœur chaud et à passions vives, mais qui n'avaient pas eu, comme Gaston, le bonheur d'une première éducation toute morale et religieuse, refroidirent insensiblement les premiers élans de sa bonne volonté, et lui firent ardemment désirer le fruit défendu.

Dans une grande ville comme Toulouse, où le très-bon se trouve constamment côte à côte et mêlé avec le très-mauvais ; dans cette ville éminemment religieuse au sommet, fermement croyante encore dans le milieu, trop indifférente ou corrompue dans le bas-fond, un jeune homme, livré seul sur le pavé, avec son cœur de feu, entouré de séductions et de mauvais exemples, entraîné surtout par les paroles ardentes de quelques écervelés qui veulent dépenser en jouissances l'activité qui les dévore ; un jeune homme, dis-je, en de pareilles conditions, doit être bien fort pour résister, surtout lorsque la richesse est dans sa maison. Gaston de X... allait en faire la triste expérience.

Il s'était mis, de bonne heure, en rapport avec quelques jeunes gens, fréquentant les mêmes cours que lui. La similitude de caractère et d'impressions, les prévenances mutuelles et je ne sais quel attrait intime, les attirant l'un à l'autre, avaient étroitement resserré des liens formés, pour ainsi dire, par hasard ; malheureusement pour Gaston, le hasard l'avait mal servi, la rencontre et le choix n'étaient pas bons.

Ceux-ci, en effet, voulant jouir, quand même, de leur indépendance et de leur liberté qu'ils comprenaient avec leurs vingt ans, étudiaient le droit en vivant de travers, et consommaient dans le jeu et les amusements pro-

fanés, un temps précieux qu'ils auraient certainement dû consacrer à un meilleur usage. Peu à peu, ces idées malsaines et ces goûts désorganisateur s'insinuèrent dans l'esprit de Gaston de X... ; elles descendirent dans son cœur pour le gâter et le corrompre; et alors se réalisa pour lui cette terrible vérité de l'Écriture : *corruptio optimi, pessima*, la corruption du bon touche à l'abîme. Il devint joueur effréné et parfait débauché.

Madame de X... qui, tout en laissant à son fils une assez large latitude, avait cependant toujours un œil ouvert sur lui, ne tarda pas à reconnaître l'immensité de son malheur; et, dès ce jour, commença pour elle cette vie d'agitations et d'angoisses, que le cœur d'une mère comprend facilement.

Gaston, toujours respectueux devant elle, était néanmoins devenu sombre, taciturne et impérieux; il lui fallait souvent de l'argent. Madame de X..., avec une douceur angélique, remontait cette vive nature; en des moments d'expansion intime, elle lui ouvrait les trésors de son cœur et lui demandait alors, au milieu de ses caresses, un changement de conduite que son nom honorable et les principes reçus lui faisaient un devoir d'adopter. Le jeune homme, touché par les larmes de la tendresse maternelle, promettait toujours facilement, et oubliait plus facilement encore.

Cependant, la sainte mère ne se décourageait pas. Que de fois seule dans sa chambre muette, elle attendit au coin de son feu, pendant les longues soirées d'hiver, le prodigue qui ne revenait pas. Que de fois elle dévora ses larmes en silence, et que de fois aussi le malheureux enfant, reconnaissant à son retour sur les yeux de sa mère les traces de son chagrin et de sa longue insomnie, avait pris une résolution généreuse, que le contact pervers de ses amis et des habitudes invincibles avaient fait bientôt s'évanouir.

Un matin, c'était sur la fin du mois de février, Gaston rentra plus affaissé que de coutume; il avait passé la nuit dans une de ces saturnales inventées par Satan, et que les disciples de Bélial désignent sous le nom de *bal masqué*. Le temps était froid. Le jeune homme, qui s'était agité à cœur joie, éprouva, en sortant, un refroidissement subit, et quelques heures après il se mettait au lit, portant dans sa poitrine tous les symptômes d'une pneumonie très-grave. La fièvre se déclara bientôt avec intensité, et le mal s'aggravant d'heure en heure, un habile médecin, connu dans la maison, fut incontinent appelé.

Madame de X..., menacée d'un nouveau malheur, s'empara, pour ne plus le quitter, du chevet du lit sur lequel gisait son malheureux enfant. Elle étudia la physionomie du docteur au moment où, cherchant les causes, il auscultait le malade. Le froncement du sourcil qui accompagna cette opération délicate chez l'homme de l'art, n'échappa point à ses alarmes.

Gaston était très-malade; néanmoins, avec les ressources de la science et des soins assidus, intelligents, le docteur promettait la guérison.

Soins et remèdes, on le pense bien, ne furent point négligés en cette

dangereuse occurrence ; mais le mal, rebelle à tous les réactifs et à toutes les sollicitudes, empirait à chaque instant, diminuant ainsi insensiblement les lueurs d'espoir, manifestées avec tant d'assurance par le médecin.

Sur la fin de la semaine, le malade était à toute extrémité. Le docteur, cependant très-expérimenté, après avoir appliqué toutes les prescriptions qui devaient entraver les ravages du mal, crut prudent, afin de rassurer sa conscience, de demander l'avis de confrères non moins éclairés que lui. Une consultation eut lieu, et le résultat de cette conférence, qui fut exprimée devant Madame de X... au désespoir, apprenait, qu'humainement parlant, tout avait été régulièrement prévu et tenté : il ne restait plus, comme ressource, que la volonté de Dieu.

En cet instant de suprême abandon, une grande et sainte inspiration pénétra dans le cœur de cette mère désolée ; les hommes lui enlèvent sa dernière espérance, mais Dieu lui reste, et c'est de lui qu'elle attend le secours.

Madame de X... allait tous les ans à Canterets. Elle était parfaitement renseignée et édifiée sur les Apparitions de la Grotte de Lourdes. Elle ne manquait jamais, à son retour des eaux, de faire une visite à cette Grotte, encore privée de son sanctuaire. Elle avait chaque fois recueilli un peu d'eau qu'elle avait précieusement conservée. Toutes ces pensées, tous ces souvenirs au milieu de ses poignantes alarmes, se heurtaient confusément dans son cœur.

Elle a bientôt pris son parti en présence du danger dont elle redoute l'issue. Deux religieuses partageaient avec elle le soin de veiller sur le malade. Elle leur confia la garde de cet enfant, en leur donnant ses instructions positives ; elle appela sa sœur, arrivée en toute hâte à la nouvelle du malheur qui menaçait la famille entière.—“Je pars tout à l'heure pour Lourdes, lui dit-elle, j'y vais accomplir un vœu que je viens de former. Je vous laisse ce que j'ai de plus cher au monde, mon fils ; remplacez-moi pour quelques heures auprès de lui. Voilà une fiole contenant un peu d'eau ; c'est de l'eau de Lourdes ; faites-en boire à Gaston et priez pour lui.”

Et sans lui donner le temps de discuter cette héroïque tentative, elle embrasse son enfant, le cœur brisé mais confiant, prend à la gare le train qui allait partir et arrive à Lourdes, vers les deux heures du soir.

Madame de X... traverse la ville jusque sous le portique de la prison qui ouvre le chemin de la grotte. Elle ôta là sa chaussure, et s'avança nus-pieds sur les cailloux de la route qui furent bientôt ensanglantés. Mais la douleur physique n'avait pas d'action sur cette grande douleur morale. Enfin, elle est en présence de la Vierge, elle tombe à genoux devant son image, murmurant, oppressée par les sanglots, cette sublime prière :

“Ma bonne Mère, je sais qu'on ne vous implore jamais en vain. Je

viens de bien loin pour vous demander la vie de mon fils. Vous avez connu des angoisses impossibles, sondez de votre œil compatissant celle qui m'anéantit à vos pieds. Mon enfant se meurt, il a peut-être mérité par ses fautes ce terrible châtement. O Mère de mon Dieu, c'est une mère qui vous demande la résurrection de son fils et le changement de son cœur : c'est un double prodige que vous ne me refuserez pas. Vous lisez dans mon cœur. Ce que j'ai voué, je le tiendrai, quoi qu'il arrive !.. ”

Les larmes, cette consolation des malheureux, coulèrent abondamment de ses paupières ; douces larmes, fécondées par l'amour maternel que le ciel bénissait à l'instant même, et que Marie recueillait avec tendresse pour se montrer grande et miséricordieuse.

Dès lors, je ne sais quelle effusion surnaturelle inonda cette âme désolée, au milieu d'une douce confiance. Sa pensée courait de son fils au trône de Marie : “ Vous me le sauvez, disait-elle, vous me le rendrez pieux et bon, vous serez sa mère aussi, et à nous deux nous le conduirons vers le ciel.”

Le vœu de Madame de X. . . était accompli ; la vapeur, dévorant l'espace, la ramenait trop lentement au gré de ses désirs. Le souvenir de son fils la poussait sans cesse ; elle le voyait dans son lit de douleurs, agonisant dans la souffrance. Mais Marie, pensait-elle, veillait sur lui, et son assurance à cet égard était, malgré elle, présentement illimitée.

En ouvrant la porte de son appartement, elle est reçue par sa sœur qui se jette dans ses bras, l'embrassant avec tendresse : — “ Guéri, ma bonne amie, guéri, lui dit-elle, viens le voir, depuis longtemps il t'appelle.”

— “ Mon cœur me l'avait dit, je l'avais pressenti, répondit l'heureuse mère ; ” et elle volait, malgré sa fatigue et ses émotions, vers ce cher enfant qu'elle pressait sur son cœur en le couvrant de caresses. Quelle scène en cet instant de bonheur, qui arrachait des larmes, larmes de paix, puisqu'elles renfermaient une bénédiction ! Le malade était assis sur son lit, les traits rayonnants, bercé par le sourire de sa bonne mère, qui lui disait avec transport : “ Mon cher ami, tu reviens de loin, tu sais qui t'a sauvé, tu ne l'oublieras jamais, je l'espère.”

Le docteur avait fait sa visite dans la matinée, avant l'arrivée de Madame de X. . . Il s'attendait à un dénouement très-prochain ; il passait machinalement, et comprenant presque l'inutilité de sa visite, lorsqu'il trouve la maison remplie de joie.

— Où est Madame X. . . ? demanda-t-il.

— Partie, docteur.

— Partie ! et pour où, grand Dieu ?

— Pour un monde de miracles ; elle est à Lourdes, vous savez.

— A Lourdes ! Et en disant ces mots, le docteur ouvrait de grands yeux étonnés.

— Mais voyez donc le malade.

Le malade n'avait plus de fièvre ; il considérait, en souriant, le brave homme, dont l'étonnement était extrême.

—Qu'est tout ceci, répétait-il sans cesse. Que lui avez-vous donné ?

—Voilà le remède. Et on lui présentait un flacon d'eau naturelle qu'il examinait avec la plus sérieuse attention.

—C'est de l'eau de Lourdes, lui disait-on.

—Bon remède ! fit-il en fronçant les sourcils.

—N'en dites pas trop de mal. Regardez le malade, c'est ce flacon qui l'a guéri, avec la prière de cette belle âme.

En disant ces mots, on montrait le portrait de Madame de X... suspendu aux murs de la chambre.

“ —Dans tous les cas, je n'ai point à en dire du mal, il est en dehors de ma science. C'est, il faut l'avouer, bien incompréhensible. Quant à vous, mon ami, ajouta-t-il en lui tâtant le pouls, vous êtes très-bien, ménagez-vous, car vous l'avez échappé belle. Soyez prudent.”

Il était sorti dans un état de perplexité visible, ruminant en lui-même la soudaineté d'une guérison, qui, pour lui, avait tous les caractères du miracle ; mot qu'il n'acceptait pas pourtant, parce que les médecins ont de la répugnance à le prononcer, même quand ils le croient.

Gaston de X... était guéri, guéri sans convalescence ; mais tout n'était pas encore complètement fini. Une autre guérison, plus importante encore aux yeux de la foi, restait à constater.

Lorsqu'une âme s'est volontairement éloignée des devoirs que la morale impose à tous les hommes, lorsqu'elle s'est laissée dominer par les funestes habitudes du vice et de la dépravation, il y a une extrême difficulté à y laisser arriver une bonne inspiration.

Selon l'expression de nos Livres Saints, satan est dans ce cœur qu'il régit en maître, et, dans la crainte d'en perdre la possession, il se met à la recherche de sept esprits plus pervers que lui, *nequiores se* ; et, à eux tous, ils fixent là leur inébranlable demeure, ils revêtent ce cœur d'une cuirasse impénétrable sur laquelle tous les traits de la grâce sont émoussés ; plus de bonne pensées, plus de douces impulsions. Au milieu de cet infernal cortège, rien, rien ne passe.

Ramener donc au bien par la grâce une âme endurcie en cet état, c'est, si je ne me trompe, un miracle d'autant plus surprenant que pour l'opérer il faut enlever, pour ainsi dire, de force, en la changeant, une volonté librement fixée dans le désordre ; le concours surnaturel n'est pas seul nécessaire ici, il faut encore le concours humain de la volonté qui accepte la grâce divine.

Nous l'avons dit, le jeune homme, de la vie duquel nous racontons un épisode, était réduit alors à ce triste état. Marie lui avait donné, sans lui, la santé du corps, et comme cette bonne Mère ne fait rien à demi, elle allait aussi lui rendre la vie de l'âme, en soumettant sa volonté au repentir et à la pénitence.

Plusieurs jours après les divers incidents que nous venons de décrire, le jeune Gaston de X... , entièrement rétabli, était assis sur un fauteuil auprès de sa mère, par un temps triste et pluvieux : il se penchait machinalement vers l'âtre, attisant les bûches du foyer. Il considérait de temps en temps cet femme admirable à laquelle, il le savait maintenant, il devait deux fois la vie ; et, dans un moment d'expansive tendresse :

—“ Ma bonne mère, dit le jeune homme, je puis bien vous donner ce nom, vous le méritez deux fois.”

—“ Non, mon ami, tu as deux mères : celle qui est au ciel et qui t'a rendu la vie, attend de toi un sacrifice.”

—“ Ce sacrifice est fait, ma mère. Je me suis égaré un instant, mais je suis encore jeune. Je reprendrai, sous vos conseils, la bonne route. Je réparerai ainsi le mal que j'ai pu commettre.”

—“Heureux enfant, que le ciel te récompense, tu complètes mon bonheur !

—“Demain, maman, nous irons ensemble trouver le P... , votre confesseur. Je suis très-décidé à tenir ferme ; seulement...” Et il hésita. A ce mot “ *seulement,* ” les traits de Madame de X... se contractèrent sous l'impression d'une vive inquiétude : elle craignait une restriction qui allait peut-être reculer encore le moment désiré. Il n'en était rien pourtant : il s'agissait de régler, pour n'y plus penser, quelques dettes d'honneur et la réparation pécuniaire d'une position compromise. Tout fut accordé sans discussion. Madame de X... eût autrefois payé bien cher le retour de l'enfant prodigue.

Gaston de X... tint parole ; une conduite désormais exemplaire a réparé autant que possible les premiers égarements de son adolescence. Il est doux, sage et pieux, mais sa piété n'a rien de sauvage. Il fréquente le monde de la bonne compagnie, où il est aimé et où l'on se plaît à louer son enjouement et ses bonnes qualités. Il s'est associé à la charité maternelle, et il n'est pas rare de le voir pénétrer dans les mansardes du pauvre, pour y porter avec quelque peu d'or, les consolations et les bonnes paroles qui réconfortent le courage.

Voilà l'œuvre de Marie, voilà la récompense de Notre-Dame de Lourdes.

Sur la fin du mois d'octobre 1867, Madame de X... et son fils faisaient une longue halte devant la grotte de Massabielle. Au retour, on s'arrêta à Tarbes pour demander une courte audience à Mgr Laurence, qui avait si largement contribué à la glorification de Notre-Dame de Lourdes. Le Prélat reçut cette noble et intéressante famille avec la plus cordiale affabilité ; on lui raconta tout, et, avant de se retirer, Madame de X... remit entre les mains de l'Evêque, en accomplissement de son vœu fait quelques mois auparavant, aux pieds de la Vierge, un pli cacheté : c'était, en billets de banque, une offrande de dix mille francs, destinés aux travaux de la chapelle ; son nom devait rester caché dans le cœur du Pontife et dans le souvenir de Notre-Dame de Lourdes.

LE SIEGE DE PARIS

ET LES FRERES DES ECOLES CHRETIENNES.

Nous sommes heureux de reproduire trois articles de la presse sur le dévouement des frères des Ecoles chrétiennes. Nous signalons à nos lecteurs les réflexions du *Gaulois*; elles contiennent un éloge dont la justesse et la portée n'échapperont à personne.

On lit dans le *Gaulois* :

Il n'y a qu'une voix, parmi ceux qui ont assisté aux engagements de ces dernières nuits, sur l'admirable conduite des frères de la Doctrine chrétienne.

Rien ne les arrête; ils ramassent péniblement les blessés sous la pluie de balles qui ne les étonne ni ne les effraye, comme s'ils accomplissaient un des offices les plus habituels de leur ministère. Ils sont actifs, ils sont dévoués, ils sont probres. Et il paraît que malheureusement on n'en peut dire autant de ceux qu'emploient les ambulances...

Sur ces égoïsmes et ces insouciances tranche le dévouement des frères. Je tiens le fait d'un de nos collaborateurs, Armand Gouzien, qui est un des organisateurs les plus actifs des ambulances de la presse, et qui n'a pas quitté, durant ces trois jours, les endroits où l'on se battait. Ce sont des aides merveilleux, ne faisant que juste ce qu'on leur dit, sans faux empressement, sans emphase, et le faisant avec une ponctualité qui n'est jamais en défaut.

Jamais ils ne touchent à un sac, ni à un casque, ni à quoi que ce soit dont le terrain est toujours semé. Gouzien nous contait qu'il pria l'un d'entre eux, qui n'avait aucune besogne pour le moment, de chercher les journaux allemands qu'il pourrait trouver dans un sac laissé sur le champ de bataille

.....
Ils ont cet avantage d'être disciplinés. Ils obéissent sans mot dire. Un journal signalait hier la conduite de certains cochers des ambulances de la presse qui, au lieu de ramener les blessés à Paris, s'amusaient à boire; ce journal peut être assuré que si l'on parvient à connaître les coupables, ils seront mis à pied et punis avec une extrême sévérité.

On n'a rien à craindre de pareil des frères. Ils ne trouvent aucune besogne au dessous d'eux, et alors même qu'on les oublie, ils ne se plaignent pas. L'autre jour, on envoie des voitures chercher les frères qui avaient passé la fin de la journée à enterrer les morts. La nuit arrive avant que

le travail soit achevé. Les cochers s'ennuient d'attendre, et filent sans souffler mot, *à l'anglaise*.

Ces malheureux frères sont revenus à pied, mourant de faim, après une rude poussée de travail, à Joinville-le-Pont et de là à Paris. On n'a su que par hasard leur mésaventure. Aucun d'eux n'en avait ouvert la bouche.

Cette corporation est si souvent accablée d'injures par de faux libres penseurs, que j'ai cru bien agir en publiant ces faits qui sont à leur honneur et dont la vérité est incontestable.—(FR. SARCEY.)

Voici maintenant l'article du *Figaro* :

LES FRÈRES IGNORANTINS.

C'est encore ainsi qu'on les surnomme—après un siècle et demi de dévouement, de travail patient et honnête, d'études sérieuses, de services immenses rendus à toutes les classes de la société,—ces religieux aussi simples qu'instruits, aussi braves qu'intelligents, qui viennent de montrer d'une façon élatante que le patriotisme et la foi chrétienne, loin d'être incompatibles, peuvent s'allier, au contraire, dans le cœur d'hommes assez solidement trempés pour être à l'occasion des héros ou des martyrs.

Tous ceux qui ont assisté au combat de ces derniers jours les ont vus à l'œuvre et l'ont dit. M. Ch. Sauvestre, de *l'Opinion nationale*, qui n'est pas suspect de partialité pour les religieux, l'a constaté lui-même hier en termes excellents. Les frères des Écoles chrétiennes se sont admirablement conduits. Le général Trochu, le général Ducrot les ont félicité chaudement de leur zèle et de leur généreuse témérité.

On trouvera donc opportuns quelques renseignements puisés aux meilleures sources, non-seulement sur la conduite qu'ils ont tenue sur le champ de bataille, mais encore sur l'ensemble des dispositions qu'ils ont prises pour rendre à la patrie et à l'humanité des services tout à fait hors ligne.

Le 30 novembre, ils venaient à Champigny au nombre de cent soixante-quinze. Le lendemain et le surlendemain, ils étaient deux cents. Depuis, pour enterrer les morts et prêter encore leur concours pour le transport des blessés des ambulances provisoires aux ambulances définitives, ils sont venus au nombre de trois cent vingt, et cela sans interrompre le service des écoles publiques et des ambulances de Paris, dont nous parlerons tout à l'heure. C'est, du reste, selon les indications de M. Jules Ferry, qui a constaté lui-même le dévouement des frères, que les dispositions nécessaires ont été prises pour que les enfants ne cessent pas de recevoir l'instruction quotidienne dans les nombreux établissements dirigés par les frères.

La direction des ambulances de la presse a transporté les frères de leur maison principale à la place de la Bastille. Le vénérable frère Philippe, leur supérieur, âgé de plus de quatre-vingts ans, les a accompagnés jus-

que-là le premier jour. Mais le digne vicillard, souffrant beaucoup d'une attaque de goutte, n'a pu aller plus loin, et a confié à son assistant, le frère Baudime, le soin de les conduire sur le champ de bataille. Samedi, le frère Philippe a pu aller jusqu'à Vincennes.

De là, les braves frères, lestés d'un pain de deux sous, d'une tablette de chocolat et d'une gourde de vin—dont les blessés ont bu la plus grande partie,—se sont rendus au pas militaire jusqu'à Champigny. En vain a-t-on voulu leur faire comprendre qu'ils devaient rester en arrière des lignes : ils ont marché jusqu'aux premiers rangs de l'armée. Ils se sont littéralement mêlés aux soldats, et sitôt qu'un d'eux tombait, deux frères accouraient et le portaient jusqu'à la voiture la plus proche. Par un hasard providentiel, aucun frère n'a été grièvement blessé. Trois seulement ont reçu de légères atteintes de balles ou d'obus.

Ce sont des frères qui ont relevé le général Renault au moment où il venait de tomber, et qui l'ont porté à la voiture d'ambulance.

Ils avaient pris la fonction la plus humble et la plus périlleuse à la fois, celle de brancardier ! Aucun n'a reculé. Dès que la mitraille cessait de pleuvoir sur un point, ils le quittaient. Ils cherchaient littéralement le danger pour rendre leur présence utile, se disputant la besogne la plus pénible, sans distinction de rang, avec cet admirable sentiment d'égalité qui fait la force de leur ordre.

Qu'on nous permette d'entrer dans quelques détails de chiffres.

Il était d'intérêt public qu'aucune école de Paris ne restât fermée pendant le siège. Mais aussi les frères qui ont continué de faire ce service ont pris double tâche, de façon à laisser libre un plus grand nombre d'entre eux pour les ambulances. Les frères âgés de soixante-dix et quatre-vingts ans, encore valides, ont quitté leur retraite de la rue Oudinot pour reprendre leurs chaires de professeurs.

Ces vingt frères se sont voués exclusivement au service des ambulances de la communauté et à celles de la presse. Et la communauté ne compte en tout, à Paris, que six cents frères.

Aucun service de secours ne leur est payé. Les voitures seules sont aux frais de la société des ambulances.

Ce n'est pas le seul sacrifice d'argent que les frères aient fait à la cause nationale.

Ils ont recueilli dans leur maison de Passy, où ils les nourrissent, cent cinquante vicillards précédemment logés dans les hôpitaux, afin que leurs lits restent à l'assistance publique et à la disposition des blessés.

À Passy encore, ils ont créé une ambulance de cent cinquante lits, admirablement aménagée et entièrement occupée à l'heure qu'il est.

Rue St. Antoine, 112, ils viennent d'ouvrir une autre ambulance de cinquante lits, qui a été littéralement prise d'assaut au retour de Champigny.

Rue Oudinot, à leur institut, ils ont encore établi une ambulance de deux cent dix lits, véritable hôpital, parfaitement aménagé, et où les blessés sont admirablement traités, le tout aux frais des bons frères.

Enfin, dix-sept ambulances de la presse, comprenant cinq cents lits environ, n'ont d'autres infirmiers, d'autres serviteurs que ces dignes religieux.

Si la communauté a quelques réserves, il est certain qu'elles s'épuisent pendant le siège de Paris. Ce n'est pas de cela que se préoccupent les frères.

Ils ont livré aux blessés leurs dortoirs, leurs réfectoires, leurs salles d'étude. Dans ces vastes locaux, l'air circule librement. Les lits sont espacés, les malades ne sont pas entassés comme dans les hôpitaux. Tout ce que leur établissement contient de salles confortables a été donné.

Les frères se sont réfugiés volontairement dans les recoins de leur maison. Ils ont pris pour eux les privations, les fatigues, la gêne. Aucun sacrifice ne leur a coûté pour leurs chers blessés.

La lettre suivante a été adressée au journal *le Français* :

4 décembre 1870.

Je viens d'assister à un spectacle dont je n'oublierai jamais l'impression. Vous connaissez cette presqu'île de Champigny, si charmante l'été, dominée au couchant par les masses sombres du bois de Vincennes, au nord par les hauteurs de Nogent, au midi par celles de Joinville ; les unes et les autres couvertes de villas, de beaux parcs, de riants jardins ! La Marne décrit une courbe baignant des rives chargées d'élégantes habitations ; c'est l'île de Beauté, toute pleine du souvenir d'Agnès Sorel ; l'île aux Loups, si connue des canotiers et des pêcheurs. Eh bien ! figurez-vous toute cette scène couverte de neige, la Marne roulant des eaux noires, et, au milieu, une soixantaine de frères de la Doctrine chrétienne en robe noire, ensevelissant les morts des deux batailles du 30 novembre et du 2 décembre.

J'avais visité dans la matinée du 3 le champ où la rencontre avait eu lieu entre notre armée et celle de l'ennemi : les traces de la lutte, encore toutes fraîches, étaient horribles ; mais il y avait là cependant quelque chose de moins sinistre que l'ensevelissement silencieux d'aujourd'hui sous ce ciel d'hiver. Nos pauvres morts, comme ils sont tombés fièrement ! Les cadavres, tout gisants qu'ils sont, sont encore vaillants : la face de plusieurs a une expression de sombre énergie : les membres des autres, tout roidis, ont des gestes pleins de mouvement et de violence. Les frères ont été admirables devant le feu ; mais c'est ici, au milieu de ce champ solitaire, qu'il faut les voir en face de la mort, calmes, graves, respectueux et doux. Le frère qui commande donne les ordres d'une voix

nette, sans partage inutile : il fait signe aux voitures d'avancer, il mesure la profondeur de la fosse que les autres frères ont creusée ; il indique comment les corps doivent être disposés ; il met un ordre parfait dans tous les mouvements qui s'exécutent.

Nos soldats morts sont ensevelis dans une immense fosse creusée à quelque distance de la route, au milieu d'un champ. On les couche là dans leur vêtement de combat, mais pieds nus. Les souliers des morts sont toujours enlevés dans la nuit qui suit une bataille par une sorte de maraude funèbre que l'usage tolère. De tous les morts couchés dans la fosse de Champigny, il n'y en a qu'un aux pieds duquel il y a encore une chaussure. C'est un officier. Nous regardons : une des bottes a été traversée par une balle ; on ne l'a point prise, parce qu'elle ne valait rien.

Je suis resté longtemps à regarder ces religieux ensevelissant ces cadavres de soldats. Il n'y a que la religion pour inspirer à des hommes ce respect de la mort. Rien d'horrible comme ce que j'ai vu sur d'autres champs de bataille : des fossoyeurs payés, creusant, à moitié ivres, des fosses, et y jetant les corps avec des paroles grossières, des plaisanteries cyniques. Rien de beau comme ce que j'ai vu hier en avant de Joinville, en arrière de Champigny. Vers cinq heures, quand la sinistre besogne a été achevée, les frères se sont réunis sur la terre noire dont ils venaient de recouvrir les corps, et ils ont récité à demi-voix le *De profundis*. Cet acte de foi, accompli par ces hommes de dévouement sur la tombe de ces héros inconnus, m'a profondément ému.

A PROPOS DU SIEGE DE PARIS.

I.

M. Vitet, de l'Académie française, adressait à une Revue de Paris, une remarquable lettre dont nous citons les dernières lignes :

“ En attendant et quoi qu'on fasse, je demande à Paris de reprendre au plus vite cette mâle attitude qui, pendant six semaines, lui a fait tant d'honneur. Qu'il se pénètre des paroles d'un accent si noble et si vrai que lui adresse aujourd'hui son gouverneur, son général. “ Confiance et discipline, ” voilà les armes qui, en donnant à l'ennemi de sérieux soucis, prêteront main-forte aux négociateurs, si, comme je le suppose, il s'en trouve encore à Versailles. Laissons là ces idées d'atерmoiements, de suspension du siège, d'armistice et d'accommodement ; pensons à la défense et ne pensons qu'à elle.

Ne rêvez plus théâtres réouverts, promenades, voyages, libres correspondances ; ne laissez pas votre imagination savourer ces fruits défendus ; parcourez le rempart, et, du dehors surtout, regardez cette ville à l'aspect si nouveau, si désolé, si nu, si grandiose et si fier. Regardez cet immense

espace qui vous sépare des bastions, puis, en levant la tête, ces longues files horizontales qui vous transportent en idée au fond des grandes landes ou devant les dunes de la mer.

Il y a des gens à qui ce spectacle, ces audacieux travaux et ces canons montrant leur gueule aux échancrures des tertres de gazon, causent une sorte de serrement de cœur; qui en détournent les yeux, ne pensant qu'aux douleurs et aux larmes dont ils ont devant eux le triste avertissement. Sans me croire insensible, je confesse que, chez moi, le premier mouvement devant ce Paris transfiguré est une sorte de satisfaction intérieure que tout cela soit comme sorti de terre, si promptement, si noblement, sous les yeux et avec le concours de cette population frivole et généreuse. Tout n'est donc pas perdu, puisque de tels élans partent encore de nous! Aussi, quand il m'arrive de penser que peut-être nos maux auront un terme, et qu'on pourrait encore s'occuper quelque jour des embellissements de Paris, le premier que je rêve est de lui maintenir sa couronne guerrière, ses ponts-levis, ses cavaliers et ses glacis immenses qui l'isolent et lui forment un si beau piédestal. Cette parure lui sied, je veux qu'il la conserve.

Mais savez-vous, mon cher monsieur, ce qui trouble ma confiance, même en contemplant ces remparts à qui nous devons tant? C'est beaucoup, j'en conviens, d'avoir fait cet effort d'arrêter l'ennemi et de lui opposer de si fortes murailles; mais pour vaincre, est-ce assez? Si nous ne comptons que sur nous-mêmes, sur nos bras et sur nos canons, ne sentons-nous pas que c'est bien peu de chose? Et pour nous assurer un secours autrement puissant, que faisons-nous? qu'osons-nous faire? Dieu je le crois, ne veut pas que la France périsse: il l'a tant protégée et sauvée tant de fois, d'une façon si visible, jusqu'à nous délivrer d'invasions non moins tenaces, non moins puissants que ces Prussiens, par le bras d'une jeune fille. Mais nous attendre, nous, à pareille assistance, c'est, vous en conviendrez, le croire bien généreux! car s'il voulait que dans notre détresse des prières publiques montassent jusqu'à lui et qu'il mît à ce prix sa clémence, notre république française serait hors d'état de les lui offrir. Sa sœur de l'Atlantique faisait plus largement les choses lorsqu'elle aussi subissait la torture d'une guerre qui la dévorait. Si vous jetez les yeux sur cette immense lutte, vous y voyez le jeûne et la prière à la veille de tous les grands combats. Espérons qu'à défaut de ces démonstrations publiques, la ferveur isolée suffit à fléchir Dieu. Celle-là du moins ne manque pas en France, même au milieu de tant d'aveuglements, d'impiétés et d'indifférence: il faut compter sur elle et garder bon espoir.

II.

Développant le même thème, M. Legouvé disait dans ses dernières conférences:

“Je ne vous dirai pas, comme on le répète trop, que vous êtes sublimes, que vous emportez l'admiration du monde ; non ! Je vous dirai simplement, ce qui est bien plus fort, selon moi, que vous êtes redevenus honnêtes ! Avec l'honnêteté a reparu un mot que je n'ai pas entendu vingt fois en vingt ans sur les boulevards, et que je trouve maintenant sur toutes les bouches ; c'est le mot “devoir.” Vous rencontrez un ami qui revient du rempart, fatigué, blêmi ; vous le plaignez : “Que voulez-vous, mon cher ? vous répond-il, il faut faire son devoir.” Le vieillard, que son âge exempte du service, vous dit en prenant son vieux fusil : “Si les Prussiens viennent, je ferai mon devoir.” Et dans cette simple et mâle parole se trouvent tous les sacrifices que vous impose le siège, jusqu'à celui de la vie . . .

Brave et cher Paris ! Je m'étonne toujours d'entendre dire qu'il est triste d'aspect ! Paris triste ! Je ne l'ai jamais trouvé si beau ! Oui, ce Paris cerné, bloqué, bastionné, sans chemins de fer, sans spectacles, sans gaz, et se découronnant par ses propres mains des forêts qui l'entourent, comme une veuve qui coupe sa chevelure en signe de deuil, ce Paris me semble mille fois plus brillant que dans ses plus beaux jours de fête ! . . . que dis-je ? plus brillant même que dans ces incomparables mois de l'exposition universelle, où il donnait une hospitalité si loyale et si cordiale à ceux qui l'égorgeaient aujourd'hui ! Car Paris alors n'exposait que son génie ; aujourd'hui, il expose aux yeux du monde quelque chose qui vaut mille fois plus que toutes les merveilles de l'industrie, de la science et de l'art : son âme !

III.

Citons encore un extrait d'un article de M. Cochin, Ces quelques lignes respirent une foi virile qui devrait être, aujourd'hui plus que jamais, la lumière et la force de tous les chrétiens :

“Les chrétiens se laissent aller plus que personne à une certaine manière d'envisager l'histoire ; ils croient volontiers qu'un vainqueur est un justicier chargé de la vindicte d'en haut. Le vainqueur ne manque pas de propager cette croyance qui lui est agréable . . .

Assurément, les chrétiens ont raison de croire que tous les événements sont dirigés par la sagesse céleste ; mais ces événements sont le plus souvent un mélange de justice divine et d'injustice humaine. Humilions-nous dans le secret de nos cœurs sous la main de Dieu qui nous éprouve : redressons-nous fièrement contre les instruments grossiers de ses desseins, pétris du même limon que nous, doués de vices et de vertus comme le reste des hommes. M. de Vendôme, auquel on disait qu'il était vaincu pour les péchés de sa nation et les siens, répondait : “Est-ce que M. de Marlborough va à la messe ?” Je reconnais les défauts de M. Rouher, mais je demande à n'être pas forcé de croire aux vertus de M. de Bismark.

Le coup d'État du 2 décembre n'est pas une noble action, mais la guerre du Danemark et l'occupation de Francfort ne méritent pas des couronnes d'innocence. Les mœurs de Berlin valent les mœurs de Paris depuis longtemps, et Voltaire préférerait même Berlin. Repoussons donc comme un vain fantôme la croyance à une Némésis germanique, faisons nos actes de contrition devant l'autel d'autres saints.

Si nous voulons nous guérir des idées pieuses sur la mission des peuples choisis pour être les prétendus ministres de la vindicte de Dieu, relisons les pages éloquentes d'un illustre Prussien, Mgr. de Ketteler, évêque de Mayence, qui a précisément protesté, dans son livre si remarquable sur *l'Allemagne après la guerre de 1866* (1), contre les écrivains de son pays qui font de la Prusse une prédestinée, comme nous aimions à le croire de la France. C'est de l'idolâtrie politique. Le Dieu vivant, devant lequel nos têtes doivent s'incliner, plane au-dessus, bien au-dessus de ces combinaisons superstitieuses des vanités nationales, et c'est blasphémer que de le chercher toujours du côté du plus fort.

LE PIGEON DE LA POSTE.

Nous empruntons à un petit journal de Paris les deux articles suivants que nos Lecteurs ne liront pas sans quelque intérêt.

Les Ballons et les Pigeons sont les deux seuls courriers qui nous restent, au milieu des cruelles épreuves que nous traversons ; les premiers vont porter à nos amis de provinces, à tous les êtres chers dont nous avons été obligés de nous séparer, les nouvelles de Paris assiégé. Les seconds nous reviennent dire ce qui se passe dans les départements que les barbares n'ont pas encore envahis, et les efforts que l'on y tente pour aider au salut du pays, et les énergiques espoirs que l'on y conserve.

Je doute que la colombe, au rameau d'olivier, ait été accueillie à bord de l'arche biblique avec plus de joie, que nous n'en réservons aujourd'hui pour le retour de ces oiseaux voyageurs.

Singulière situation et misérable retour des choses d'ici-bas !

Hier encore nous nous plaignions de ne recevoir de la province que deux ou trois courriers par jour.

Aujourd'hui, nous saluons, de nos acclamations enthousiastes, la communication de ces laconiques dépêches qu'un pigeon rapporte de loin en loin sous son aile.

L'industrie n'avait guère jusqu'ici utilisé le vol rapide et l'instinct merveilleux de ces oiseaux.

Des compagnies d'éleveurs s'étaient instituées en Belgique, et de

(1) Traduit par l'abbé Bélet. Chez Gaume et Duprey, rue Cassette.

temps à autre elles engageaient des paris comme pour les courses. Certains pigeons élevés à Liège et transportés à Paris étaient rendus à la liberté, et c'était à qui regagnerait au plus vite le colombier belge.

Sous le premier empire, des joueurs de loterie avaient même employé ces innocents oiseaux au service de leurs manœuvres frauduleuses.

Un de ces industriels éhontés envoyait par ce moyen, de Paris à Bruxelles, au moment même du tirage, la liste des numéros gagnants, et réalisait ainsi des gains énormes.

Seulement, le bonheur constant de ce joueur finit par éveiller l'attention de la police ; on se mit à le surveiller, et au bout de quelque temps il alla expier son méfait au bague de Toulon.

La rapidité du vol des pigeons est vraiment prodigieuse. L'espace qu'ils peuvent parcourir en une seconde est de vingt-huit mètres, soit mille six cent quatre-vingts mètres en une minute !

C'est, je crois, la plus grande vitesse connue.

Plusieurs faits authentiques confirment ce que nous avançons.

Ainsi, un de ces oiseaux est cité comme ayant franchi, en quarante-huit heures, l'espace compris entre Babylone et Alep, espace qu'un bon marcheur ne parcourrait pas en un mois (1).

“ La grande force de leurs ailes, dit M. Arthur Mangin, leur permet de traverser une étendue de pays en peu de temps.—On en a tué dans les environs de New-York ayant encore le jabot plein de riz, qu'ils ne pouvaient avoir pris que dans la Caroline ou dans la Géorgie.—Or, comme la digestion se fait dans moins de douze heures, il s'ensuit qu'ils devaient avoir parcouru trois à quatre cent milles (cent à cent trente lieues) en six heures environ ; en sorte que leur vol ferait un mille à la minute.

“ A ce compte, un de ces oiseaux, s'il lui en prenait envie, pourrait visiter le continent européen en moins de *trois jours*.

“ Les espèces que l'on emploie de préférence sont le *messenger* et le pigeon *culbutant*.

“ Ce dernier est ainsi dénommé, selon les ornithologistes, parce qu'il a l'habitude de culbuter sur lui-même avant de prendre sa direction.”

Nous n'avons rien à ajouter à ce qui précède, en ce qui touche la vitesse des pigeons, que bon nombre d'expériences ont attestée à plusieurs époques de la façon la plus manifeste.

Mais si la rapidité du vol ne peut être niée chez les *messagers* et les *culbutants*, on s'est toujours étonné à bon droit de l'instinct merveil-

(1) La distance entre Alep et Babylone d'Asie n'est, à vol d'oiseau, que de huit cent kilomètres environ, qui, parcourus en quarante-huit heures, ne supposent qu'une vitesse de seize à dix-sept kilomètres à l'heure. Il existe dans la basse Egypte une ville ancienne qui se nomme aussi Babylone et dont la distance à Alep est d'environ neuf cents kilomètres, ce qui ne donne pas une vitesse de dix-neuf kilomètres à l'heure. Que faut-il croire ? Est-ce à quatre-vingt-dix-neuf kilomètres par heure ou seulement à dix-sept qu'il faut estimer la vitesse du vol des pigeons ?

leux qui leur permet de reconnaître avec certitude le chemin à suivre pour regagner leur colombier, dont le plus souvent ils sont séparés par une distance de plusieurs centaines de lieues.

Quelques auteurs prétendent que l'amour maternel est le seul sentiment qui les guide, et je voudrais pouvoir partager cette opinion.

Mais nous préférons nous ranger à l'avis de Toussenuel, qui a écrit de si charmantes études sur ce monde si intéressant.

“ Il n'est pas d'oiseau, dit Toussenuel, qui ne reconnaisse à premier tact les quatre points cardinaux de la localité.

“ L'oiseau de France sait, par exemple, d'une façon positive, que le nord souffle le froid, le midi le chaud, l'est le sec, l'ouest l'humide. C'est déjà plus de connaissances météorologiques qu'il ne lui en faut pour diriger sa marche sans le secours du soleil ni des yeux.”

Plus loin, il ajoute :

“ Le pigeon domestique, transporté de Bruxelles à Toulouse dans un panier couvert, n'a pas eu, il est vrai, le loisir de relever de l'œil la carte géographique du parcours, mais il n'était au pouvoir de personne de l'empêcher de sentir, aux chaudes impressions de l'atmosphère, qu'il suivait la route du midi.

“ Rendu à la liberté à Toulouse, il sait déjà que la ligne à suivre pour regagner ses pénates est la ligne du nord. Donc il pique droit dans cette direction, et ne s'arrête que vers ces parages du ciel dont la température moyenne est celle de la zone qu'il habite.

“ S'il ne retrouve pas d'emblée son domicile, c'est qu'il a remonté perpendiculairement à l'équateur et qu'il a trop appuyé sur la gauche ou sur la droite, Bruxelles et Toulouse ou l'autre ville ne se trouvant pas exactement sous le même méridien. En tous cas, il n'a plus besoin que de quelques heures de recherches dans la direction de l'est à l'ouest pour relever ses erreurs ; et c'est ce travail de rectification qui explique la différence que l'on observe entre les heures d'arrivée des différents courriers expédiés.

“ La rencontre des pirates qui croisent dans les hautes régions des nues, et qui s'appelle le faucon, le milan, l'épervier, est la seule cause qui empêche tous les pigeons d'être de retour au port natal à heure fixe.

“ Les bons pigeons messagers font habituellement vingt-cinq à trente lieues par heure. C'est moins vite que certains chemins de fer ; mais on ne peut pas exiger d'un oiseau qui a ses besoins et ses inquiétudes la même régularité et la même rapidité que d'un rail-way inerte et sans passion.

“ Les chiens, qui n'ont jamais prétendu rivaliser avec les navigateurs de l'air, sous le rapport de l'érudition géographique et de la mémoire des yeux, mais qui possèdent en revanche la mémoire du nez, que n'ont pas

les seconds, ne s'y prennent pas autrement que les oiseaux voyageurs pour retrouver leur route."

Instinct et vitesse sont donc expliqués, et l'on comprend maintenant comment les pigeons que chaque ballon emporte avec lui peuvent nous apporter en quelques coups d'aile des nouvelles de nos départements.

Voici du reste le procédé le plus ordinairement employé.

Naguère on attachait par un fil, à la patte ou au cou de l'oiseau, la dépêche que l'on voulait expédier.

Mais il est arrivé à plusieurs reprises que le fil s'est rompu dans le trajet, et que le pigeon est parvenu à destination sans la dépêche attendue.

On a donc renoncé à ce moyen.

Aujourd'hui, on applique simplement un petit carré de papier gommé sur une plume de la queue du pigeon, et il n'y a pas d'exemple que la dépêche ainsi établie ne soit arrivée à bon port.—(*Moniteur.*)

LE DEPART DU BALLON.

Le ballon gonflé, de couleur blanche, semblable à une énorme perle bossuée, de celles qu'on appelle barriques, se déprime et palpite sous le vent, qui est encore d'une violence extrême. Un cercle d'hommes d'équipe, marins, soldats, acrostiers, gens du quartier prêtant leurs bras robustes, se suspendent aux cordages d'amarre et retiennent à terre l'énorme sphère impatiente de prendre son vol, et secouant le poids dont on la surcharge. Un ingénieur mécanicien, auteur de plusieurs belles découvertes, M. F., et un colombophile avec sa cage de pigeon, prennent place dans la nacelle où sont déjà arrimés les sacs de lettres, de journaux et de dépêches. Au cri de "Lâchez tout!" le ballon, libre de ses liens, s'élance, oscille deux ou trois fois, prend le vent, et monte avec une prodigieuse rapidité, comme s'il était aspiré par un tourbillon.

En regardant s'élever et diminuer le globe blanchâtre dans le gris du ciel, ces beaux vers de Victor Hugo, si bien en situation aujourd'hui, nous revenaient à la mémoire :

Audace humaine ! effort du captif ! sainte rage !
 Effraction enfin, plus forte que la cage !
 Que faut-il à cet être, atome au large front,
 Pour vaincre ce qui n'a ni fin, ni bord, ni fond,
 Pour dompter le vent, trombe, et l'écume, avalanche ?
 Dans le ciel une toile et sur mer une planche.

Oui, nous disions-nous, l'effraction est plus forte que la cage ; l'ennemi qui a cru nous enfermer dans une tombe muette, nous murer dans un sépulcre, n'a pu mettre de couvercle à son caveau. Notre prison a pour plafond le ciel, et l'on n'investit pas le ciel. La noire fourmilière des

envahisseurs ne peut corner l'azur, et l'homme délivré de l'antique pesanteur a, grâce au ballon, les ailes de l'oiseau. Hardi navigateur, il part sur son frêle esquif d'osier, traversant cette mer plus bleue encore que l'autre quand on a dépassé l'écume de nuages qui bientôt retombe à terre.

Avec l'aéronaute s'envolent aussi nos pensées, nos vœux pour les chers absents, les épanchements de nos cœurs, tout ce qu'il y a de bon, de tendre et de délicat dans l'âme humaine. Sur ce frêle papier, tel qui affecte un sourire stoïque a laissé tomber une larme. Les reverrons-nous jamais, ceux ou celles à qui nous écrivons, ayant le vent pour facteur et le ballon pour boîte aux lettres? Cela dépend du caprice des boulets et du hasard des bombes.. Quoi de plus navrant qu'une lettre adressée à un mort? Mais éloignons ces idées pénibles, croyons à un sort meilleur et à un avenir plus favorable..

Partout dans les airs se croisent les ballons intrépides, passant plus haut que les balles des Prussiens et se moquant de leurs projectiles. Voici les aréoscaphes de Nadar, de Dartois et d'Yon; voilà les ballons de Godard et ceux de Wilfrid de Fonvielle qui partent de différents points, poussés par le vent en dehors du cercle qui nous enferme. Ils vont dire à nos provinces que le cœur de Paris bat toujours, et que la France, en accourant sous nos murs, nous trouvera bien vivants et résolus, un peu maigris et faméliques peut-être, mais elle nous apportera des provisions; ils diront aussi à tous les faibles bien-aimés, dont il a fallu se séparer pour cette terrible épreuve, que nous ne les oublions pas et que le jour de la réunion approche.—(Extrait du *Journal officiel*.)

ANNONCE

FAITE AU PRÔNE DE TOUTES LES EGLISES DE MONTRÉAL, POUR ENCOURAGER LA COLLECTE QUI DOIT SE FAIRE EN FAVEUR DES BLESSÉS FRANÇAIS, ETC.

Vous connaissez, déjà, N. T. C. F. qu'il doit se faire prochainement une collecte générale, dans tous les quartiers de cette ville, en faveur des veuves et des orphelins que la terrible guerre entre la France et la Prusse a réduits à une affreuse misère. Cette collecte a aussi pour objet le soulagement des milliers de blessés qui gémissent dans les hôpitaux et les ambulances. Enfin, elle doit pourvoir, autant que possible, aux pressants besoins d'une multitude de pauvres, qui sont en proie à toutes les horreurs d'une affreuse famine, qu'a occasionnée cette guerre désastreuse.

Cette collecte a été décrétée dans une nombreuse assemblée, présidée par nos premiers Magistrats, et composée des principaux citoyens de toute origine et dénomination religieuse, et doit se faire sous la direction d'un comité, chargé de solliciter l'obole du pauvre aussi bien que l'offrande du

riche. Les glorieux témoignages rendus au courage héroïque, mais malheureux de notre ancienne mère-patrie et les vives sympathies qui se sont manifestées, dans cette grande assemblée, pour les infortunés de la France, si dignes de notre intérêt, par la grandeur de leurs maux et l'héroïsme de leur dévouement, sont assurément de nature à nous faire redoubler d'efforts, pour aller au secours de tant de si grandes misères.

Aussi, les motifs qui doivent nous exciter à répondre généreusement à cet appel sont des plus pressants. Il s'agit en effet de porter secours à la France qui s'imposa autrefois tant de sacrifices, pour établir nos pères dans ce beau pays, et qui l'a doté de magnifiques Institutions dont nous recueillons les précieux avantages, pour la propagation de la foi, la diffusion de l'éducation, et la prospérité des œuvres qui assurent le bonheur d'un pays.

D'ailleurs, cette belle France qui nous tend les bras, dans ces temps mauvais, a toujours marché dans les jours de sa prospérité, à la tête de toutes les œuvres de zèle et de bienfaisance. Elle n'a cessé de faire couler, dans le sein de notre Père commun, des fleuves de charité, et lui a prodigué les marques les plus frappantes de la piété filiale qui doit caractériser la fille aînée de l'Église. Du levant au couchant, et partout où il y a eu des misères à secourir, on a toujours vu la France la première à l'œuvre, pour soulager les malheureux, sans distinction aucune entre les fidèles ou les infidèles, entre les peuples barbares et les nations civilisées.

Aussi ses hommes apostoliques et ses héroïques religieuses font-ils entendre leurs voix dans toutes les contrées de l'univers, et y répandent-ils, avec le flambeau de la foi, les bienfaits de la civilisation et les pratiques des vertus héroïques qui méritent la palme du martyr.

Il ne faut pas s'en étonner ; car rien de plus admirable que les institutions de tous genres qui naissent chaque jour de son sein, pour abriter et soulager toutes les souffrances, depuis le tendre enfant qui gît dans le berceau, jusqu'au vieillard décrépit qui descend dans la tombe.

Nous vous faisons, N. T. C. F., jeter ce coup d'œil rapide sur les œuvres innombrables et merveilleses qui sans cesse surgissent en France,

NOTICE SUR M. FAILLON,

PRÊTRE DE ST. SULPICE.

(Suite.)

M. Faillon entra à St. Sulpice vers 1820, et il trouva parmi les directeurs, les élèves et les amis de cette Maison, une réunion d'âmes d'élite, qui pouvaient lui être si utiles, et lui donner de puissants enseignements pour la piété et pour la science ecclésiastique.

Il fut témoin, pendant son premier séjour au Séminaire, de quelques-unes de ces vocations extraordinaires qui devaient avoir une si grande influence sur le progrès de la religion en France. Ainsi, c'est vers ce temps que Mr. le duc de Rohan-Chabot, colonel des Gardes du Roi, réservé aux plus hautes fonctions de la diplomatie et de la politique, quitta le monde pour aller chercher, dans St. Sulpice, la consolation à une grande douleur. On sait qu'avant d'être appelé au Siège Archépiscopal de Besançon, il exerça à Paris un ministère actif, près de la jeunesse, où il fit le plus grand bien, et eut une part considérable à l'entrée de M. de Ravignan et de M. Lacordaire dans l'état Ecclésiastique.

Ce fut aussi, pendant ces années, que M. de Ravignan, avocat général à la Cour de Paris, quitta les rangs de la Magistrature, et vint à St. Sulpice où il affermit sa vocation pour la Compagnie de Jésus. Il en est de même pour M. Lacordaire qui entra au Séminaire de Paris peu après le passage de M. de Ravignan, précédé par de grands succès qui en pouvaient faire présager d'autres bien plus glorieux dans le saint Etat qu'il allait embrasser.

Enfin Mgr. Dupanloup, dont on doit la vocation aux catéchismes de St. Sulpice, ainsi qu'il l'a si bien raconté lui-même, et qui devait être plus tard un si brillant auxiliaire des premiers travaux de M. Faillon dans les Catéchismes, comme nous le verrons bientôt.

Rien n'était plus propre à frapper l'esprit de M. Faillon que la composition des Supérieurs et Directeurs du Séminaire à cette époque: M. Duclaux, M. Garnier, M. de St. Félix, M. Boyer, M. Mollevaut, M. Gosselin, M. Carrière, M. Hamon. Les quatre premiers avaient été confesseurs de la Foi pendant la révolution, contemporains et disciples de M. Emery, dont son esprit admirable était vivant dans leur cœur et dans toutes leurs actions.

Quant aux autres Directeurs, M. Mollevaut, M. Gosselin, M. Carrière, M. Hamon, on peut dire qu'ils avaient déjà toute l'estime et la considération dont ils ont joui, à juste titre, jusqu'aux derniers jours de leur longue existence.

Les anciens élèves venaient continuellement au Séminaire pour se pénétrer de plus en plus de l'esprit de piété de leur vénérés Directeurs, et les élèves avaient beaucoup à gagner à ces pieuses visites.

C'étaient Mgr. de Frayssinous, Mgr. de Quelen, M. l'abbé de Rohan-Chabot, M. Borderies, vicaire général de Paris, M. de Forbin Janson, depuis Evêque de Nancy, M. de Rauzan et M. Levasseur, MM. de Salinis et de Scorbiac, fondateurs de communautés et prédicateurs éminents ; de plus Mgr. Mathieu, depuis Cardinal Archevêque de Besançon, M. Feutrier, depuis Evêque de Beauvais, et bien d'autres.

Enfin parmi les séminaristes, on distinguait dès lors des sujets qui ont rendu les services les plus signalés à l'Église : Mgr. Dupuch, depuis Evêque d'Alger, M. Olivier, depuis Evêque d'Evreux, Mgr. d'Arcimoles, Archevêque d'Aix, M. Chalandon son successeur à Aix, M. Du Pont des Loges, Evêque actuel de Metz, M. Pététot qui a rétabli l'ordre des Oratoriens, M. de Charbonnel, depuis Evêque de Toronto, etc., etc.

Ce qui toucha le plus M. Faillon dans cette réunion si édifiante et si remarquable, fut ce qui se rapportait à la piété, au recueillement, à l'esprit de dévouement au service de l'Église et au bien des âmes. Il ne trouva sans doute à Paris autre chose que ce qu'il avait vu à Aix ; mais dans une réunion plus nombreuse d'âmes animées d'un même sentiment, son cœur fut impressionné d'une émotion encore plus profonde.

Tous ces esprits éminents, oublieux d'eux-mêmes, sans chercher à préjuger les fonctions qu'ils auraient à remplir plus tard, ne songeaient qu'à profiter de leur séjour au Séminaire, pour avancer dans la vertu, n'envisageant que les devoirs impérieux du sacerdoce redoutable auquel ils aspiraient. Ceux qui ont parcouru les biographies de P. du Ravignan, du P. Lacordaire, et les souvenirs intimes de Mgr. Dupanloup peuvent avoir une idée de ce qu'était alors la vie du Séminaire, et des grands enseignements que recevaient les élèves du sanctuaire.

Nous aimons à rappeler cette parole de M. Mollevaut, annonçant aux Séminaristes d'Issy, le départ de M. de Ravignan pour le noviciat des Jésuites :

“ Messieurs, j'ai à vous faire les adieux de M. de Ravignan, il avait soif d'obéissance, il est allé se rassasier chez les R. R. P. P. Jésuites.”

Nous pouvons aussi mentionner cette réflexion du P. Lacordaire à l'un de ses amis, qui se destinait au sacerdoce, mais qui ne pouvait se plier aux obligations de la vie du Séminaire, “ Mon cher ami, croyez-moi, celui qui n'aura pas voulu passer par le Séminaire, n'aura jamais l'esprit ecclésiastique.”

Enfin tout le but de ces cœurs généreux était l'union à Dieu, l'étude, l'avancement dans la vertu.—Ceux que l'on considérait le plus dans la maison n'étaient pas ceux qui étaient distingués par la fortune, les familles haut placées, ni même les grands talents ; mais principalement ceux qui

s'attachaient le plus ardemment à l'acquisition des vertus sacerdotales. Ainsi au milieu de toutes ces illustrations, celui que l'on remarquait le plus, était un humble séminariste venu de province, consumé par une maladie qui devait bientôt l'emporter, mais qui, en quelques mois, a laissé un souvenir qui ne s'effacera jamais du Séminaire de Paris, c'était Calixte Frère dont on a écrit une vie si édifiante.

M. Faillon continua ses cours avec zèle, il profita des enseignements de M. Carrière, de M. Boyer, de M. Hamon, et enfin il étudia assidument les travaux de M. Garnier sur l'Écriture Sainte.

A cette époque de renouvellement des études ecclésiastiques, on s'occupait beaucoup des Pères. M. l'abbé Guillon en faisait l'objet de ses leçons à la Sorbonne, et donnait des traductions et des explications qui attiraient l'attention. Des Sociétés ecclésiastiques publiaient des extraits des Pères pour les ecclésiastiques, et même des traductions pour les laïques qui pouvaient devenir, pour leur piété, un aliment aussi substantiel que celui que l'on trouve en bien de publications modernes.

Enfin, celui qui se faisait le plus remarquer était M. Villemain qui, vers ce temps, donnait ces leçons remarquables sur les Pères du IV^e siècle, qui depuis ont été résumées et réunies en un volume si bien écrit et si plein d'intérêt.

M. Faillon, enfermé dans sa retraite et dans le cercle de ses occupations, n'était peut-être pas au courant de ce mouvement extérieur ; mais il pouvait trouver encore plus pour des études approfondies, dans la méthode rigoureuse que lui donnaient les maîtres savants qui l'entouraient, dont plusieurs étaient élèves et dépositaires des traditions de l'ancienne Sorbonne.

Comme il était encore très-jeune, après avoir terminé son cours élémentaire, il profita laborieusement des années qui le séparaient du sacerdoce ; il suivait les grands cours, lisait les Pères et les théologiens, et enfin ayant été chargé d'aider le Bibliothécaire de la maison, à ranger et à classer tous les livres conservés et acquis par M. Emery pendant la révolution, il prit dès lors les éléments d'une connaissance qui put tant lui servir plus tard, et qu'il développa si largement en parcourant les grandes bibliothèques publiques de la Capitale. Il connaissait ainsi les auteurs ecclésiastiques de chaque siècle, les historiens, les théologiens, les auteurs mystiques et enfin les biographies particulières des Saints.

C'est à cette époque que M. Faillon fut appelé à l'œuvre des Catéchismes de la Paroisse, et d'après le compte-rendu qui nous est donné *Dans les souvenirs intimes* de Mgr. Dupanloup, on peut juger de quel crédit jouissait M. Faillon, puisqu'il fut mis dès le commencement à la tête de cette œuvre, où travaillaient les plus éminents sujets du Séminaire.

M. Faillon en 1828 était chef du Catéchisme de première communion des

demoiselles ; et à la fin de l'année, il fut chef du catéchisme de préparation immédiate à la première communion. L'année suivante il devint chef de la *Persévérance des demoiselles*, ayant sous sa direction des séminaristes du premier mérite dont Mgr. Dupanloup nous a conservé les noms :

M. Jacquemet, depuis Evêque de Nantes, M. Pététot, des Oratoriens, M. Dupuch, M. de la Hailandière depuis Evêque missionnaire, M. Des Garets depuis chanoine de Lyon célèbre par la publication d'un remarquable pamphlet contre l'Université, et enfin Mgr. Dupanloup lui-même. Nous pouvons, pour donner une idée de cette œuvre, rapporter les paroles mêmes *des souvenirs intimes*: " En 1823, dit Mgr. Dupanloup, je quittai le catéchisme " des garçons, et on m'envoya à la Persévérance des filles dont M. Faillon " fut le chef, j'étais là avec M. Dupuch, M. Pététot, M. Boniver, M. de la " Hailandière.

" Dans cet admirable catéchisme, on comptait quatre ou cinq cents " jeunes personnes de toute condition, qui persévéraient à y venir après " leur première communion, pour s'instruire plus à fond de notre sainte reli- " gion, pendant deux, trois, quatre, huit et dix ans, et même généralement " jusqu'à l'époque où elles entraient dans le monde, et se mariaient, ou le " quittaient pour se faire religieuses."

Ces occupations extérieures ne faisaient pas perdre à M. Faillon le but principal du Séminaire ; on admirait déjà ses aptitudes remarquables pour la science, mais on avait surtout à reconnaître ses progrès dans la vertu, et sa ferme application aux obligations ecclésiastiques.

Tous ceux qui l'ont connu alors, étaient édifiés de son recueillement et de cet esprit de foi, qui animait ses actions et ses rapports avec ses maîtres et ses confrères. C'était sa piété que l'on avait le plus à admirer en lui ; il apparaissait dans les exercices, comme s'il n'avait pas d'autre occupation que le soin de la sanctification de son âme ; il sortait de l'oraison si pénétré du sentiment des grandeurs et de la présence de Dieu, qu'il en restait accompagné ensuite tout le jour. C'est ce que l'on apercevait même dans sa conversation, tandis que, en lisant ses écrits, on voit si clairement une âme inclinée à s'édifier de tout, à remonter à Dieu comme la cause première de chaque chose, et à reconnaître ses lumières, sa providence et sa conduite en chaque événement.

Sans prétendre expliquer le secret de ses aptitudes si remarquables, on peut conjecturer que cette grande disposition du recueillement, de l'union à Dieu, de la séparation des choses extérieures, a eu beaucoup d'influence sur la faculté qui l'a surtout distingué, et qui a été comme la source de ses autres qualités intellectuelles. Cette faculté, c'est le don d'attention et d'application qu'il a porté au suprême degré. Quand il était occupé d'une étude, il semblait qu'il n'y eut pour lui rien autre chose au monde ; il y rapportait complètement ses pensées avec une force, une intensité, une continuité et une persistance, dont on ne peut se faire d'idée qu'à moins d'en avoir été témoin.

Bien différent de ces tempéraments ordinaires d'étude, qui réclament impérieusement la nécessité de se reposer d'un travail soutenu, au moins par un changement salutaire d'occupation, lorsque M. Faillon avait commencé une œuvre, il ne connaissait plus de relâche, la poursuivait dans ses détails, l'approfondissait jusque dans ses dernières limites. Et là où d'autres esprits se seraient arrêtés, épuisés, et comme rebutés par les épreuves insurmontables de la monotonie, il continuait avec un nouvel attrait et avec un nouveau courage, trouvant son repos dans l'esprit de foi qui l'animait, et enfin dans la jouissance qu'il avait de voir s'élargir, et s'illuminer de plus en plus devant lui, l'horizon qu'il poursuivait de ses recherches.

Voici l'une des paroles qu'il aimait à répéter et qui, sans qu'il y mit la moindre prétention, donnait l'idée de la force extraordinaire qui caractérisait son esprit :

“ Quand vous travaillez à quelque chose, disait-il à un ecclésiastique, il faut laisser de côté non-seulement toute autre occupation, mais même toute distraction. Ainsi il faut bien se garder de lire assidûment les nouvelles du jour, parce que la tête est d'une dimension très-limitée et très-restreinte, et qu'il ne lui faut pas beaucoup de chose pour l'occuper et la remplir. C'est comme un vase où vous voudriez mettre une liqueur ; vous prendriez bien soin d'abord, de le vider complètement de tout ce qui pourrait y occuper quelque place.”

Cette application qui le rendait bientôt maître d'un sujet, ne lui faisait pas oublier les faiblesses et les imperfections de l'intelligence ; aussi il lisait presque toujours la plume à la main, et il n'abandonnait pas un ouvrage sans en conserver la substance par des analyses, des notes et même des extraits, pour ce qui lui semblait devoir lui servir plus tard.

De là une mémoire extraordinaire de ce qu'il avait lu ; il semblait n'avoir rien oublié, et ce qu'il avait mis une fois sur le papier, était comme gravé en même temps dans sa tête. M. Mollevaut, Supérieur de la Solitude, qui avait connu dans le monde bien des hommes d'un grand talent et d'une grande science, disait “ qu'il n'en avait pas rencontré de plus remarquable en ce genre.” Il ajoutait “ que sa tête était comme un casier où tout était non-seulement conservé, mais ordonné comme en une multitude de tiroirs, où il pouvait recourir suivant les besoins de ses travaux,” et dont on avait d'ailleurs un échantillon remarquable, dans ses conversations et dans les moments d'abandon de la récréation.

On sait que cette puissance de mémoire, quand elle ne fait pas obstruction, et qu'elle obéit à la volonté, a été le propre des plus grands esprits. Et comme l'a très-bien dit un célèbre publiciste : “ Plus le casier est plein, plus les tiroirs sont nombreux et séparés par des cloisons minces, mais impénétrables et prêtes à se mouvoir indépendamment les unes des autres, plus on peut dire que la tête est bien organisée.”

Cette puissance était même poussée si loin que, lorsqu'un professeur, pour exposer une doctrine, avait besoin de quelques textes des Pères de l'Eglise, il pouvait recourir à M. Faillon, qui lui disait après un instant de recollection : " Vous trouverez ce qu'il vous faut dans tels et tels auteurs, à tel volume, et quelquefois même à tel endroit du volume, sans presque jamais courir risque de se tromper. Mgr. Baudry, mort évêque de Périgueux, professeur du grand cours pendant plusieurs années, à St. Sulpice, a rapporté plusieurs fois que lorsqu'il étudiait quelque nouveau Traité, ou qu'il était en recherche d'arguments, il trouvait toujours M. Faillon inépuisable sur chaque sujet, et comme au courant de toutes les branches qu'il semblait n'avoir jamais eu occasion d'étudier.

Mgr. de Charbonnel, ancien évêque de Toronto, nous a raconté qu'ayant été invité, dans le cours de ses fonctions, à prononcer le discours d'inauguration d'une grande Université qui, depuis ce temps, a rendu de si grands services en Amérique, il vit M. Faillon à son passage à Montréal et lui exprima le regret d'avoir accepté cet honneur, ne sachant ce qu'il avait à dire sur un sujet si nouveau pour lui. Aussitôt M. Faillon se mit à lui raconter de point en point tout ce qui se rapporte à la fondation et à l'œuvre des Universités dans l'Eglise, lui citant les dates, les noms des principaux fondateurs, l'encouragement des Souverains Pontifes, les services rendus par les différentes Universités, et l'immense influence qu'elles ont eu sur le progrès des lettres et des sciences en Europe, avec autant de précision et d'abondance que s'il venait d'en faire l'objet de ses études.

M. Faillon n'était ainsi jamais pris au dépourvu ; et au sujet de cette application extraordinaire, on peut citer deux mots aimables, comme il savait en trouver dans les charmes de cette conversation calme, gaie et si remplie de traits, de citations, de récits naturellement amenés.

On lui reprochait un jour de passer trop de temps à l'étude, et de compromettre par là sa santé, par des journées entières de travail. On a remarqué, lui disait-on, que vous avez donné jusqu'à quinze heures à vos occupations studieuses :

" Quinze heures, dit-il, ah ! sans doute bien moins ; mais quand cela serait, ce n'est pas abuser, ce n'est pas travailler comme ceux qui ne vivent que pour l'étude. Ainsi M. *** de l'Institut ne prend jamais de repos dans la journée, et se donne à peine le temps de dîner ; et quand il étouffe dans sa chambre, il ouvre un guichet sur son jardin, et après avoir pris l'air quelques minutes, il se remet aussitôt à l'œuvre. Voilà ce qu'on appelle travailler ; mais nous ici, avec les différents exercices de la maison, il n'y a aucun danger que nous dépassions jamais la mesure de nos forces. "

Dans une autre circonstance, un ecclésiastique du clergé de Paris le voyant, dans sa chambre, entouré de la collection bénédictine des Pères, et

plongé dans une lecture assidue, lui disait qu'il ne comprenait pas qu'il put ainsi parcourir ces immenses volumes, sans être épuisé. M. Faillon reprit en souriant : " mais, mon cher ami, c'est une idée que l'on se fait, car dans le monde, vous lisez vous aussi continuellement des in folios ;" et comme son interlocuteur se récriait : — " mais sans doute, ajouta-t-il, ne lisez-vous pas le journal, or n'est-ce pas un in folio ? "

Pour compléter ce que nous venons de dire sur la mémoire et la force d'application de M. Faillon à l'étude, nous devons ajouter que grâce à cette faculté si puissante de mémoire, il avait à un haut point l'esprit d'ordre et de méthode. Il avait tout tellement présent qu'il savait co-ordonner, réunir et disposer tous les faits qu'il possédait ; les comparant et en voyant aussitôt la suite, l'importance et l'enchaînement, de telle sorte que quand il écrivait ou qu'il dictait, il voyait aussitôt comment il devait ordonner son sujet, le diviser, poser ses principes, les développer, puis en tirer les conséquences. C'est pour cela qu'il rédigeait avec une si grande facilité, et en même temps avec une si grande précision, qu'il avait à peine besoin de revoir sa première rédaction, et qu'elle avait, dès le premier jet, toute la perfection qu'il voulait y mettre.

Il écrivait de ce grand style, large, simple et plein de force qui comporte peu d'ornements et dont la grande beauté, comme dans les bons écrivains du XVII^e siècle, est dans la suite et la continuité de la trame. C'est là le vrai style de l'historien qui ne doit pas occuper son lecteur par la multiplicité des détails, mais qui doit le conduire fortement et puissamment à son but.

Du reste, sa santé se prêtait très-bien à suivre des inclinations si marquées pour l'étude. Il se levait chaque jour sans peine, à 3 heures $\frac{1}{2}$ du matin, faisait ses exercices de piété, et ensuite se mettait à l'étude qu'il n'interrompait pas avant midi, ayant renoncé à déjeuner pour avoir plus de temps et n'en ressentant aucune fatigue. Ce ne fut que plus tard, et l'âge étant arrivé, que le médecin lui prescrivit de se remettre à l'obligation de prendre quelque nourriture dans la matinée.

Nous ne terminerons pas la première période de cette vie si laborieuse, sans citer un trait assez caractéristique de ses dispositions. Quand il se trouvait encore au Séminaire de Paris, ayant été ordonné prêtre, continuant ses études et cherchant à connaître les dispositions de Dieu à son égard, il fut prié un jour d'aller remplacer le prêtre desservant de la Chapelle des Carmes, près du Séminaire de St. Sulpice. Il s'y rendit ponctuellement, dit la Ste Messe à l'heure fixée, et comme il se disposait à partir après son action de grâces, le sacristain vint lui dire qu'une bonne dame habituée de la chapelle, et se confessant ordinairement au chapelain, demandait à se confesser ; il se hâta de se rendre au confessionnal où il lui fallut passer un temps assez considérable, pour qu'en sortant de là il vit avec effroi qu'il était près de midi. Ce retard le fit beaucoup réfléchir, et il apprécia

davantage l'attrait qui le portait vers la Compagnie de Saint Sulpice, où il pourrait suivre plus aisément ses goûts pour les études ecclésiastiques, et se dévouer tout entier à l'œuvre de M. Olier qui lui paraissait tous les jours plus admirable. Son Directeur ne put que le confirmer dans ces dispositions ; et c'est ainsi qu'il entra à la Solitude, dans l'année 1825. Nous avons rapporté le jugement de M. Mollevaut sur ses facultés pour l'étude ; tout le monde sait combien il avait été frappé des qualités encore plus précieuses qui caractérisaient sa foi et son esprit ecclésiastique.

(A continuer.)

L'INSTITUTION

D'UN JEUNES AVEUGLES DU CANADA.

MONSIEUR LE REDACTEUR.—Presque toutes nos feuilles publiques de Montréal, ayant gardé le silence le plus absolu sur la soirée annuelle, donnée en faveur de L'INSTITUTION DES JEUNES AVEUGLES DU CANADA, vous me permettrez, je l'espère, de recourir à votre Revue pour faire connaître au public quelque chose des détails de la soirée du 22 Mars dernier, dont j'ai ci-dessus indiqué l'objet.

Je n'ai pas besoin de vous parler de l'intérêt que mérite l'INSTITUTION DES JEUNES AVEUGLES ; vous le sentez comme moi. Ce que j'aime mieux vous faire connaître, c'est que le nombre des personnes qui comprennent l'importance de cette Œuvre, va s'augmentant chaque année ; la dernière soirée en fait foi. Le vaste préau des Sœurs Grises de la rue Ste. Catherine n'a pu contenir, malgré qu'on y eut ajouté le passage et la salle voisine, qu'une partie de la foule empressée de venir constater l'excellence du mode d'éducation et d'instruction employé pour nos chers petits Aveugles. Plus de 200 personnes furent forcées de se retirer faute de places ; et cependant le prix d'entrée était d'un écu.

Grâce à ma diligence, je me trouvai très-convenablement installé, et peut-être plus à l'aise pour éprouver de douces émotions que je ne le suis maintenant pour vous les transmettre : je vais essayer toutefois.

La soirée commença par un morceau de musique, ouverture obligée de toute soirée. Deux Aveugles installées au piano, un Aveugle armé du violon furent les artistes de ce début. A plusieurs reprises dans la soirée, ces mêmes artistes, ces mêmes musiciens parurent ; et nous avons pu, sans être musicien nous-même, constater avec quelle précision les divers morceaux furent exécutés. Il est donc bien certain qu'elles sont tout particulièrement organisées pour l'harmonie, les têtes et les mains de nos Aveugles, puisque de si beaux succès sont venus couronner un travail de

quelques mois à peine. Que l'éducation se développe et se prolonge, et nous verrons sortir de L'INSTITUTION DES JEUNES AVEUGLES peut-être plus d'un Létondal !

Quatre jeunes Aveugles nous rendirent ensuite, aussi bien que possible, une petite scène composée exprès pour la circonstance, et toute pleine de sentiments de reconnaissance pour les bienfaiteurs, de dévouement pour le Pape et l'Église, et de tendre sympathie pour la France. On devina sans peine que la plume qui avait écrit cette petite pièce avait été inspirée par le cœur de l'Orateur qui, ce soir là même, nous parla en termes si énergiques, si brûlants et si vrais de l'Église, de la France, de la France surtout, si malheureuse et si éprouvée.

Cet Orateur fut le Rév. M. Martineau, de St. Sulpice. L'espérance de l'entendre n'avait pas été pour peu de chose dans l'empressement de l'auditoire, et l'auditoire se trouva satisfait au-delà de toute expression. L'imagination de l'Orateur, toujours fraîche et brillante, nous transporta, au début, sur le bord de la mer. Là, deux femmes nous apparaissent, assises sur le rivage. Des traits évidents de famille, nous disent que c'est la mère et la fille. La fille, le coude appuyé sur le genou de la mère et supportant sur sa main le bras de celle qui lui donna le jour. Puis les flots se déroulent à nos regards. . . . ; puis deux navires surgissent du sein des ondes ; ils grandissent en approchant ; ils voguent côte à côte, et on les regarde passer avec des yeux jaloux. Les deux femmes les montrent de la main et sourient d'espérance et d'amour. . . . Puis un point noir au ciel ; et ce point grandit. . . . c'est la tempête. . . . Et la tempête éclate. . . Et le navire plus petit, qui porte à sa poupe le nom de France, jette ses amarres au navire plus grand qui s'appelle l'Église. . . Et les deux femmes se mettent à trembler. . . Puis la tempête redouble de rage ; les amarres se brisent et le navire plus grand est capturé, et son vieux pilote est chargé de chaîne. . . . Et pendant que le navire plus petit est entraîné par la vague de plus en plus furieuse, le vieux pilote du premier navire lui jette un dernier regard, un dernier mot d'amour, une bénédiction dernière. . . . Et bientôt tout espoir s'évanouit. . . . Un grand bruit se fait entendre. . . . Le mat du navire France est brisé ; son flanc même est entamé. . . et les deux femmes se couvrent de deuil. . . La mère, en regardant le ciel, dépose au front de sa fille un baiser et lui dit ce mot suprême : espère. . . Et la vision s'évanouit. . . L'allégorie était frappante, et l'Orateur n'eut qu'à en développer les diverses parties. Il s'arrêta surtout à la France : son cœur avait besoin de se soulager à cause des insultes dont cette France avait été l'objet. Sa parole extraordinairement passionnée captiva son auditoire. Il montra la vie au cœur de la France ; la vie véritable, la vie de la vertu et la propagande du bien. La vie dans son Episcopat, certainement un des premiers du monde, la vie dans ces cinquante mille Prêtres employés au ministère des paroisses ; la vie dans ces

Communautés et assemblées de prêtres et de religieux, voués à l'étude, à la prière et à l'instruction ; la vie dans ces milliers de Frères des écoles ; la vie dans ces cinquante mille Religieuses appliquées au soulagement des infirmités humaines ; la vie dans ces essaims cachés de pieuses Filles livrées à la contemplation, à la prière, à la mortification ; la vie dans ces hommes, ces femmes, ces jeunes gens qui se sont donnés eux-mêmes, et en si grand nombre, à toutes les bonnes œuvres, au sein même de ce Paris que l'on a si maudit. La vie ruisselant partout dans la France, et par la France se répandant jusqu'aux extrémités du monde, par les missionnaires Français, les bons livres Français, le journalisme Français, l'imagerie française. Non, la France n'est pas morte ! Non, la France n'est pas pourrie, comme on le dit, s'est écrié l'Orateur ; et il avait droit de le dire. S'il y a beaucoup de mal, il y a encore plus de bien.

D'où vient donc alors le malheur présent ? De la lutte éternelle du mal contre le bien. Cette guerre a deux champs de bataille, Rome, où le protestantisme favorise la chute du Pape ; la France, où le protestantisme veut écraser la Fille-Aînée de l'Eglise *idiotifiée*, dit-il, *dans le catholicisme et par le catholicisme*. L'Eglise et la France sont donc unies dans cette épreuve, et c'est ce qui donne l'espérance au cœur de l'enfant de la France. En attendant, à dit l'Orateur, que des jours meilleurs lui reviennent, respect à la France ; et si l'on ne veut pas partager son deuil, que du moins on n'insulte pas à sa douleur ! La révolution au sein de la France n'est qu'une phase dernière de la lutte du mal. Si la France n'avait pas de glorieuses destinées à remplir, le génie infernal ne la poursuivrait pas ainsi au dehors et au dedans... Peut-être cependant doit-elle mourir ! Mais son sang ne sera pas versé inutilement... Les larmes de Pie IX sauveront l'Italie ; le sang de l'Irlande obtiendra grâce à l'Angleterre ; le sang de la Pologne convertira la Russie ; et si le sang de la France est nécessaire au salut de l'Allemagne, nous mourrons heureux de venger notre mort par un bienfait !

Ce sont les principales idées de l'Orateur, dont la parole fut souvent couverte d'applaudissements.

Le reste de la soirée fut rempli par des exercices aussi intéressants que variés. Nos chères petites Aveugles distribuèrent elles-mêmes, dans la salle, des échantillons nombreux et parfaitement exécutés de leur savoir-faire en tout genre. Une foule d'objets en perles, confectionnés avec le meilleur goût et achetés avec empressement ; un plus grand nombre encore de petites feuilles de papier, espèces de charmantes devises, écrites de la main même des Aveugles en trois genres d'écriture différents ; des phrases de musiques copiées par elles, etc. ; toutes choses infiniment étonnantes et mettant tout le monde à même de juger des progrès des enfants, et de l'excellent système d'instruction que l'on a adopté pour l'Institution naissante. Deux charmantes histoires furent aussi lues par deux petites Aveugles ; et il nous fut un spectacle sans pareil de voir ces deux petites

lectrices, promenant au-dessus de l'assemblée leurs grands yeux éteints, pendant que, l'une de la main gauche, l'autre de la main droite, suivaient rapidement les caractères sur la feuille du cahier, et nous faisaient une lecture aussi suivie et aussi intelligente que nous l'aurions pu faire avec nos deux yeux. Le piano fit plus d'une fois retentir ses notes argentines à travers toutes ces variations, et une jeune demoiselle de quatorze ans, élève de M. Letondal, nous fit juger du service que pourraient un jour rendre nos Aveugles en devenant, comme on le peut espérer, maîtres et maîtresses de musique, après avoir profité des leçons qui sont aujourd'hui données avec tant de dévouement. Plusieurs choeurs furent exécutés par des voix argentines, avec autant de précision que d'entrain; et enfin, nous pûmes rapporter aux absents des petites pièces de poésie qui nous furent distribuées à l'entrée de la salle, générosité que l'obligeance de M. Perreault, imprimeur, permit aux bonnes Sœurs Grises de nous faire. Ces petites pièces seront un souvenir précieux, et nos vœux les plus sincères seront toujours pour la prospérité d'une Institution si utile et si digne de la sympathie de tous les cœurs chrétiens.

LA PRIERE DE L'EGLISE.

<p>L'Eglise en deuil, courbant son front de Dans le saint lieu, [reine Epanche ainsi sa prière et sa peine Devant son Dieu : " Maître élément, calmez votre colère Malgré mes maux, Vous qu'on a vu prier sur le calvaire Pour vos bourreaux ! 2. " Pour éloigner de l'avengle Sodome Votre courroux, Vous ne vouliez qu'un seul juste, un seul Digne de vous ; [homme Mais votre sang a fécondé la terre, Dieu des vertus ! J'entends partout retentir la prière De mille élus ! 3. " Dans mes déserts il est encor des anges, Comme autrefois : Vers vous, la nuit, de leurs saintes phalan- Monte la voix. [ges</p>	<p>Aux bords lointains, semant dans la tris- Dans les soupirs, [tesse, J'ai des héros, comme dans ma jeunesse, J'ai des martyrs ! 4. " Voyez mes fils au successeur de Pierr^e Offrir encor, Avec leur cœur, leur bras, leur vie entière, Et tout leur or ! Vous qui rendez ma détresse féconde, Daignez, Seigneur, Pour tant d'amour accorder au vieux monde Paix et bonheur ! 5. " Ne voyez plus dans mes enfants rebelles Mes ennemis : Ramenez-les au plus tôt sous mes ailes, Enfants soumis ; Et si jamais vous lancez votre foudre Sur mes pécheurs, En les frappant ne réduisez en poudre Que leurs erreurs ! "</p>
---	--

LA BARQUE DE SAINT PIERRE.

<p>Le flot monte houleux, la tempête s'élève, La barque du pêcheur Menace de s'ouvrir sur les rocs de la grève, Et vous dormez, Seigneur ! Refrain :—En paix sur la Barque de Pierre, Voguez malgré l'onde en cour- Avec le Maître du tonnerre, Faibles chrétiens, que craignez- [vous? 2.</p>	<p>3. J'entends siffler plaintif le grand-mât qui [chanchelle : Comme il penche ; ô douleur ! Nous sombrons !... Par pitié, secourez la Eveillez-vous, Seigneur ! [nacelle ! 4. Il s'éveille... ; il commande à la mer mu- Et la vague en fureur [gissante ; Etend comme un miroir son onde obéissante Gloire à vous, ô Seigneur !</p>
---	--

Le vol de l'alcyon, le cri de la mouette,
 Présagent un malheur !
 Et vous, comme l'enfant dans sa molle cou-
 Vous dormez, ô Seigneur ! [chette,

LA SAINTE VIERGE PROTECTRICE DE L'ÉGLISE.

Au-dessus du camp de l'Église,
 J'ai vu, dans tout l'éclat royal,
 Sur un nuage d'or assise,
 Une femme au front virginal ;
 Tout prêts à déployer leurs ailes,
 Les purs Esprits formant sa cour
 Écoutaient, messagers fidèles,
 La voix de la Reine d'amour.

Refrain :— C'est la Reine de la patrie,
 C'est la mère de l'Éternel !
 Son nom est la Vierge Marie ;
 Gloire à la Vierge d'Israël !

2.

Elle disait à ses archanges
 Ces mots qui ravirent leur cœur :
 " Descendez, sublimes pharaons,
 Et consolez mon serviteur.
 J'ai vu ses pleurs et sa tendresse ;
 Ses cris ont pénétré les cieux :
 Des jours de gloire et d'allégresse
 Vont de nouveau luire à ses yeux.

3.

" Jeune, il m'appelait sa patronne,
 Vieillard, il a vengé mon nom ;

Et c'est à lui que ma couronne
 Doit son plus splendide fleuron.
 Qu'il ne redoute point l'orage :
 La main qui brisa le dragon
 S'apprête à dissiper la rage
 Des fiers ennemis de Sion.

4.

" Doux souvenir ! dès sa naissance,
 Sion s'appuyait sur mon bras ;
 Aux jours de son adolescence
 Je l'assistai dans ses combats.
 Quand la ruse et l'hypocrisie
 Allaient séduire ses enfants,
 Je sus confondre l'hérésie
 Et les vains complots des méchants.

5.

" Courage ! Église militante !
 Bientôt paraîtra mon secours :
 Celle qui vainquit à Lépante
 Est forte comme aux anciens jours !
 J'ai vu tes pleurs et ta détresse ;
 Tes cris ont pénétré les cieux :
 Des jours de gloire et d'allégresse
 Vont de nouveau luire à tes yeux !

L'ÉGLISE INVINCIBLE.

Cèdre des monts, la hache infatigable
 Depuis longtemps frappe mon tronc noueux !
 Doujou du Christ, la vague formidable
 Ecume en vain sur mes flancs orangeux !
 Envolez-vous sur vos vaisseaux rapides,
 Vous, autrefois mes gardiens intrépides :
 Dieu seul, Dieu seul va soutenir mon bras,
 Mais avec Dieu l'Église ne craint pas !

2.

Pourquoi ce bruit et ces flots de poussière ;
 Que faites-vous, enfants sédition ?
 Prétendez-vous obscurcir ma lumière ?
 Le soleil luit malgré vous dans les cieux !
 Malgré les cris de la révolte immonde,

Jusques au soir j'éclairerai le monde :
 Tremblez pourtant ! Vers des cieux moins
 Je puis partir ; mais je ne m'éteins pas !

3.

En m'enlevant quelques lambeaux de terre,
 En abreuvant mon ministre de fiel,
 Prétendez-vous triompher d'une Mère,
 Et détrôner cette fille du ciel ?
 Dans les périls a vieilli ma jeunesse,
 Dans les périls verdra ma vieillesse ;
 Et quand mon chef meurt au sein des combats,
 L'homme seul meurt : l'Église ne meurt pas !

AVIS.

Nous avons préparé, pour la présente *Livraison*, une longue compilation sur le SACRE de Monseigneur ELZEAR TASCHEREAU, sur la DÉMONSTRATION en faveur du Pape, faite d'abord à Québec, ensuite à Montréal, à St. Hyacinthe, aux Trois-Rivières, etc., etc. Le manque d'espace nous a forcé à en renvoyer la publication au mois prochain.

Celui qui réunirait en deux pamphlets ce qui se rapporte à ces deux événements, serait, ce nous semble, bien inspiré.